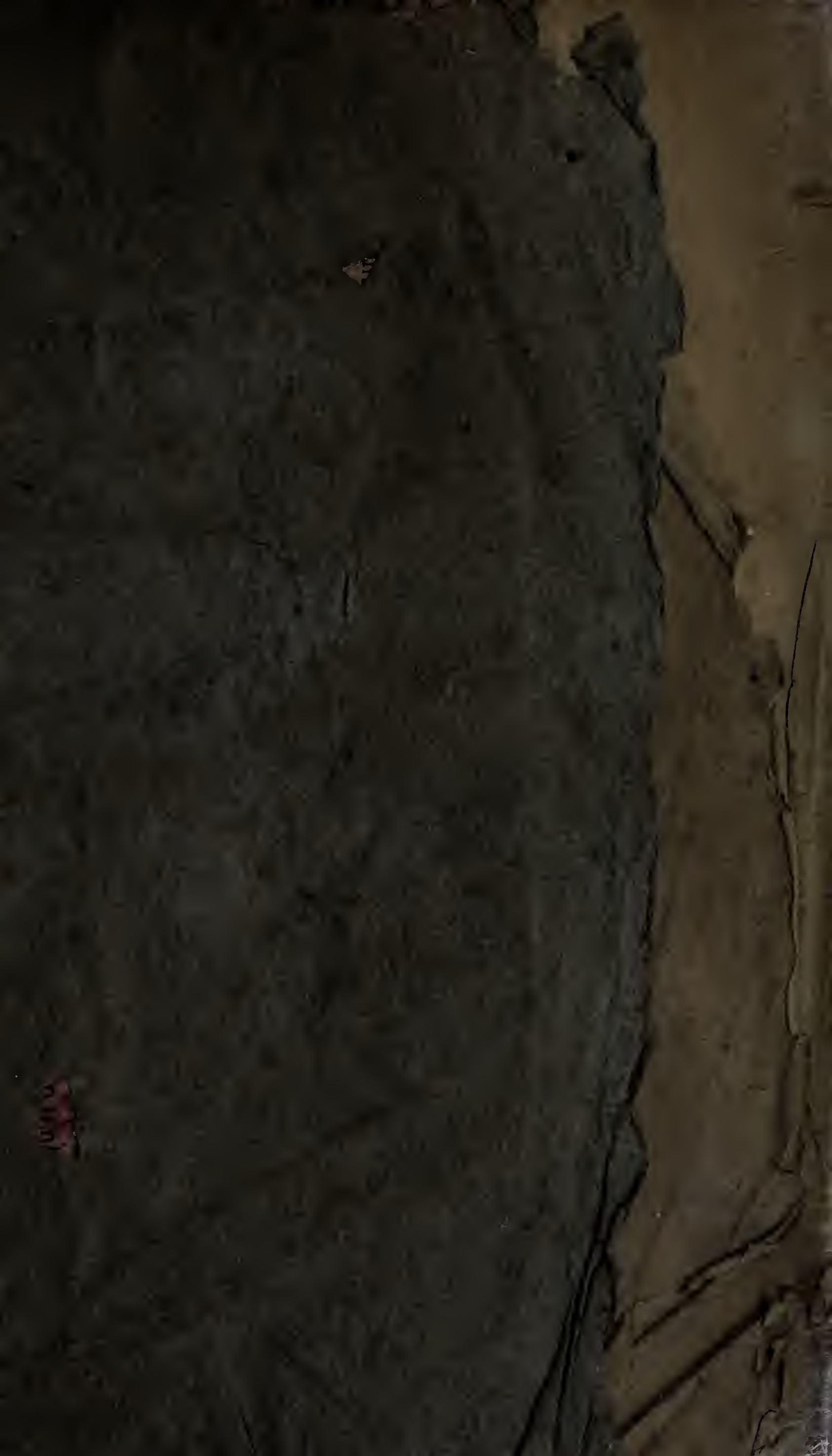


*Jérome Sharp voyageant en habit de Chaſſeur.*

*Fig. 1ère.*



Lorſque, ſous ce coſtume, il parcourt la Provence,
Les Bergères lui font plus d'une révérence :
Mais, une ſeule fois, s'il fut un Charlatan,
Connoiſſez-vous quelqu'un qui ne le ſoit autant?

# LES PETITES AVENTURES
# DE JÉROME SHARP,

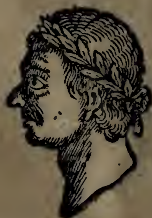
*Professeur de Physique amusante;*

OUVRAGE contenant autant de Tours ingénieux que de Leçons utiles, avec quelques petits Portraits à la manière noire;

Par l'Auteur de LA MAGIE BLANCHE.

18 *Figures.*

. . . *Dolis instructus & arte malignâ.*



A BRUXELLES,

*Et se trouve à* LIÉGE,

Chez J. F. DESOER, Imprimeur-Libraire, à la Croix d'or, sur le Pont-d'Isle.

*1793.*

# TABLE DES MATIÈRES.

Nota. *Ayant eu ſoin d'inſérer dans chaque Chapitre quelques idées neuves qui puiſſent réveiller l'attention des gens inſtruits, & réclamer leur indulgence pour des articles moins importans, nous oſons nous flatter de publier ici une demi-douzaine de bonnes Vérités qui n'ont jamais été imprimées; mais ſi, contre nos conjectures, les Perſonnes qui ont beaucoup lu & beaucoup réfléchi, pouvoient parcourir cet Ouvrage entier ſans rien apprendre, nous nous contenterions alors de le deſtiner à des Lecteurs d'une claſſe inférieure, en prenant pour deviſe:*

Indocti diſcant & ament meminiſſe periti.

# AVERTISSEMENT.

TOUT le monde convient que les meilleurs Livres ſont ceux qui inſtruiſent en amuſant, & qui ne préſentent d'utiles leçons que ſous la forme du plaiſir;

*Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.*
HORAT. de Arte Poeticâ.

Mais il n'y a peut-être pas d'ouvrage qui puiſſe mieux atteindre ce double but, que le récit ſimple & naïf d'un voyage par terre & par mer, lorſque l'Auteur, initié dans la connoiſſance des hommes & dans les ſecrets des ſciences & des beaux-arts, rapporte tout ce qu'il peut avoir obſervé d'intéreſſant ſans uſer de ces exagérations qu'on reproche ſi juſtement à ceux *qui viennent de loin* (1).

(1) Je cite beaucoup de Livres de voyages, dit M. Bernardin de Saint-Pierre (Études de la Nature, tom. IV,) parce que ce ſont ceux que j'aime & que j'eſtime le plus de toute la littérature. J'ai beaucoup voyagé, continue-t-il, & je peux aſſurer que je les ai trouvés preſque toujours d'accord ſur les mœurs de chaque pays, quand ils n'y portent pas l'eſ-

Les faits merveilleux & les aventures romanesques peuvent intéresser pour un instant le vulgaire, & produire l'étonnement dans l'esprit d'un Lecteur qui a la bonté de les croire; mais de quel usage ces évènemens controuvés peuvent-ils être dans la vie ordinaire, puisqu'il ne s'en présente jamais de pareils? Les faits réels, mais peu connus, ne sont-ils pas plus instructifs, & la Nature n'est-elle pas assez belle pour que le tableau fidèle de ce qu'elle offre de plus intéressant puisse nous plaire? Il est vrai qu'elle nous fait voir souvent des volcans & des précipices à côté des plus beaux paysages; mais le Peintre, lors même qu'il ne représente que des tempêtes ou des roches arides & escarpées, a, selon moi, mieux choisi son sujet que celui qui le puise dans la fable ou dans son imagination.

---

prit de leur Nation ou de leur parti, à l'exception d'un petit nombre dont le ton romancier frappe d'abord; tout le monde les décrie, & tout le monde les consulte; c'est chez eux que puisent sans cesse les Géographes, les Physiciens, les Naturalistes, les Navigateurs, les Écrivains politiques, les Philosophes, les Compilateurs en tout genre, les Historiens des Nations étrangères, & même ceux de notre pays, quand ils veulent connoître la vérité.

Pénétrés de ce ſentiment, nous ne prétendons raconter ici que ce que nous avons vu, ou ce que nous avons cru voir, & ſi nous cherchons à amuſer nos Lecteurs, ce ne ſera que par la vérité & par la variété de nos tableaux.

Dans notre narration, nous ſuivrons à peu près l'ordre chronologique; mais ce ne ſera pas pour faire un chapitre particulier des obſervations de chaque jour ou de chaque ſemaine, parce que nous avons quelquefois voyagé pendant huit jours ſans rien obſerver qui puiſſe intéreſſer les lecteurs. Nous ferons donc quelques ſuppreſſions pour rapprocher les évènemens, qui, par ce moyen, paroîtront plus multipliés, & cette ſeule circonſtance pourra quelquefois leur donner un air d'invraiſemblance, quoiqu'ils ne ſoient pas moins vrais.

Quelque naïve que ſoit la peinture que nous offrons au public, nous nous garderons bien de croire qu'elle puiſſe être du goût de tout le monde, parce que nous avons notre manière de peindre, & tout le monde n'aime pas la manière noire.

Quoique nous ayons été acteurs ou ſpectateurs dans toutes les petites ſcènes que nous rapportons, il ne faut pas croire qu'il puiſſe en arriver autant à chaque Voyageur; parce que le haſard ſeul procure des aventures, & bien des gens ne ſavent pas profiter des haſards; il arrive ſouvent qu'un homme timide ou inſouciant ne peut rien voir, là où l'homme curieux & entreprenant trouve parfaitement de quoi ſe ſatisfaire.

Au reſte, Jérome Sharp peut ſe flatter de connoître un peu le monde, parce qu'il a fréquenté ſucceſſivement des Médecins & des Procureurs, des Militaires & des gens d'Égliſe, des Magiſtrats & des Artiſtes, de riches Rentiers & de pauvres Villageois; les rigueurs de la fortune l'ont quelquefois obligé de ſe retirer ſous un humble toit à côté des Saltimbanques & des Hiſtrions, qu'il a fréquentés ſans baſſeſſe, & ſes talens l'ont fait admettre plus d'une fois ſous des lambris dorés à la table des grands Seigneurs, auxquels il a fait ſa cour ſans faire fortune.

LES



# LES PETITES AVENTURES DE JÉROME SHARP,

*PROFESSEUR DE PHYSIQUE AMUSANTE.*

## CHAPITRE PREMIER.

*Jérome Sharp, ruiné par ſon Procureur, & trompé par ſes Concitoyens, forme le projet d'aller à Paris & à Londres, dans l'eſpoir d'y lier amitié avec des Perſonnes plus dignes de ſon eſtime. Il ſoutient contre ſon Oncle l'utilité des voyages, & commence le ſien à pied, en s'aviſant d'un petit ſtratagème pour s'attirer le reſpect des perſonnes qu'il rencontre ſur ſon chemin, ce qui ne l'empêche pas de faire connoiſſance avec un Aventurier qui lui apprend pour douze livres le moyen de faire du Vin de Champagne avec de l'eau de rivière.*

QUOIQUE je ſois natif de la province de Suffolk, en Angleterre, je me regarde comme François & Provençal, parce que, dès ma tendre jeuneſſe, je fus tranſporté avec mes parens dans

la ville de Marſeille, où j'ai reçu ma première éducation.

J'avois à peine dix-huit ans, & je venois de ſoutenir des théſes de philoſophie quand mon père mourut, en me laiſſant pour héritage deux maiſons, avec un procès qui, trois années après, me ruina de fond en comble en faiſant la fortune de mon Procureur.

Je me ſerois aiſément conſolé de la perte de mes biens, ſi elle ne m'eût occaſionné une autre perte bien plus conſidérable, celle de tous mes amis; mais hélas, la ruſe & l'intrigue n'eurent pas plutôt triomphé de mon inexpérience, que je me vis abandonné de tous ceux qui m'avoient ſouri la veille, & qu'une ville où l'on compte cent mille habitans ne fut pour moi qu'un vaſte déſert.

Dès ce moment, je n'eus d'autres compagnons que mes Livres; j'étudiai ſucceſſivement des Ouvrages d'Architecture, d'Hiſtoire, de Poëſie & de Juriſprudence. Je n'avois pas encore vingt-cinq ans que je ſavois la ſignification & l'étymologie de deux ou trois mille mots techniques, de ſorte que j'étois en état de parler ſur une infinité d'objets ſans être entendu; cependant je m'aperçus bientôt que la ſcience des mots ne vaut pas autant que celle des faits, & je crus que pour acquérir cette dernière, je devois,

ſans renoncer à la lecture, tâcher de voir de temps en temps les choſes par moi-même : c'eſt-à-dire, obſerver, réfléchir & voyager.

Comme je poſſédois à fonds la Géographie des Colléges, je ſavois quelles ſont les capitales du Duché de Parme, & du Royaume de Naples ; je n'ignorois point de quelle couleur eſt la Mer Rouge, & combien il y a d'arches au Pont-Euxin ; je n'aurois pas été embarraſſé de nommer les rivières qui paſſent à Bar-ſur-Aube, & à Châlons-ſur-Marne ; enfin, je ſavois que Paris eſt en France, & Londres en Angleterre. Quel plaiſir n'aurois-je pas, diſois-je en moi-même, de voir ces deux villes qui s'élèvent autant au deſſus de celle qui m'a vu naître ;

*Quantum lenta ſolent inter viburna cupreſſi ?*
Première Églogue de Virgile.

je vivrai d'abord parmi les bons Pariſiens qui ſont toujours polis ſans intérêt, & qui n'abandonnent jamais un ami dans l'infortune ; j'irai me promener le ſoir dans de beaux jardins où de jolies femmes ſe paſſionnent pour les paſſans ; j'entendrai ces Avocats qui protègent gratuitement la veuve & l'orphelin ; je converſerai avec les Gens de Lettres, parmi leſquels il règne continuellement une amitié fraternelle ; enſuite j'irai dans la Baſſe-Picardie me promener ſur

les bords de la mer, qui ſont vraiſemblablement plantés de vignes, & ornés de jolies maiſons de campagne comme les *baſtides* qu'on voit autour de la principale ville de la Provence; enfin je verrai les Anglois mes compatriotes, qui m'introduiront dans leurs manufactures pour me faire connoître leurs procédés dans les arts, & me dévoiler tous leurs ſecrets. Plein de ces idées, je me diſpoſerai à partir en vendant à la hâte quelques meubles vermoulus, & une vieille maſure que mon Procureur avoit eu la bonté de me laiſſer, parce qu'il ne ſavoit pas qu'elle m'appartînt.

Après avoir fait mes adieux aux voiſins dans des viſites qui ſe réduiſirent à de vains complimens & à des regrets ſimulés, je me mis en route *pedibus autem*, c'eſt-à-dire, à pieds comme les Apôtres; cette manière de voyager a bien ſes avantages, quoi qu'en diſent nos Sybarites. Il eſt bien vrai qu'on n'eſt pas accueilli dans les auberges auſſi bien que ceux qui vont en poſte; mais ſi on reçoit un peu moins de politeſſes, on a au moins l'avantage de voir les hommes tels qu'ils ſont; on promène la vue ſur de beaux payſages, on admire les richeſſes de la Nature, & lorſque ſur la fin d'un beau jour on rencontre un Philoſophe qui ſe promène ſur le bord d'un ruiſſeau, on peut entrer en converſation avec

lui, & paſſer deux ou trois jours dans le hameau qu'il habite, pour faire avec lui un échange de connoiſſances utiles & agréables.

Telle étoit mon idée ſur l'agrément de voyager, à pied, lorſque je fus aſſailli à la porte de la ville par deux femmes qui m'accablèrent d'injures, comme ſi je fuſſe parti ſans payer mes dettes; elles me prodiguoient les épithètes les plus dures, & plus je leur témoignois de douceur, en leur diſant qu'elles avoient raiſon, plus je voyois augmenter leur colère; cependant leurs diſcours étoient accompagnés de geſtes expreſſifs, & elles cherchoient à me convaincre par des raiſons *palpables;* mais je ſupportai cet aſſaut avec une fermeté vraiment ſtoïque en pratiquant la morale d'Épictète :

*Suſtine & abſtine.*
Souffre & t'abſtiens.

Si mon Lecteur eſt curieux de ſavoir pourquoi je fus ainſi apoſtrophé par deux femelles, il peut lire les deux articles ſuivans pour ſatisfaire ſa curioſité.

Mademoiſelle Doucet, étoit une jeune brune preſque noire, d'une beauté piquante, ou qui du moins m'avoit paru telle dans le temps que je l'aimois; mais dans la ſuite, une maladie trop commune parmi les jeunes perſonnes la couvrit

tout à coup d'une laideur affreuſe qui fit auſſitôt ceſſer mes hommages. Voilà bien, me direz-vous, comme ſont tous les hommes d'aujourd'hui; ils promettent une fidélité éternelle à l'objet qui les captive, & le moindre changement dans la figure de la perſonne adorée, le moindre rhume ou la plus petite fièvre ſuffiſent, comme un revers de fortune, pour rendre un amant inconſtant & perfide. — Je réponds à cela, que vous ne voyez pas encore ſous ſon vrai point de vue le portrait que je viens de faire de celle qui reçut mon premier ſerment de fidélité. Car la beauté que j'admirois en elle ne conſiſtoit qu'à poſſéder un bon cœur & une belle ame; dans la ſuite, elle fut atteinte d'une maladie qu'on appelle la coquetterie, ce qui la rendit orgueilleuſe, égoïſte, & inconſtante. Je fis d'abord mon poſſible pour la guérir de cette première indiſpoſition; mais elle finit par me témoigner de l'aigreur, du mépris, & même de la fureur. Dans la ſuite, Mademoiſelle Doucet voulut me prouver, à coups de poings, que je ſerois trop heureux de devenir ſon époux; mais je le demande à tout homme raiſonnable, fut-ce ma faute, ſi je ne vis en elle qu'une mégère, & ſi je ceſſai d'aimer une telle perſonne qui ne m'avoit plu d'abord que par les belles qualités de l'eſprit & du cœur?

Madame Dumont étoit, au contraire, une jeune veuve, qui fut toujours, pour moi, douce & complaiſante, excepté le jour de mon départ; mais elle avoit témoigné ſa douceur & ſa bonté à un ſi grand nombre de perſonnes, que je m'étois vu obligé de lui en faire le reproche. Voici comment j'avois découvert qu'elle avoit des complaiſances pour la moitié du genre-humain. Elle m'écrivoit de temps en temps des lettres charmantes, qu'elle copioit tout au long dans le petit livre intitulé *le Nouveau Secrétaire de la Cour*; mais étant bien perſuadé de ſon amour pour moi, j'étois indulgent à ſon égard, & je ne lui faiſois pas un crime de ce petit larcin. En effet, diſois-je, ſi elle me peint au naturel la vraie ſituation de ſon cœur, que m'importe que ſon tableau ſoit un original ou une copie? Telle étoit ma manière de penſer ſur cette aimable veuve, lorſque je la priai de me prêter quelques Livres qu'elle me permit de choiſir moi-même dans ſa bibliothèque. Les ayant emportés chez moi, je trouvai, en les feuilletant, deux lettres écrites par ma perfide, à deux jeunes gens de ma connoiſſance. Comme elles n'étoient point encore cachetées, je les lus avidement; mais je fus bien puni de ma curioſité quand j'y trouvai les mêmes paroles & les mêmes proteſtations dont on m'avoit amuſé long-temps, & dont vraiſemblable-

ment on amusoit aussi mes rivaux. Ah! friponne, m'écriai-je, c'est ainsi que tu me joues; il y a peut-être deux cents hommes à qui tu fais le même serment, & chacun d'eux se regarde comme le seul chéri, mais dès ce jour, je ne serai plus au nombre des amans trompés;

*Every woman in her heart is a rake.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Fœmina nulla bona est, vel si bona contigit ulla,*
*Nescio quo pacto res mala facta bona est.*

Les deux personnes dont j'avois ainsi pris congé sembloient me regretter, non par un reste d'amitié, mais parce que leur amour propre humilié souffroit de ma désertion. C'étoit pour me retenir auprès d'elles, & pour m'atteler à leur char de triomphe, que, le jour de mon départ, elles vinrent me jouer la scène dont je viens de parler; mais le moyen qu'elles employèrent fut trop peu attrayant pour me faire changer de dessein. Quand elles virent que les injures & les coups ne m'inspiroient aucune tendresse, elles changèrent de batterie, & prirent un ton de supplication qui en auroit imposé à tout autre; mais je les vis pleurer sans m'attendrir, parce qu'il y a des hommes très-sensibles qui conservent toujours assez de raison pour ne pas se laisser

toucher par des larmes feintes; enfin je leur fis mes adieux, en leur difant:

Vos pleurs pour moi n'ont plus de charmes,
Et voici le mot d'un Ancien:
*Si je vous coûte bien des larmes,*
*Les larmes ne vous coûtent rien.*

J'avois à peine fait deux lieues fur la route de Paris, lorfque je me fouvins que j'avois un oncle maternel, Curé d'un village à une demi-lieue du grand chemin. J'allai chez lui, tant pour lui faire part de mon projet de voyager, que pour lui demander l'hofpitalité. Il ne connut pas plutôt mon deffein, qu'il me traita de fou, en me difant, que j'étois un homme perdu fans reffource. Malheureux, me dit-il, fais-tu bien ce que c'eft qu'une vie errante & vagabonde? Tu veux donc aller courir fans ceffe de climat en climat, pour tranfporter ton inutilité d'un pôle à l'autre, étant en horreur au genre-humain & à toi-même. Apprends, miférable, que tu mourras dans une terre étrangère loin de ta famille & de tes amis; mais auparavant, tu trouveras des guides qui t'égareront, des femmes qui te corrompront, & des Médecins qui te grugeront. Tu ne voudras peut-être pas m'en croire fur ma parole; mais du moins fais quelque attention au paffage fuivant, d'un

Auteur justement célèbre par la sagesse qui règne dans ses écrits.

*Dans maint Auteur de science profonde,*
*J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde;*
*Très-rarement en devient-on meilleur,*
*Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.*
*Il vaut donc mieux vivre au sein de nos Lares,*
*Et conserver, paisibles Casaniers,*
*Notre vertu dans nos propres foyers,*
*Que parcourir bords lointains & barbares;*
*Sans quoi, le cœur, victime des dangers,*
*Revient chargé des vices étrangers.*

C'est ainsi que mon oncle vouloit me prouver, tant en prose qu'en vers, que j'avois tort d'aller à Paris & à Londres: mais voici quelle fut ma réponse.

Permettez-moi, mon oncle, de vous faire observer que vous exagérez un peu trop; on peut aller à deux ou trois cents lieues sans être toute sa vie errant & vagabond, & l'on peut chercher à s'instruire en parcourant l'Europe, sans transporter son inutilité d'un pôle à l'autre.

Les dangers dont vous me parlez, ne m'effrayent point, parce que, comme le dit un de nos Modernes (M. Marat), voulant être l'apôtre des sciences, j'aurai, s'il le faut, assez de courage pour en être le martyr. Quant à l'Auteur que vous citez, c'est un Poëte qui se fait un jeu de prouver ce qu'il ne pense pas.

On ne peut mieux le comparer qu'à cet Ecrivain célèbre qui a remporté le prix d'une Académie en déclamant contre les Lettres qu'il cultivoit lui-même avec ſuccès. Quand je lis ſon diſcours, il me ſemble entendre un ambitieux qui prêcheroit le mépris des honneurs & des richeſſes quoiqu'il en connût tout le prix, & cela parce qu'il déſireroit d'en devenir lui-même le ſeul poſſeſſeur. Un pareil Moraliſte, s'il en exiſtoit de cette eſpèce, diroit tout haut, *mépriſez les honneurs;* & tout bas, *laiſſez-les pour moi, qui ne les mépriſe point.* Je ne ſuis pas étonné qu'un littérateur diſtingué ſe ſoit fait couronner dans une Académie par un diſcours bien éloquent, dans lequel il a fait une vive peinture de tous les maux qu'un voyageur peut eſſuyer, & des vices qu'il peut contracter; puiſqu'il a paſſé prudemment ſous ſilence tous les ſervices que ce même voyageur peut rendre à la ſociété, à ſa patrie, à ſes parens, & à lui-même. C'eſt par le même art, qu'en faiſant un tableau terrible des maux de la guerre, ſans parler de la paix qu'elle nous procure, on pourroit tâcher de perſuader aux jeunes Gentilshommes de ne pas entrer au ſervice, & aux anciens Militaires de demander un congé de ſémeſtre la veille d'une bataille. Enfin c'eſt par les mêmes réticences & les mêmes abſtractions,

que certains Philoſophes modernes ont voulu bannir toutes ſortes d'opinions religieuſes à cauſe des abus que peuvent en faire les ſuperſtitieux & les fanatiques. J'aimerois preſque autant entendre dire qu'il faut arracher nos vignes parce qu'il y a des hommes qui boivent trop de vin. Je peux même ſur ce point vous faire part d'une parodie que je fis autrefois, étant écolier, ſur les vers que vous m'avez cités.

Un grand Auteur dit qu'on ſe rend indigne
Du vrai bonheur, en cultivant la vigne.
Son fruit, dit-il, n'eſt qu'un poiſon flatteur,
L'excès du vin inſpire la fureur.
Il vaut donc mieux faire, comme en Turquie,
Dans nos celliers, n'avoir pas un tonneau,
Et ſobrement boire toujours de l'eau,
Que ſe gorger de vin & d'eau-de-vie;
Sans quoi, l'eſprit du buveur imprudent,
Comme ſon corps, va toujours chancelant.

Mais, tes comparaiſons clochent, me dit, mon oncle. Des maux produits par l'excès du vin on ne peut pas conclure qu'il faille ceſſer de cultiver la vigne, parce que le vin eſt excellent en lui-même, & ne fait jamais de mal que par la faute de ceux qui en boivent exceſſivement; mais il n'en eſt pas de même des ſciences humaines, qui ſont en général nuiſibles à la fortune, & ne deviennent utiles que par haſard.

Quoi, mon oncle, lui répondis-je vivement, le Pilote Aſtronome qui va chercher le café à Moka, les diamans à Golconde, l'or au Pérou, l'encens en Arabie, le ſucre à la Martinique, du bois de teinture au Bréſil, & la morue à Terre-Neuve, ne vous fait du bien que par haſard! Et celui qui, après avoir prédit les éclipſes, a conſtruit votre calendrier, & qui vous empêche de trembler à l'aſpect d'une comète, eſt-il un être parfaitement inutile? Et le voyageur Chimiſte, Botaniſte, ou Mécanicien, qui apporte des pays lointains de quoi vous guérir de la fièvre, ou de quoi perfectionner la porcelaine, la teinture, la draperie & l'hydraulique, ne vous fait-il du bien que par haſard? & le peintre qui a appris en Italie le ſecret de faire ces tableaux ſublimes qui peuvent achever de convertir à la vertu l'homme vicieux que vos ſermons n'ont fait qu'ébranler: ce Peintre, dis-je, ne fait-il du bien que par haſard? & ce ſavant Muſicien, cet Organiſte, qui fait paſſer un feu divin dans les cœurs les plus froids, lorſque, par les doux accords de ſon inſtrument, il nous peint l'harmonie de l'univers & la gloire de l'éternel Architecte, doit-il être compté pour rien? Mais je m'arrête ici, parce que j'aurois trop à dire, & ma réponſe me conduiroit trop loin.

Tu parles en vain, me dit mon oncle, & ſi j'étois à ta place, j'aimerois mieux être comme M. Jouſſe, qui a fait fortune en vendant des étoffes dans le village qui l'a vu naître, que de reſſembler à ces fous qui ſe ruinent à force de courir & d'acheter des Livres.

Et moi, lui répondis-je, j'aimerois mieux reſſembler à tel homme inſtruit, qui par ſon mérite perſonnel peut ſe procurer une ſubſiſtance honnête dans tous les pays policés, que d'être comme ce Marchand ruiné qui ſe trouvant dévaliſé de tout ſon mérite en perdant ſes marchandiſes, ne poſsède en ſa perſonne aucune reſſource contre la mendicité. Croyez, mon oncle, que tout eſt compenſé dans ce monde; le commerce a ſes chutes, & les Lettres ont leur triomphe; l'hiſtrion mépriſé, remplit ſes coffres, & l'Officier ſans fortune eſt couvert de gloire; l'homme de Lettres eſt eſtimé nonobſtant ſon indigence quand il ſe comporte avec dignité, & le riche Turcaret eſt quelquefois mépriſé des paraſites qu'il admet à ſa table.

Et j'aime mieux Patru, même dans l'indigence,
Qu'un Commis engraiſſé des malheurs de la France.

Alors mon oncle me répondit par ces vers de Regnier:

Déjà nous avons vu le Danube inconſtant,
Qui, tantôt Catholique, & tantôt Proteſtant,
Sert Rome & Luther de ſon onde,
Et qui, comptant bientôt pour rien
Le Romain, le Luthérien,
Finit ſa courſe vagabonde
Par n'être pas même Chrétien :
Rarement, à courir le monde,
Devient-on plus homme de bien.

Mon cher oncle, lui repliquai-je, ſi le Danube repréſente les voyageurs qui ſe pervertiſſent dans leur courſe, le Rhône nous offre l'image plus agréable de ceux qui gagnent à courir le monde, puiſqu'il eſt Proteſtant à Genève, & qu'il finit par être bon Catholique en Provence; d'ailleurs il eſt plus naturel de comparer l'eſprit d'un voyageur à un fleuve quelconque, qui, à meſure qu'il avance acquiert de la force & de la profondeur : on peut auſſi comparer un Philoſophe qui quitte le pays de ſa naiſſance pour s'inſtruire, à la lune dont la lumière va toujours en croiſſant à meſure qu'elle s'éloigne davantage du point du Ciel où elle a commencé de paroître, & comme cet aſtre, en ſe rapprochant de ce même point, perd peu à peu de ſon éclat, ne ſemble-t-il pas nous avertir par là que l'homme de génie ne peut guère briller dans les lieux qui l'ont vu naître; *nullus in regione Propheta* :

convenez donc que toutes les déclamations contre les voyages ne ſont, comme je vous l'ai déjà dit, que des jeux d'eſprit où l'on s'efforce de prouver ce qu'on ne penſe point.

Mais, ajouta mon oncle, ſi tout le monde penſoit comme toi, perſonne ne cultiveroit les arts, car il n'y auroit ſur terre que des hordes errantes.

Mais, lui repliquai-je, ſi tout le monde étoit célibataire comme vous, la terre ne ſeroit pas couverte de vagabonds, car elle ſeroit bientôt déſerte ; ſi chaque François paſſoit la journée à monter la garde ou à faire l'exercice militaire, on ne pourroit pas ſurement combattre l'ennemi, car on mourroit de faim faute de vivres, & ſi chacun vouloit abſolument commander, ce ſeroit un grand malheur, car alors perſonne ne voudroit obéir ; conclurez-vous de là qu'il ne faut ni célibataires, ni ſoldats, ni commandans de provinces ? Mais encore un coup, je m'arrête, parce que j'aurois trop à dire.... Au reſte, puiſque, conſidérés en eux-mêmes, tous les états contribuent également au bien-être de la ſociété, croyez, mon oncle, que je fournirai ma meilleure part en prenant un parti auquel mon goût & mon penchant me deſtinent ; & pourquoi voudriez-vous m'empêcher de ſatiſfaire ma paſſion, parce que vous en avez une contraire,

contraire, lorſque la mienne peut auſſi tourner à mon avantage & à celui de ma patrie? Mais, me direz-vous, il y a des riſques ſans nombre, des travaux ſans fin, avec beaucoup de craintes & de ſoucis; — hé bien, je ſuis prêt à renoncer à mon projet, ſi vous pouvez me prouver qu'on y trouve toujours du travail ſans récompenſe, de la peine ſans plaiſir, de la crainte ſans eſpérance, & du danger ſans gloire.

*Illa mihi patria eſt ubi paſcor, non ubi naſcor.*
OWENUS.

Le lendemain matin, mon oncle me voyant bien décidé à partir, augmenta mes finances de trois louis, & je continuai ma route.

Les premiers jours de mon voyage, j'eſſuyai quelques petits déſagrémens, car je rencontrai ſucceſſivement des Rouliers, des Soldats, & des Chaudronniers, qui allant du même côté que moi, entroient librement en converſation, & me demandoient, ſans façon, d'où je venois & où j'allois. Peu accoutumé à leurs expreſſions & à leur familiarité, je ne répondois guère que par monoſyllabes; mais un Grenadier m'ayant demandé de quel métier j'étois, ſans recevoir de moi une réponſe ſatisfaiſante, me dit bruſquement: *mon ami, je ſuis du Régiment d'Anjou, & quand j'ai le plaiſir de rencontrer un bon garçon, je veux ſavoir qui eſt-ce qui l'a pondu,*

*& qui est-ce qui l'a couvé.* Là dessus, je lui dis que j'étois un pauvre bourgeois ; mais que j'allois à Paris & à Londres, pour recueillir plusieurs successions.

Et quelles sont, me dit-il, les bonnes gens qui ont eu la complaisance de mourir, après vous avoir amassé du bien.

Il y en a un, lui répondis-je, qui s'appeloit *la Bruyère*, l'autre étoit nommé le *Spectateur*, de son nom de guerre.

Celui-ci, dit alors le Grenadier, étoit donc Militaire : je voudrois bien savoir, ajouta-t-il, si la succession qu'il vous laisse consiste en bien-fonds, ou en argent comptant.

Je crois, lui dis-je, qu'elle consiste principalement en portraits & en tableaux ; mais il y en a quelques uns qui sont enrichis de diamans & de pierres précieuses, sans le mêlange d'aucun faux brillant.

Alors le Grenadier redoubla le pas, en disant fièrement : *tout cela se peut, si cela est.*

Le lendemain, je m'avisai d'un petit trait de charlatanerie que je dois confesser ici, parce que je n'écris pas mon histoire pour faire toujours mon éloge. J'avois un bâton creux, ou pour mieux dire, une sarbacane dont je m'étois servi autrefois, quand j'étois écolier, pour faire la guerre aux oiseaux, en leur soufflant des pois ou

des noyaux de cerifes. J'attachai à un bout de ce bâton deux paires de bas, que je couvris d'un mouchoir; par ce moyen, ma farbacane reffembloit affez bien à un fufil, dont on auroit enveloppé la batterie pour éviter la rouille. D'une autre part, comme je m'étois muni d'un paffe-port qui me permettoit le port d'armes pour ma fureté, j'achetai à Aix un piftolet, & je le mis dans ma poche après l'avoir attaché à un double cordon que je plaçai fur mon épaule en bandoulière; ayant alors mon fufil poftiche fous mon bras, & mon chapeau rabattu fur mon vifage, la pointe en arrière, j'avois toutes les apparences d'un Chaffeur. Dans cet accoutrement, je reçus les faluts les plus refpectueux de tous les gens à pied que je rencontrai fur mon chemin, parce que par-tout où je paffois, on me regardoit vraifemblablement comme un Seigneur des environs qui alloit dîner dans quelque château voifin.

Quand les Payfans me faluoient de loin, & que les jeunes Villageoifes, affifes devant leur porte, fe levoient pour me faire la révérence, je leur rendois un petit falut de protection qui achevoit de leur perfuader que j'étois un homme de conféquence. Je jouiffois ainfi de ma fupercherie en me rappelant la familiarité des gens que j'avois rencontrés la veille; mais je ne pou-

vois m'empêcher de réfléchir ſur la foibleſſe de l'eſprit humain. Les Villageois, diſois-je en moi-même, ſont donc auſſi injuſtes ou auſſi imbécilles que nos gens d'eſprit de Marſeille, qui ne veulent jamais reconnoître le mérite ſous des haillons, mais qui ſe proſternent humblement devant un faquin décoré. Là deſſus, je diſois tout bas, & ſans que perſonne m'entendît : *ô gens d'eſprit, que vous êtes bêtes.*

Tout en faiſant ces réflexions, j'avançois à petit pas dans un lieu ſolitaire vers la ville d'Avignon, lorſque j'entendis derrière moi une voix qui me dit : Monſieur, vous allez ſi vîte qu'il eſt bien difficile de vous joindre. Auſſi-tôt je me retourne, & je vois un garçon Perruquier qui me ſalue honnêtement, mais ſans gêne, & qui me dit : Il paroît, Monſieur, que vous allez loin ; mais, ſi vous voulez me le permettre, j'aurai l'honneur de voyager avec vous. Vous êtes bien le maître, lui répondis-je, de m'accompagner, ſi vous voulez ne marcher ni plus vîte ni plus lentement que moi.

Il me dit alors qu'il ſuivroit mon pas, & que ſi la lenteur de ma marche pouvoit le retarder de deux ou trois jours, il en ſeroit bien récompenſé par l'honneur de ma compagnie. — Vous êtes bien poli, lui dis-je ; mais comment ſavez-vous que je vais loin ? Je préſume, dit-il, que vous

n'êtes pas un Chaſſeur de ce voiſinage, parce que je vous ai vu paſſer à Aix, & je vois, d'ailleurs, à votre coſtume, que vous n'êtes pas un habitant des terres du Pape, & qu'après avoir demeuré dans de grandes villes, vous n'allez pas terminer votre courſe dans un village.

Ce Perruquier connoiſſoit le monde; il avoit déjà fait trois fois ſon tour de France; il m'apprit, dans le courant de notre converſation, qu'il avoit friſé tous les Comédiens de Marſeille, & joué des rôles muets ſur leur théâtre; qu'il avoit enlevé une Actrice à Bordeaux, pour l'abandonner à Toulouſe; qu'il s'étoit battu à Paris contre trois *mouchards*, & qu'ayant déſerté, à Valenciennes, des Dragons de Lorraine, & ſe voyant ſur le point d'être pris dans le Hainaut par les Cavaliers de Maréchauſſée, il avoit leſtement franchi un foſſé pour s'enfuir à travers les champs. Il me conta pluſieurs autres proueſſes de ce genre, qui auroient dû me le faire regarder comme un homme ſuſpect; mais comme j'avois peu d'expérience, & que je connoiſſois mieux les Livres que les hommes, je ſuppoſai qu'il n'avoit fait tant de folies que pour devenir plus raiſonnable, ou pour mieux dire, ſon ton de politeſſe m'en impoſa au point que je ne regardai les écarts de ſa jeuneſſe que comme des eſpiégleries. Quelle apparence y a-t-il, diſois-

je en moi-même, qu'un homme si franc veuille me tromper? Il seroit peut-être à craindre, s'il ne racontoit de lui-même que des traits d'honnêteté & de probité; parce que c'est en disant *je suis un honnête homme* que la plupart des fripons trompent leurs voisins & leurs amis, mais celui qui convient d'avoir souvent manqué de délicatesse, semble dire à ceux qui l'écoutent: *je me suffis à moi-même, je n'ai besoin de personne, & je me passe facilement de votre estime & de votre confiance, parce que je ne veux rien avoir de ce qui vous appartient.*

Telle fut l'idée que je me formai de ce Perruquier. La suite de mon histoire va faire voir si j'avois raison.

Tout en faisant notre route, il me conta qu'il avoit refusé une place de Valet-de-Chambre chez un Prince, & qu'il s'étoit brouillé avec beaucoup de ses pratiques, parce qu'elles s'étoient avisées de prendre un ton vis-à-vis de lui; cela ne vous surprendra pas, me dit-il, quand vous saurez que j'appartiens à une famille très-honnête, & qu'ayant reçu une bonne éducation, je ne suis pas fait pour être Valet-de-Chambre. Un homme comme moi, ajouta-t-il, qui a des sentimens, & que les rigueurs de la fortune ont obligé de manier le peigne & le rasoir, ne permettra jamais que des Commis de bureau ou des Marchands Drapiers s'avi-

ſent de le traiter comme un Perruquier ordinaire.

Surpris de ce que je ne l'approuvois pas ſur ce point, il me demanda mes raiſons; voici quelle fut ma réponſe.

Je ſuppoſe, lui dis-je, que vous ſoyez aſſez riche pour vous faire ſervir, & que vous ayez pour Domeſtique un ancien Bourgeois ou un Gentilhomme que la misère auroit réduit à cet état : Je ſuppoſe en outre que ce malheureux ne veuille pas faire pour vous ce que feroit un autre à ſa place, & qu'il s'aviſe de vous contrecarrer à chaque inſtant, en prenant à votre égard un ton de fierté : ne feriez-vous pas en droit de lui faire cette obſervation ? Monſieur le Gentilhomme, quand je vous ai reçu chez moi, c'étoit pour avoir un Domeſtique, & non pour me donner un Maître : Si vous avez de grands ſentimens, je vous en félicite ; mais je veux être ſervi pour mon argent : Commencez donc par faire tout bonnement votre devoir; dans la ſuite, je pourrai connoître tôt ou tard quel eſt votre mérite, & je verrai alors ſi je dois vous traiter avec quelque diſtinction.

Je vous entends très-bien, me dit le Perruquier; je ſens que j'avois tort, & je tâcherai de mettre à profit votre leçon, dont je vous fais mes très-humbles remercîmens.

Quand nous fûmes arrivés à Avignon, & que nous eûmes dîné, il porta la main à son gousset, en disant qu'il alloit payer pour nous deux. Mais ne voulant pas permettre qu'un garçon Perruquier fût plus poli que moi, je jetai aussi-tôt un écu de six francs sur la table, & je priai l'Aubergiste de se payer pour le tout. Cela se trouvera compensé, me dit mon compagnon de voyage, parce que ce soir je payerai la couchée. D'une autre part, ajouta-t-il, je suis bien-aise de ne pas changer ici un double louis d'or, crainte qu'on ne me rende de mauvaise monnoie.

A deux lieues de là, il entra dans une boutique pour acheter du tabac; mais il sortit aussi-tôt pour me prier de lui prêter trois sous, à cause qu'on n'avoit pas de quoi lui rendre sur son double louis. Comme je n'avois pas de petite monnoie, je lui donnai un petit écu, m'imaginant qu'il me rendroit cinquante-sept sous un instant après, & le reste à la couchée, quand il auroit changé sa grosse pièce; mais il en fut autrement, car en sortant de la boutique, il ne m'offrit qu'une prise de tabac; alors je pensai que c'étoit un oubli de sa part, ou qu'il vouloit peut-être me rendre le tout ensemble, & je ne crus pas que l'affaire fût d'une assez grande conséquence pour lui en parler avant la fin du jour. Nous continuâmes donc notre route en

parlant de la pluie & du beau temps. Le ſoir, il me fit entrer dans une grande auberge où il demanda une chambre à deux lits, après avoir commandé un bon ſouper à quatre francs par tête. Vous m'avez bien traité à dîner, me dit-il, il eſt juſte que je vous régale à mon tour; cependant il ne me parla pas de mon petit écu; mais je penſai que ce ſeroit pour le jour ſuivant, quand il auroit changé ſon double louis. Le lendemain, il ſe leva un quart-d'heure avant moi, & me dit qu'il alloit payer, & paſſer à la cuiſine pour faire préparer le déjeûner. Mais j'étois à peine à moitié habillé, lorſque l'Aubergiſte entra dans ma chambre en me demandant ſi j'allois payer pour celui qui venoit de ſortir. — Non ſurement, lui répondis-je, c'eſt lui qui doit payer pour moi. — J'eſpère cependant, dit-il, que vous aurez cette bonté-là, car l'autre eſt déjà bien loin. Je l'ai laiſſé ſortir, parce que je ſavois que vous étiez encore ici; & comme ceux qui occupent la même chambre dans une auberge, & qui ſoupent enſemble, ſont cautions l'un pour l'autre, ſi vous refuſez de me payer le tout, je vais vous faire conduire chez le Juge du lieu, en diſant que vous êtes d'accord comme deux larrons en foire.

Vous n'avez pas beſoin de me menacer, lui dis-je: perſonne ici ne ſera la dupe que moi.

Alors je voulus prendre ma bourſe pour en tirer deux écus de ſix francs que j'avois mis à part; mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'au lieu de cet argènt, je n'y trouvai qu'un billet conçu en ces termes:

Monſieur le CHASSEUR,

Comme je ſuis honnête homme, je ne prétends pas vous voler; mais je vous prie en grâce, ſi vous avez un peu d'humanité, de vouloir bien me prêter les douze francs que je prends dans votre bourſe; je vous rendrai un pareil ſervice lorſque je vous rencontrerai ſur le grand chemin, n'ayant, comme moi, pour faire votre route, qu'un double louis d'or.

*Signé*, le PERRUQUIER ambulant.

*Poſt ſcriptum.* Comme je ſerai peut-être longtemps ſans vous rencontrer, permettez que je vous paye dès aujourd'hui le revenu de votre argent, en vous enſeignant un ſecret qui vaut plus que votre capital, & qui pourra vous en tenir lieu, ſi l'occaſion de vous le rendre ne ſe préſente point.

Rempliſſez d'eau de rivière, juſqu'aux trois quarts & demi, une bouteille ordinaire, que vous boucherez avec un bouchon troué dans ſa longueur, armé dans ſa partie inférieure d'une

petite ſoupape. — Tâchez, à l'aide d'un bon ſoufflet, d'y introduire une certaine quantité d'air que la ſoupape laiſſera entrer, ſans lui permettre de ſortir ; & couvrez le bouchon avec un morceau de cuir ou de parchemin, que vous attacherez au col de la bouteille avec de bon fil ou de la ficelle. Quand vous ſerez avec un gourmet que vous voudrez *faire* (c'eſt le mot pour dire attraper), mèttez cette bouteille ſur la table, avec cette étiquette, *vin de Champagne.* Priez le gourmet de la déboucher après lui avoir fait rincer un verre ; il n'aura pas plutôt détaché le cuir ou le parchemin, que le bouchon repouſſé par l'air comprimé, ſautera au plancher avec exploſion, & votre homme concluant de là que le vin eſt bon, ſe trouvera bientôt confus, de voir que vous ne lui avez ſervi autre choſe qu'un plat de votre métier.

Ha fripon, m'écriai-je, je t'ai fait hier une leçon de morale, & tu m'en fais aujourd'hui une autre plus ſenſible. Il y a donc des aigrefins qui font l'aveu de leurs fautes pour qu'on les regarde comme des gens véridiques, & qui, pour mieux obtenir la confiance d'autrui, font ſemblant de n'en avoir pas beſoin. Mais, par bonheur pour moi, tu ne ſavois pas qu'un certain preſſentiment m'avoit fait cacher mon or dans mon portefeuille.

En prononçant ces mots, je payai fa part & la mienne, & je fortis de l'auberge, bien réfolu de ne jamais me fier aux Perruquiers déferteurs, qui après avoir enlevé des Actrices à Bordeaux, les auroient abandonnées à Touloufe.

Quand je fus fur le grand chemin, je demandai à chaque inftant aux Payfans que je rencontrois, s'ils n'avoient pas vu paffer un Perruquier, que je défignois par fa taille & fon coftume. Chacun m'affuroit ne l'avoir pas vu; mais un homme qui couroit la pofte à franc-étrier me dit qu'il l'avoit rencontré fur le chemin d'Orange, c'eft-à-dire, que mon aventurier avoit rebrouffé chemin, pour que je ne puffe pas le rencontrer fur ma route.

Voyant que mon coftume de Chaffeur n'avoit pas empêché le Perruquier ambulant de m'accofter pour me jouer un tour, je regardai cette première rencontre comme une punition de la petite charlatanerie dont je m'étois avifé pour m'attirer le refpect des Payfans. En conféquence, renonçant à ma fupercherie, je cachai ma bandoulière; je mis mes bas dans ma poche, & je me fervis de ma farbacane comme d'un bâton. Je trouvai alors beaucoup de voyageurs qui vouloient entrer en converfation avec moi; mais je redoublois le pas, ou je ralentiffois ma

marche ſelon le beſoin, pour éviter toute compagnie, & de cette manière, j'arrivai juſqu'à Valence, en Dauphiné, ſans aucun évènement qui puiſſe contribuer à l'inſtruction de mes Lecteurs.

## CHAPITRE II.

*Après avoir rencontré Monſieur Boniface, Marchand ruiné, de Marſeille, Jérome Sharp reçoit l'hoſpitalité avec ſon nouveau Compagnon de voyage chez un Bourgeois de campagne, auquel on donne une explication palpable du coucher héliaque des étoiles, des éclipſes de ſoleil, & des phaſes de la lune. Le Villageois fait une critique judicieuſe d'une Chanſon paſtorale. On lui apprend un tour de combinaiſon, & il réfute ſolidement la compaſſion de l'Auteur pour des oiſeaux pris à la pipée. Jérome Sharp eſt enſuite introduit chez un Seigneur de village pour la conſtruction d'un paratonnerre; & après avoir donné une légère idée de l'électricité, il dévoile l'art de rendre inflammable l'air atmoſphérique.*

IL y avoit environ trois heures que j'étois ſorti de Valence, pour aller à Vienne, en Dauphiné, lorſque je rencontrai M. Boniface, ancien Mar-

chand Mercier, de Marseille. Je l'avois autrefois connu dans notre ville, dans un café dont il étoit le plus fort pilier (Monsieur Boniface n'avoit jamais été dans ce lieu d'assemblée pour converser avec les gens d'esprit; c'étoit un bon homme qui cherchoit tout simplement à tuer le temps, & qui prenoit plaisir à hausser les épaules à tout ce que pouvoient dire les Gens de Lettres réunis dans cette société). Il m'apprit qu'il alloit à pied en Hollande, & là dessus il apostropha un Paysan, en lui disant : *Dis donc, l'ami, est-ce ici le chemin d'Amsterdam?* Le Paysan lui répondit : *ma foi, Monsieur, je ne sais ce que vous voulez me dire.* Vous vous méprenez, dis-je alors à Monsieur Boniface; les Paysans ne sont pas Géographes; vous ne devez leur demander ici, que le chemin de Vienne ou de Lyon; quand vous serez dans la Bourgogne, vous demanderez celui de Dijon, pour aller à Auxerre; dans la suite, lorsque vous serez au delà de Paris, on vous enseignera celui de Péronne, pour aller à Cambray; & celui de Mons, pour aller à Bruxelles. Enfin, quand vous aurez passé la capitale du Brabant, tout le monde vous indiquera celle de la Hollande, qui n'en est guère éloignée.

Vous faites donc toujours le bel esprit, me dit alors mon compatriote.

Monſieur Boniface, lui repliquai-je, il n'y a pas d'eſprit là dedans; il n'y a que du bon ſens; mais vous, continuai-je, vous aimez toujours mieux les écus que la Littérature.

Ma foi, me dit-il, je n'en ai guère à préſent; mes débiteurs m'ont fait banqueroute, & m'ont obligé d'en faire autant à mes créanciers, mais, ajouta-t-il, je ferai fortune en Hollande. L'or y eſt commun; je ſerai d'abord Commis chez quelque riche Négociant; enſuite j'entreprendrai un petit commerce en détail, & puis en gros. Que ſait-on? je puis devenir Banquier, riche Armateur, & faire conſtruire des vaiſſeaux.

Alors je lui répondis par ce diſtique:

Prenez bien garde auſſi de battre la campagne.
Et de ne rien bâtir que châteaux en Eſpagne.

Enſuite, je lui récitai la fable de la Laitière & le pot au lait, & je finis par lui chanter la chanſon dont les couplets ſont terminés par ce refrain:

Et ne vendez la peau de l'ours
Qu'après l'avoir couché par terre.

Tandis que je chantois ainſi, vers la fin du jour, dans un vallon ſolitaire, un homme avançoit derrière nous, & finit par nous joindre, en nous adreſſant la parole. D'abord ſa voix forte & ſa

haute taille m'inſpirèrent quelque crainte; mais je fus bientôt raſſuré par la douceur & la bonhomie qu'il montra dans tous ſes diſcours; il avoit l'air d'un petit Bourgeois de campagne; mais il nous dit franchement qu'il n'étoit qu'un Payſan. Je viens, dit-il, de voir le père de ma femme, à dix lieues de chez nous, & c'eſt le plus grand voyage que j'aye fait de ma vie! ô grand Dieu, que le monde eſt grand. J'ai cru que je n'en verrois jamais la fin.

Après nous avoir fait diverſes queſtions ſur le lieu de notre naiſſance, & le ſujet de notre voyage, il nous apprit qu'il aimoit beaucoup à parler de guerre & de politique avec les voyageurs, & que le Seigneur de ſon village lui faiſoit préſent de ſes vieilles gazettes : là deſſus, je lui parlai d'une infinité d'objets que je n'avois jamais vus, mais dont la lecture m'avoit donné une légère idée. Je lui fis la deſcription des ports de Breſt & de Rochefort, où je n'avois pas encore été. Je l'étonnai par mon érudition ſur le jet des bombes, la fonte des canons, les évolutions militaires,

Et je lui fis, tant bien que mal,
Le tableau d'un combat naval.

A propos de vaiſſeaux, il me dit, qu'il ne pouvoit pas comprendre comment les Pilotes peuvent

vent ſe guider ſur mer, quand ils n'aperçoivent que Ciel & eau.

Je lui fis entendre, de mon mieux, que le loc & la bouſſole leur ſont d'un grand ſecours, & qu'ils peuvent auſſi ſe guider par les étoiles. Voyez-vous celle-là, lui dis-je, en lui montrant l'étoile polaire, qui brilloit vers la plus haute branche d'un arbre, à côté duquel nous paſſions ? elle reſte toujours à la même place, parce que c'eſt ſur elle que le ciel tourne comme ſur un pivot. Si j'allois toujours de ce côté-là, j'arriverois en Suède & en Laponie; du côté oppoſé, j'irois en Eſpagne & en Afrique; à gauche, j'irois à Breſt & en Amérique; & à droite, je prendrois le chemin de la Suiſſe & de l'Autriche; voilà à peu près comme raiſonnent les Marins pour ſe guider ſur mer.

Mon homme parut alors ravi en extaſe, & me dit : je crois, Monſieur, que vous ſavez tout; mais puiſque vous avez toute la ſcience à vous ſeul, je ne ſuis pas ſurpris qu'il ne reſte rien pour moi. Je voudrois bien, ajouta-t-il, que vous fuſſiez notre voiſin pour avoir le plaiſir de m'inſtruire dans l'occaſion; vous pourriez m'apprendre le nom de toutes ces étoiles, car chacune a le ſien, à ce que m'a dit notre Curé.

Votre Curé a raiſon, lui dis-je, & auſſi-tôt je lui montrai du doigt la grande Ourſe, Caſſio-

pée, & la Claire des gardes, qui tournent autour du pôle; la Lyre, qui étoit presque sur notre tête; la Chèvre, qui touchoit presque l'horizon vers le nord; Arcturus ou le Bouvier, qui étoit à l'occident à la queue du chariot; & vers le midi, le Poisson austral, qui s'élève très-peu sur notre horizon. Ensuite je lui fis voir les planètes de Mars & de Jupiter, que je lui appris à ne pas confondre avec des étoiles. Enfin, je lui montrai la planète de Vénus, qu'on appelle, à la campagne, l'étoile du Berger, & qui paroît quelquefois le soir, d'autre fois avant l'aurore, parce que tournant autour du soleil, tantôt elle le suit, tantôt elle le précède.

Je voudrois bien savoir, dit le Villageois, d'où vient que nous ne voyons pas à présent les trois rois, & la poussinière, que nous voyons en hiver.

Ce n'est pas étonnant, lui dis-je, c'est parce qu'elles ne sont pas encore levées.

C'est fort bien dit, remarqua le Campagnard; mais d'où vient qu'à présent elles se lèvent si tard : il seroit bien plus naturel de se lever de bonne heure en été, que dans le temps des neiges.

Mon ami, lui dis-je, avez-vous remarqué que la lune change de place dans le ciel, & qu'elle ne répond pas tous les jours aux mêmes étoiles.

J'ai bien remarqué cela, me dit-il, & c'eſt ſans doute ce qui la fait retarder de trois quarts-d'heure chaque jour; car quand je l'ai vue une fois ſe lever avec une étoile, je la vois le lendemain ſe lever avec une autre, qui étant au-deſſous, doit paroître un peu plus tard.

Vous avez raiſon, lui dis-je. Hé bien, le ſoleil en fait de même, mais un peu plus lentement, car il ne fait que dans un an la courſe que la lune fait dans un mois. Le ſoleil va donc d'une étoile à l'autre, quoique nous ne voyions pas alors ces étoiles, à cauſe de la lumière du ſoleil qui les éclipſe; de même que vous ne pourriez pas voir de loin une chandelle allumée, qui ſeroit expoſée au grand jour en pleine campagne; or, quand le ſoleil, dans ſa courſe, ſe trouve vis-à-vis les Pleïades que vous appelez la *Pouſſinière*, ils ſe lèvent en même temps, vont enſemble, & la pouſſinière ſe couchant alors avec le ſoleil, ne peut pas paroître pendant la nuit; mais quand l'aſtre du jour eſt arrivé à l'autre côté du ciel, alors l'un ſe couche quand l'autre ſe lève; il n'eſt donc pas étonnant que vous puiſſiez les voir chacun à leur tour, l'un le jour, l'autre la nuit.

Je comprends bien un peu, me dit le bonhomme, qui dans ce moment ne comprenoit peut-être rien; mais j'aimerois mieux ſavoir

pourquoi la pleine lune difparoît quelquefois entièrement par une éclipfe, & pourquoi elle va tantôt en croiffant, tantôt en diminuant.

Mon bon ami, lui dis-je, ceci eft un peu plus difficile, & fi vous voulez que je vous l'explique, il faut venir fouper avec nous, à la première auberge.

Mon bon Monfieur, me dit-il, je le voudrois bien; mais c'eft impoffible, car fi je n'arrivois ce foir de bonne heure pour confoler ma femme, elle mourroit de chagrin. A propos, ajouta-t-il, il me vient une bonne penfée. Ma maifon n'eft qu'à un quart de lieue du grand chemin; vous êtes de bonnes gens : venez tous deux coucher chez nous, & je vous ferai goûter du vin que je ne donne qu'à mes bons amis. D'abord, nous le remerciâmes de fon honnêteté; mais il nous pria deux ou trois fois de fi bonne grâce, que nous crûmes devoir acquiefcer à fon invitation.

Nous trouvâmes, en arrivant chez lui, une jolie maman, une groffe réjouie, entourée de cinq enfans, qui demandoient à l'embraffer. Elle verfa des larmes de joie en revoyant fon mari qu'elle n'avoit pas vu depuis trois jours. Quand je vis la tendreffe de cette bonne femme, pour fon mari, & pour fes enfans, en me rappelant les froides époufes qui habitent nos cités, je

ne pus m'empêcher de dire : Ah ! que je ſuis heureux d'être reçu aujourd'hui dans l'aſyle de la vertu, du bonheur, & de l'amour conjugal. Heureux Villageois, je voudrois bien jouir de ton ſort.

*Uxor tua ſicut vitis abundans,*
*Filii tui ſicut novellæ olivarum.*

Autant cette tendre mère paroiſſoit contente de revoir ſon époux, autant elle étoit ſurpriſe de voir arriver avec lui deux hommes, dont elle entendoit à peine le langage ; mais ſon mari lui conta comment nous avions fait connoiſſance, & lui dit de préparer à ſouper. Meſſieurs, nous dit-il, vous n'aurez ici ni vin frélaté, ni gigot de mouton ; mais nous avons des canards dans notre baſſe-cour, & des pigeons au colombier.

Quand nous eûmes ſoupé, il me rappela la promeſſe que je lui avois faite ſur les changemens de la lune : & voici comment je m'y pris, pour lui rendre mon explication palpable. Je lui demandai un peloton de fil, que je plaçai d'abord entre ſes yeux & la chandelle, & comme dans ce moment il ne pouvoit plus voir la lumière, je lui dis que c'eſt ainſi que la lune éclipſe le ſoleil, quand elle ſe trouve entre le ſoleil & la terre. Enſuite je le plaçai lui-même entre la chandelle & le peloton, qui dès ce

moment ne fut plus éclairé; c'eſt ainſi, lui dis-je, que la lune ceſſe de luire, & ſe trouve éclipſée quand elle eſt plongée dans l'ombre de la terre, qui eſt alors entre la lune & le ſoleil. Enfin, faiſant tourner le peloton autour de ſa tête, mais à une certaine diſtance, je lui fis comprendre qu'il y en avoit toujours la moitié éclairée par la chandelle; mais qu'après avoir vu cette moitié toute entière, il ne pouvoit quelquefois en voir que le tiers, ou le quart, ſelon la poſition que je donnois au peloton. C'eſt par la même raiſon, lui dis-je, que la partie éclairée de la lune, qui eſt toujours la moitié de cet aſtre, ſe tourne plus ou moins vers nous, & paroît plus ou moins grande, ſelon qu'elle s'éloigne plus ou moins du ſoleil.

Cette petite expérience, que je réitérai pour mieux la faire entendre, parut lui faire plaiſir, & il finit par me dire: je ſuis ſi content de vous & de ma femme, qu'il faut boire un coup, pour chanter enſuite chacun notre chanſon.

Quand mon tour de chanter fut venu, je fredonnai un couplet, ſur le bonheur champêtre; mais notre Hôte ne fut pas auſſi ſatisfait de ma chanſon qu'il l'avoit été de mon explication phyſique, ſur les phaſes de la lune. C'étoit un homme franc, & d'un gros bon ſens, qui aimoit mieux la vérité que la fiction, & ma chan-

ſon lui parut fauſſe, en ce qu'elle exagéroit le bonheur dont on jouit à la campagne. Je ne peux m'empêcher de citer ici les obſervations qu'il me fit, quand je la chantai pour la ſeconde fois.

---

*Critique d'une Chanſon champêtre; par un villageois.*

Dans notre heureux aſyle,
Nous jouiſſons d'un ſort tranquille;

C'eſt bien vrai, dit le Campagnard; mais nous ſerions bien plus tranquilles, ſi les Procureurs & les Huiſſiers ne nous faiſoient jamais la guerre, & ſurtout ſi les Collecteurs des Tailles avoient la bonté de ne pas nous faire quelquefois une piſtole de frais pour faire payer un petit écu.

Sans crainte, nous voyons,
Dans un champ fertile,
Mûrir nos moiſſons,

Oh, pour celui-là, c'eſt bien faux, car nous craignons continuellement la nielle, & la grêle; mais malheureuſement nous n'en ſommes pas toujours quittes pour la peur.

Et, ſur de verts gazons,
Bondir, bondir nos moutons.

Et comment voulez-vous que ces pauvres bêtes bondiſſent, quand elles ſont entourées de loups, ou malades de la clavelée.

Des dons charmans
De Flore & de Pomone,

Je ne ſais pas ce que c'eſt que Flore & Pomone; mais, s'il faut en juger par le reſte, il y a là deſſous quelque menſonge.

Un éternel printemps
Couronne nos champs,
Couronne nos champs;

Un éternel printemps! vous ſavez bien vous-même qu'il ne dure que trois mois; d'ailleurs dans ſon commencement, il eſt froid comme l'hiver, & vers la fin, chaud comme l'été; & puis j'aime bien moins le printemps avec toutes ſes fleurs, que l'automne avec ſa vendange.

Et Bacchus, à ſon tour, nous donne ſes doux préſens;

Je ſais bien ce que c'eſt que Bacchus, mais il ne donne rien, car nous achetons notre vin aſſez cher, par nos travaux & nos ſueurs.

A l'ombre d'un feuillage,

Croyez-vous bonnement que nous ſommes à l'ombre pour faire la moiſſon?

Au doux ramage des oiſeaux,
Au doux ramage des oiſeaux,

Et du pain? croyez-vous que nous en gagnerions à écouter ces *piauleux*?

Les Bergers fidelles
Du nom de leurs belles
Font retentir les côteaux,

Dites donc qu'ils font retentir quelquefois les tonneaux, car ils ne chantent guère que l'hiver, quand ils ont bu notre vin à la veillée.

Et fur leurs chalumeaux
Ils chantent fans ceffe,

Sans ceffe! c'eft-à-dire, deux ou trois fois par an.

Et leur tendreffe,
Et des jours fi beaux.

Ils ne font pas fi beaux, quand le tonnerre gronde, & que nos campagnes font ravagées par des torrens; mais, Dieu foit loué, ces mauvais jours, à ce que dit ma femme dans fa chanfon, n'empêchent pas que nous n'ayons de temps en temps d'affez belles nuits.

Telles furent les remarques que fit notre Hôte, à mefure que je chantois, & je n'y ai prefque rien changé, que quelques fautes d'expreffion. J'ai cru pouvoir les inférer ici pour l'inftruction de ceux qui ne jugent de la campagne que par des églogues, ou par des Comédies paftorales. Il eft certain que plufieurs perfonnes fe forment à cet égard de fauffes idées. Tel va demeurer dans un hameau, dans l'efpérance d'y entendre le chant des Bergères & du roffignol, qui n'y entend autre chofe que des difputes de

Payfans & le cri du hibou, & cependant je me fouviens d'avoir entendu foutenir par un Avocat au Parlement, homme très-obftiné, quoiqu'il eût d'ailleurs beaucoup d'efprit, qu'il n'y avoit dans toute la Normandie que des mœurs fimples & pacifiques comme dans le fiècle d'or, & que les Bergères de ce pays-là étoient auffi bien poudrées & auffi chargées de pompons, de rubans & de dentelles, que les Bergères de théâtre & les Nymphes d'Opéra.

Quoique nous euffions déjà paffé une partie de la nuit à chanter ou à difcourir, nous continuâmes encore de caufer fur divers objets, & de propos en propos, nous vînmes à parler de devins & de forciers; je dis, alors, que le nombre des magiciens n'a jamais été auffi grand qu'on a bien voulu le croire, & que tel homme paffe pour forcier, qui, examiné de bien près, n'eft autre chofe qu'un impofteur.

Cependant, me dit le Villageois, il a paffé dans ce village un Marchand d'orviétan, qui, pendant trois jours de fête, a deviné la penfée de tout le monde, en faifant auffi beaucoup d'autres diableries; il a même fini par fe rendre invifible, car on n'a pas pu le trouver dans l'auberge, pour lui faire payer fa dépenfe.

Mon très-digne ami, lui répondis-je, je penfe que vous voudriez bien ne pas me regarder

moi-même comme un forcier; cependant je peux vous affurer que je pourrois faire tout ce qu'a fait votre Marchand d'orviétan, excepté cependant que je ne pourrois pas m'en aller d'une auberge fans payer.

Mon hôte paroiffoit un peu incrédule fur ce que je venois de lui dire, & pour achever de le convaincre, je me mis à lui faire quelques tours de cartes que j'avois appris à Marfeille, d'un Efcamoteur Hollandois.

Quand il vit que je devinois une carte penfée, & que je la faifois paroître ou difparoître, pour la faire trouver dans tel ou tel paquet, deffus ou deffous, à fon choix, il s'écria : Jufte Ciel! je crois que vous êtes forcier tout comme l'autre.

J'aurois pu le laiffer dans fon erreur; mais je me ferois cru coupable de la plus noire ingratitude, fi, après avoir reçu l'hofpitalité chez un honnête homme, j'euffe contribué à le confirmer dans fes préjugés; je crus donc que je devois au moins payer mon gîte & mon fouper en dévoilant quelques vérités utiles. En conféquence, je lui fis voir clairement que mes preftiges ne provenoient que de l'agilité de mes doigts. Je lui appris même quelques petites expériences, qu'il pouvoit exécuter fans adreffe, pour s'amufer dans l'occafion avec fes amis.

De tous les tours que je lui montrai, celui qui lui fit le plus de plaisir, fut précisément celui qui l'avoit le plus embarrassé, parce qu'il avoit voulu le deviner. Il consiste à mesurer quatre pintes de vin bien au juste, quand on n'a que trois pots, dont l'un en contient huit, l'autre cinq, & l'autre trois; mon homme avoit beau verser & reverser du vin dans des verres, auxquels il supposoit la capacité que je viens d'assigner pour les pots; il avoit toujours quelques pintes de plus ou de moins; mais je lui appris enfin, qu'après avoir rempli le pot de huit pintes, il faut, 1°, remplir avec celui-ci, le pot de trois, qu'on vide ensuite dans celui de cinq; 2°, remplir encore, avec le premier, le pot de trois, pour achever avec celui-ci, de remplir le pot de cinq; 3°, vider le pot de cinq dans celui de huit, & mettre dans celui de cinq la pinte qui reste dans celui de trois; 4°, remplir celui de trois avec le pot de huit : & alors les trois pintes qu'on vient de verser dans le petit pot, forment avec celle qui est à part dans celui de cinq, les quatre pintes qu'on a demandées.

Comme nous étions sur le point d'aller nous reposer, il survint un petit orage, & bientôt après le tonnerre se fit entendre. Je dis alors à mon Hôte, qu'une des plus grandes découvertes qu'on eût faites dans les sciences, étoit un

moyen ſimple & naturel d'empêcher la foudre de tomber ſur une maiſon ; j'ajoutai même que je connoiſſois ce moyen-là : Ha, Monſieur, me dit-il, la Dame de notre village ſe trouve mal quand elle voit des éclairs ; elle eſt à préſent enceinte, & il eſt bien à craindre qu'elle ne faſſe une fauſſe couche. Ah, ſi le Seigneur de notre Paroiſſe vous connoiſſoit, qu'il ſeroit content de vous voir, & ſurtout de vous entendre. Là deſſus, il nous conduiſit, Monſieur Boniface & moi, dans un petit logement ſéparé, au fond de la cour, & quand il nous eut introduits dans une jolie chambre à deux lits, il nous ſouhaita un bon repos, & ſe retira. Mon compagnon de voyage, qui n'avoit preſque rien dit pendant la ſoirée, me dit alors : Ma foi, quand l'eſprit ne ſeroit bon qu'à être bien reçu chez un riche Payſan, on pourroit le dire bon à quelque choſe. Je lui répondis : il n'y a pas d'eſprit là dedans, Monſieur Boniface ; il y a ſeulement de la raiſon & du bon ſens, & c'eſt bien aſſez.

Le lendemain, nous comptions de nous mettre en route auſſi-tôt après le déjeûner ; mais ce ne fut pas poſſible ; notre Hôte avoit écrit une lettre au Seigneur de ſon village, & nous dit que nous ne pourrions partir qu'après-dîner lorſqu'il auroit reçu la réponſe.

Pour nous déſennuyer, en attendant, il nous

conduisit dans un beau vallon, où nous cueillîmes du raisin, des poires, des noix & des pêches. De là, nous passâmes dans un bosquet, où nous nous amusâmes à prendre des merles à la glu & à la pipée. Quand nous eûmes glué de petites verges que nous attachâmes légèrement à plusieurs arbrisseaux, nous construisîmes tout auprès, une petite cabane que nous couvrîmes de feuillage, & nous nous plaçâmes en dedans. Là, notre Hôte ayant un brin d'herbe entre ses lèvres, imita si bien le chant & le piolement des merles, que tous ceux des environs accoururent pour chanter & pioler à l'unisson; d'abord ils sembloient s'approcher lentement & avec discrétion, comme s'ils eussent craint l'embuscade; mais quand une fois il y en eut un d'empêtré, il cria si fort, & d'une manière si plaintive, que tous les autres, loin de fuir, pour éviter un pareil sort, vinrent voltiger & crier à l'entour, comme pour le délivrer, ou le consoler. On a bien raison de dire que les êtres les plus sensibles sont quelquefois les plus malheureux; ces pauvres oiseaux ne pouvoient s'approcher du captif pour prendre part à sa douleur, sans être pris à leur tour, & le cri des victimes s'augmentoit à chaque instant, en proportion de leur nombre; je ne sais s'ils gémissoient plus pour eux-mê-

mes, que pour leurs tendres compagnes, que nous réduifions à un trifte veuvage; mais lorfque nous fortîmes de la cabane pour nous mettre en poffeffion de notre proie, il en reftoit encore quelques uns qui voltigeoient autour de nous, & fembloient par leurs cris nous demander leur bien, & nous reprocher la dureté de notre cœur. Pauvres petits, m'écriai-je, fi vous avez de la connoiffance, vous ne pouvez nous regarder que comme des bêtes farouches. Enfuite je chantai les trois couplets fuivans, de M. Berquin.

MAIS quoi! n'entends-je pas leur mère
Qui pouffe des cris douloureux;
Oui, je le vois; oui, c'eft leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.



HÉLAS! fi, du fein de ma mère,
Un méchant venoit me ravir,
Je le fens bien, dans fa misère,
Elle n'auroit plus qu'à mourir.



ET je ferois affez barbare
Pour vous arracher vos enfans:
Non, non, que rien ne vous fépare:
Non, les voici, je vous les rends.

Quoi, Monfieur, dit alors mon Hôte, en étouf-

ſant les oiſeaux qu'il venoit de prendre, vous qui êtes ſi raiſonnable, vous êtes attendri ſur la mort d'un merle, & vous voudriez donner la liberté à ces maraudeurs qui vivent à nos dépens! Il faudroit donc auſſi avoir pitié des moineaux & des fauvettes, qui tous les ans nous mangent chacun pour quarante ſous de blé; nous devrions par la même raiſon, épargner l'épervier qui mange nos pigeons, la ſouris qui ronge nos meubles; le blaireau qui ravage nos vignes, & la limace qui eſt un poiſon pour nos brebis; il faudroit auſſi, en bonne juſtice, ne pas tuer le crapaud; car, comme la beauté ne fait pas le mérite, *un vilain crapaud* peut s'eſtimer autant *qu'un beau merle;* mais ſi nous étions ſi bons envers les bêtes, il y en auroit enſuite un ſi grand nombre, qu'elles finiroient par nous manger nous-mêmes. Ne ſoyez donc pas trop bon, gardez la pitié pour vos ſemblables, vous avez aſſez de quoi l'exercer; ainſi plumez comme nous, & vous conviendrez, en dînant, que les merles ſont faits pour être croqués par d'honnêtes gens. Deux heures après, quand les oiſeaux furent les uns rôtis, les autres fricaſſés, on me demanda ſi j'aimerois mieux les entendre ſur des arbres que de les ſentir ſous la dent; je répondis que, le tout bien examiné, je croyois les trouver plus agréables au goût qu'à l'oreille; vous

faites

faites bien de répondre ainsi, me dit mon Hôte en riant, car si vous aviez dit autrement, je ne vous aurois servi pour votre dîner que des choux & des navets; mais, puisque votre pitié pour les oiseaux ne vous empêche pas de manger un merle, je vous servirai de plus une grive & deux alouettes.

A peine nous sortions de dîner, que nous vîmes arriver un homme avec deux chevaux. C'étoit un Domestique, à livrée du Seigneur du village. Il remit à mon Hôte une lettre conçue à peu près en ces termes:

*Pierre* THIERRY!

» Je vous remercie de votre bonne attention: » si les Messieurs qui ont couché chez vous » veulent bien venir passer une quinzaine de » jours dans mon château, je tâcherai de leur » en rendre le séjour agréable; & si le plus jeune » est en état, comme vous le dites, de cons» truire un de ces instrumens qui, à ce qu'on » prétend, garantissent de la foudre, je lui en » aurai mille obligations, quand même son ou» vrage ne serviroit qu'à garantir mon épouse » de la peur. J'envoye à ces Messieurs un cheval » pour chacun; engagez-les à venir me voir, » & promettez-leur, de ma part, qu'ils seront

» bien reçus. Vous trouverez, ci-joint, un pa-
» quet de toutes les gazettes du mois dernier. »

» Je ſuis,

*Pierre* THIERRY!

très-affectionné à vous ſervir.

*Signé*, GOMBAUD DE ST.-THIEBAUD. »

Alors M. Thierry nous dit, qu'il avoit écrit à ſon Seigneur pour lui faire ſavoir que je pouvois lui être utile dans plus d'un genre; & il ajouta qu'il ſeroit bien aiſe que M. Gombaud me fût utile à ſon tour.

M. Boniface étoit bien aiſe de m'accompagner, mais il étoit un peu embarraſſé pour jouer ſon bout de rôle dans le grand monde où il alloit être introduit pour la première fois. Juſqu'alors, il n'avoit, pour ainſi dire, vu de Gentilshommes qu'à la Comédie; il croyoit que les grands Seigneurs diſent chez eux d'auſſi belles choſes que les Auteurs en font dire aux confidens des Rois ſur le théâtre, & il ne ſavoit pas trop ce qu'il pourroit répondre à de ſi belles harangues; ſa honte au reſte, n'étoit autre choſe qu'un mêlange d'orgueil & d'ignorance, puiſque toute ſa timidité conſiſtoit dans la crainte d'être humilié.

Quand nous eûmes pris congé de M. Thierry, en lui promettant de le revoir dans la quinzaine, mon compagnon de voyage me disoit de temps en temps, tandis que nous avancions sous la conduite d'un Domestique : je suis bien fâché d'être venu, car il y aura peut-être dans ce château, des Marquis, des Barons, des Comtes, & des Seigneurs de la Cour ! Oh, que j'aimerois bien mieux être à ma boutique, si je n'avois pas fait banqueroute.

Alors je le rassurai autant qu'il m'étoit possible, en lui disant : Mon ami, les Seigneurs de village ont quelquefois de la morgue & de la fierté; mais soyez assuré qu'ils n'ont pas plus d'esprit que vous, M. Boniface; d'ailleurs si vous avez la bonhommie de les regarder comme des êtres sublimes, je ne m'y oppose pas; j'exige seulement de vous, que vous sachiez vous taire, & que vous me laissiez parler : Et quelle honte voulez-vous que je puisse avoir devant des êtres qui ne sont mes supérieurs que par préjugé, mais qui savent bien qu'en examinant leur valeur réelle, on les trouvera mes égaux ou mes inférieurs. Ne croyez pas, au reste, que je veuille me prévaloir ici de mes petits talens, ou de ma probité, car, quand je n'aurois ni l'un ni l'autre, je sens au fond de mon cœur que la distance entre un Seigneur & moi n'est

pas immenſe comme on voudroit quelquefois me le faire accroire.

Cependant, me dit M. Boniface, la diſtance n'eſt pas ſi petite.

Cela eſt vrai, lui dis-je ; mais elle n'eſt pas non plus ſi grande, que le Roi ne pût bien la franchir en un ſeul inſtant ; car il pourroit, en diſant *oui*, faire de moi un grand Seigneur, quoiqu'il ne puiſſe pas auſſi facilement métamorphoſer un grand Seigneur en homme de mérite ; au reſte ; pour vous prouver juſqu'à quel point je ſerai timide dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, j'ai l'honneur de vous prévenir que, quand je me trouverai dans le grand monde, je me regarderai comme un Jardinier, qui étant parmi des tas de choux & de betteraves, peut leur parler ſans être entendu. Je ne prétends pas vous dire par là, que je ſerai un babillard impertinent ; le Ciel m'en préſerve ; mais je voudrois vous inculquer dans l'eſprit, que chacun doit ſavoir ce qu'il vaut, & qu'on peut agir librement ſans inſolence, & honnêtement ſans timidité : & que voulez-vous que je craigne de la part d'un Seigneur qui a beſoin de moi : croyez-vous que, quand même je ſerois un ſot, un Gentilhomme pourroit avoir la lâcheté de me maltraiter chez lui, lorſque je ne lui témoignerois aucune mauvaiſe intention, & au pis

aller, quand il y auroit quelque chofe à fouffrir, pourvu qu'il n'y eût rien de déshonorant, je me confolerois d'avance de toutes les fautes qui ne feroient pas les miennes.

En parlant ainfi, nous arrivâmes au château, qui étoit à une demi-lieue de la maifon de M. Thierry. Monfieur Gombaud nous fit l'accueil le plus riant & le plus flatteur; d'abord, il nous fit repofer un inftant dans le falon de compagnie, où nous fûmes préfentés à Madame, après avoir paffé dans plufieurs antichambres, à travers une double haie de gens de livrée. M. de St.-Thiebaud ne prit avec nous aucun ton de grandeur; mais je crois que, ce jour-là, il avoit ordonné de faire toilette à tous fes Valets, jufqu'au dernier Marmiton, comme s'il eût voulu que fon affabilité fît à nos yeux un contrafte plus agréable avec tout le fafte qui l'environnoit. Il nous fit voir très-gracieufement fes appartemens & fes donjons, fes jardins & fes viviers; enfin il ordonna qu'on nous préparât deux chambres, & chacun de nous eut un Domeftique à fes ordres.

Le foir du même jour, une demi-heure avant de fouper, j'entendis ce Seigneur avec fa Dame, dans une chambre voifine dont la porte étoit entr'ouverte. Il s'agiffoit entr'eux de favoir à quelle table on nous feroit manger; la Dame

opinoit pour nous mettre à l'office avec l'Intendant & les Femmes-de-Chambre; mais l'opinion du mari prévalut pour nous admettre à sa table, quand il lui dit: Madame, tous les gens à talens sont Gentilshommes, & je vais bien vîte joindre ces Messieurs, parce qu'ils ne sont pas faits pour s'ennuyer dans notre antichambre. Bientôt après, nous soupâmes, & la première soirée se passa sans parler en aucune manière de l'objet pour lequel nous étions venus. Les trois jours suivans, on nous conduisit à la chasse & à la pêche, & nous jouâmes successivement aux cartes, au volant & à la balançoire.

Cependant on ne parloit encore que d'amusemens, & M. Boniface me demanda si on nous fêtoit ainsi pour nos beaux yeux. Il s'en faut bien, lui répondis-je; croyez que, dans cette manière d'agir, l'orgueil trouve encore son compte; car, par ce moyen, nous rendrons ici un service dont on sera censé n'avoir pas besoin, & en attendant, nous recevons des politesses qu'on paroît nous faire gratuitement, quoique dans le fond il y ait des vues d'intérêt.

Au cinquième jour, M. Gombaud me demanda, par forme de conversation, si je croyois qu'il y eût quelque moyen d'empêcher la foudre de tomber sur un château; je lui dis que j'en connoissois un qui étoit regardé des Savans comme

infaillible. C'eſt beaucoup dire, me dit ce Seigneur; mais comment a-t-on pu découvrir un ſecret qui paroît ſi merveilleux? Je lui répondis qu'on avoit fait cette grande découverte par trois moyens réunis; ſavoir, l'expérience, le raiſonnement, & le génie.

Et croyez-vous, me dit-il, que ce moyen produiſe toujours l'effet que vous en eſpérez?

Et croyez-vous, Monſieur, lui repliquai-je, que le Roi de France en auroit fait mettre ſur le château des Tuileries, & que le Docteur Franklin en auroit placé ſur tous les châteaux du Roi d'Angleterre, s'il n'avoit pas été vérifié auparavant, par les Phyſiciens des deux Royaumes, que ces inſtrumens ſervent à quelque choſe?

Mais, me dit-il, comment ces machines peuvent-elles écarter la foudre? — Elles ne l'écartent point, puiſqu'elles n'en garantiſſent qu'en l'attirant vers la terre. — Expliquez-moi donc comment elles peuvent l'attirer de cette manière.

Monſieur, lui repliquai-je, je n'ai pas beſoin de vous expliquer comment ſe fait cette attraction, parce que, ſi les Sauvages du Canada me demandoient comment ils pourroient faire du vin chez eux, je leur répondrois tout ſimplement de faire l'eſſai de leur terrain, & de planter des vignes, mais il ſeroit inutile de leur faire des

raiſonnemens à perte de vue ſur les lois de la végétation.

C'eſt fort bien, me dit M. Gombaud ; mais comme j'ai quelques connoiſſances, vous pourriez entrer avec moi dans un plus grand détail qu'avec les Sauvages du Canada.

Je ſais bien, lui répondis-je, qu'il dépendroit de moi de parler ici de l'électricité comme les Médecins parlent des maladies; c'eſt-à-dire, qu'à force d'uſer de mots baroques & d'expreſſions barbares, je pourrois vous ennuyer & vous aſſommer par une apparence d'érudition, juſqu'à ce que, pour me faire ceſſer de parler, vous avoueriez complaiſamment que vous m'avez compris. Mais je n'ai pas l'honneur d'être Docteur en Médecine, & je n'ai pas le talent merveilleux de parler long-temps pour ne rien dire, & ſurtout pour ne rien faire ; c'eſt pourquoi je vous dis naïvement que, ſi la crainte de la foudre eſt votre maladie, un paratonnerre ſera votre remède ; d'ailleurs, ou vous êtes Phyſicien, ou vous ne l'êtes point : dans le premier cas, vous n'avez pas beſoin de mes petites inſtructions, & dans le ſecond, je ne pourrai pas vous faire comprendre en un quart-d'heure, des découvertes qui ont coûté vingt ans de travaux.

J'avoue qu'il en coûtoit un peu à mon cœur de lui faire une réponſe auſſi sèche ; mais je

m'étois aperçu qu'il vouloit faire beaucoup de queſtions, & je ſavois par expérience que les grands queſtionneurs ſont quelquefois très-embarraſſans.

Par ce moyen un peu bruſque, je crus éluder la difficulté ; mais peu s'en fallut que je ne m'y engageaſſe de plus en plus ; car M. de St.-Thiebaud me fit cette obſervation que je trouvai très-juſte : Par l'argument cornu que vous venez de faire, me dit-il, vous m'avez très-bien prouvé que vous ne devez pas entrer dans de plus grandes explications avec moi, ſoit que je connoiſſe aſſez la Phyſique pour n'avoir pas beſoin de vous, ſoit que, ne la connoiſſant pas du tout, je ne me trouve pas en état de vous entendre ; mais prenons un milieu entre ces deux extrémités, & ſuppoſons que je ſois trop peu Phyſicien pour décider moi-même la queſtion que je vous fais, & que cependant je le ſois aſſez pour comprendre votre réponſe ; vous conviendrez que dans ce cas-là, vous pourriez me répondre autrement que par le ſilence, à moins que vous ne prétendiez qu'il ne faut jamais parler de Phyſique ; mais, ſi cela étoit, comment pourroit-on l'apprendre ?

Je ne prétends pas, Monſieur, lui répondis-je, qu'il faille toujours garder le ſilence ſur les matières ſcientifiques ; je conviens même

que la converſation ſur les ſciences peut devenir très-agréable, lorſque deux perſonnes à peu près également inſtruites fourniſſent alternativement leurs réflexions, c'eſt alors, comme deux amis qui ſe donnent à dîner chacun à leur tour. Mais quand un de ces deux hommes ne fait autre choſe que multiplier des queſtions auxquelles l'autre eſt obligé de répondre ſur le champ, il me ſemble, ſoit dit ſans vous déplaire, que le premier reſſemble à ces paraſites emprunteurs, qui reçoivent toujours ſans jamais rendre, & que le ſecond reſſemble à ces bonnes gens, qui s'épuiſent volontiers par leurs bienfaits, mais qui, n'ayant plus rien à donner, ne reçoivent quelquefois pour récompenſe que du mépris & des reproches (1).

Pour vous faire voir, continuai-je, juſqu'à quel point un queſtionneur eſt à ſon aiſe, & combien il lui eſt facile d'embarraſſer & de confondre les gens les plus inſtruits (au nombre deſquels je n'ai pas la prétention d'être admis), je ſuppoſe que vous ayez ici une aſſemblée de Savans, & que vous ne deviez juger de leur mérite que par la facilité qu'ils auront à réſou-

---

(1) Le Lecteur voudra bien obſerver que je ne donne pas toutes mes réponſes comme des modèles de politeſſe; mais que je raconte ſimplement un fait, ſans dire s'il eſt digne de blâme ou d'approbation.

dre les queſtions que je pourrai leur propoſer ſur la ſcience que chacun connoîtra le mieux; je ſuppoſe auſſi qu'ils cherchent à ne pas faire des digreſſions inutiles, mais à répondre directement. Hé bien, pour les confondre, je n'aurai qu'une queſtion à faire à chacun. Je demanderai au Métaphyſicien ce que c'eſt que l'éternité, au Géomètre quel rapport il y a entre la diagonale & le côté du carré, & à l'Aſtronome quelle eſt la diſtance de Saturne à l'étoile *Syrius.* Je prierai le Géographe de me dire ſi, aux pôles de notre globe, il y a de la terre ou de la mer, & le Juriſconſulte de me réciter la loi ſalique que nous n'avons point, ou celle des douze tables dont nous n'avons que des fragmens. J'exigerai que le Politique m'explique pourquoi un Militaire qui va ſe battre en duel eſt obligé de commettre un crime capital, ſous peine d'être déshonoré. Je demanderai à l'Hiſtorien quel étoit le père de Melchiſedech, au Savant dans les langues, comment s'appelle en grec & en latin une perruque à *trois circonſtances*, au Chronologiſte en quelle année eſt mort celui qui a inventé les tourtes à la franchipane; enfin j'embarraſſerai le Phyſicien en lui demandant la raiſon de la raiſon, ſur tel phénomène que je voudrai choiſir, & je le prierai, pour vous imiter, de m'expliquer les cau-

ſes premières, telle que l'attraction. Si ces Meſſieurs, interrogés de cette manière, veulent répondre ſimplement & de bonne-foi, ils conviendront tous qu'ils peuvent prendre pour deviſe : *que ſais-je*, & s'ils ont envie de cacher leur ignorance, ils me feront de ſavantes diſſertations, pour m'expliquer ce qu'ils n'entendront point; mais, quelque preuve qu'ils donnent de leur orgueil & de la foibleſſe de l'eſprit humain, ils ne feront pas moins de très-ſavans perſonnages. Le Géographe qui ne pourra pas me faire la deſcription des terres polaires, connoîtra cependant les diverſes parties de l'ancien & du nouveau monde, & me prouvera que notre globe a neuf mille lieues de contour, quoique l'Aſtronome ne connoiſſe pas la diſtance d'une planète à une étoile, il me démontrera que celle de la terre au ſoleil eſt de trente-quatre millions de lieues; le Juriſconſulte qui ne ſaura point la loi des douze tables, pourra néanmoins connoître aſſez bien les ordonnances de Louis XIV & de Louis XV pour me conſerver mon bien, & défendre mon honneur; le Latiniſte qui ne pourra pas me dire en latin le nom d'un objet qui n'exiſtoit pas du temps des Latins, ne ſera pas moins en état de lire dans l'original un grand nombre d'excellens Auteurs. Le Méde-

cin pourra auſſi employer avec ſuccès, le quinquina & les autres fébrifuges pour me guérir de la fièvre ſans ſavoir comment; & le Phyſicien pourra par conſéquent vous garantir de la foudre, quoiqu'il ne ſache pas répondre à toutes ſortes de queſtions ſur la nature du fluide électrique. Croyez, Monſieur, que le plus habile Phyſicien n'eſt pas celui qui ſait le plus de mots; c'eſt ſeulement celui qui a fait un plus grand nombre d'obſervations & d'expériences; croyez auſſi qu'il ne faut pas être bien habile en Phyſique pour conſtruire un paratonnerre, par la raiſon qu'un Chaudronnier n'a pas beſoin de ſavoir la Chimie pour faire un alambic. Cependant ſi vous déſirez que je vous faſſe entrevoir en deux mots ce que je ſais là-deſſus, veuillez m'écouter encore un inſtant.

Un Phyſicien s'aperçut en frottant un morceau de verre dans l'obſcurité, que ce frottement produiſoit quelques lueurs, & dans la ſuite il conſtruiſit une machine qui par un plus grand frottement donnoit de vives étincelles. Les Savans inſtruits de ce phénomène, firent des recherches, & s'informèrent mutuellement de leurs découvertes. Après avoir changé & perfectionné la machine de pluſieurs manières, qu'il feroit trop long de vous détailler, ils par-

vinrent à produire des étincelles qui par leur vive commotion pouvoient tuer un oiseau & même un chat & un chien (ce sont des expériences qu'il faut voir pour s'en faire une idée). L'un de ces Savans (le Docteur Franklin) soupçonna que ce feu, produit ainsi à force d'art & d'industrie, pouvoit bien être le même qui est répandu dans toute la Nature, & qui produit les éclairs & le tonnerre, lorsqu'un nuage chargé de fluide électrique en rencontre un autre moins chargé qui lui sert comme de briquet.

On s'étoit déjà aperçu que ce fluide est attiré par des pointes de fer, & qu'il suit la surface des métaux comme les eaux suivent la pente d'un aqueduc. En conséquence on éleva dans des temps d'orage des cerfs-volans, qui portoient une petite tringle de fer pointu. Ces tringles parurent bientôt étincelantes & comme entourées de petits éclairs; on voyoit alors le feu du Ciel autour des cerfs-volans; il ne s'agissoit plus que de le faire descendre à terre, & ceci étoit bien facile d'après les connoissances qu'on avoit déjà acquises. On éleva d'autres cerfs-volans dont la petite corde étoit accompagnée d'un mince fil d'archal; on avoit cru, d'après l'expérience, que le feu devoit suivre la surface extérieure de ce léger conducteur,

comme une liqueur fuit la furface intérieure d'un tuyau qui penche; on ne s'étoit point trompé, car celui qui tenoit le bout de la corde & du fil d'archal, reçut bientôt une fecouffe violente dont il manqua de mourir. Dans la fuite, pour éviter un pareil danger, on attacha le bout de la corde & du fil de fer au pied d'un arbre, auprès duquel on plaça fucceffivement divers animaux, fur lefquels, par ce moyen, on fit tomber la foudre. On remarqua en outre que le feu du Ciel une fois arrivé dans la terre, ne pouvoit pas faire plus de mal que les eaux d'un torrent quand une fois elles font arrivées à la mer; vous voyez par là, que fi j'élève aux quatre coins de votre château quatre tringles pointues qui aillent aboutir à la cave, la foudre ne pourra jamais paffer fur votre demeure fans être auffi-tôt conduite vers la terre qui eft fon grand réfervoir. Encore un coup, ce fera comme un torrent dont vous n'auriez plus à craindre les inondations, les débordemens & les ravages quand on auroit conftruit un aqueduc pour le conduire jufqu'à la mer.

M. Gombaud & fa Dame furent fi fatisfaits de cette réponfe, qu'ils me demandèrent auffitôt quelle fomme je pourrois exiger pour leur conftruire ces quatre paratonnerres.

Je leur répondis que je ferois fuffifamment récompenfé par le plaifir de leur être utile, & qu'ils pourroient s'arranger pour le prix du fer avec le Serrurier, & enfuite avec l'Orfévre, pour des pointes que je voulois faire faire en or ou en argent pour éviter la rouille.

Mon défintéreffement leur fit plaifir, du moins ils me le témoignèrent par divers amufemens qu'ils cherchèrent à me procurer de nouveau pendant plufieurs jours; cependant je ne perdis pas entièrement mon temps; j'étois alors novice dans l'ouvrage que j'allois entreprendre, & la crainte d'y commettre quelque erreur, me fit écrire à mon ancien Profeffeur de Phyfique, pour lui demander des éclairciffemens qu'il m'envoya par le premier Courrier. Auffitôt que je les eus reçus, je montai fur le toit du château, pour prendre mes dimenfions, & je fis un plan fur lequel je marquai pour le Serrurier, la longueur, la forme, & la groffeur des barres de fer dont j'avois befoin; j'en fis enfuite autant pour les pointes d'argent, que je fis faire par un Orfévre de Vienne, en Dauphiné.

M. Goinbaud m'avoit laiffé le maître de faire mon prix avec les divers Ouvriers que je devois employer; mais quand les paratonnerres furent pofés à leur place, je lui préfentai un mémoire bien

bien circonſtancié, dans lequel je fis voir que je n'uſois point des ſupercheries ordinaires pour faire de ces profits illicites, qu'on appelle *tours du bâton.*

Ce Seigneur en fut ſi content, qu'auſſi-tôt il me fit préſent de vingt-cinq louis; une demi-heure après, Madame me demanda quelle heure il étoit: je lui répondis que je n'en ſavois rien, parce que je n'avois pas de montre, & à cette occaſion elle me fit préſent de la ſienne, qu'elle me pria très-gracieuſement d'accepter. Dans ce moment, M. Boniface étoit à côté de moi, & comme il me regardoit avec ſes grands yeux & la bouche béante, il ſembloit vouloir me dire: *ma foi, quand les talens ne ſerviroient qu'à être bien reçu dans un château pour y gagner vingt-cinq louis, & une montre d'or, ils ſeroient encore bons à quelque choſe.*

M. Gombaud vouloit nous retenir encore quelques jours dans ſa terre, & nous procurer de nouveaux amuſemens; mais le déſir que j'avois de voir bientôt Lyon & Paris, ne me permit pas de reſter plus long-temps. Il nous fit reconduire par un Domeſtique qui portoit, pour le Villageois Thierry, de nouvelles Gazettes, avec une lettre dans laquelle on lui marquoit que je m'étois acquitté de mon entrepriſe avec autant de ſuccès que d'honnêteté. Ce bon Laboureur en fut ſi content, qu'il me demanda ſi j'avois

befoin de quelque chofe pour continuer ma route, & m'offrit des témoignages pécuniaires de fa reconnoiffance; mais je le remerciai en lui apprenant jufqu'à quel point le Seigneur & la Dame de fon Village m'avoient témoigné la leur. Quand nous fûmes fur le point de partir de chez lui, il dit à fa femme qu'il alloit nous accompagner jufqu'à une lieue, & nous fuivit enfuite en portant un petit panier à fa main. Avant d'arriver fur le grand chemin, nous rencontrâmes, dans un champ, M. Gombaud qui chaffoit avec un de fes amis, & nous traverfâmes avec eux un bois dans lequel je fus témoin d'une bonne action qui me fit plaifir. Ce bois appartenoit à M. de St.-Thiebaud, qui avoit défendu depuis peu, fous les peines les plus févères, d'y conduire des bœufs ou des vaches; cependant nous trouvâmes dans l'endroit le plus épais de la forêt, un bon vieillard, qui faifoit paître une vache & un veau. Auffi-tôt que cet homme fe vit furpris en flagrant délit par fon Seigneur lui-même, il manqua de s'évanouir, & il auroit voulu, pour échapper à fa colère, pouvoir fe rendre invifible. Il fe croyoit perdu fans reffource, & il ôtoit fon chapeau en tremblant, comme un Nègre qui fe prépare à recevoir humblement la baftonade, lorfque M. Gombaud lui dit : Hé bien, notre ami, comment va la joie?

Monſeigneur, dit le vieillard, en balbutiant, je vous demande bien pardon; ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit, dit ce bon Seigneur, êtes-vous content? Je le ferois bien, dit le bonhomme, ſi vous vouliez me pardonner.

Hé, comment voulez-vous que je vous pardonne, dit M. Gombaud; vous ne m'avez pas fait de mal.

Monſeigneur, dit le Vieillard, ma vache & moi, nous mourrions de faim, ſi je ne venois la faire paître ici.

C'eſt fort bien fait, dit M. Gombaud en tirant de ſa poche une de ces groſſes tabatières qu'on appelle des *demi-journées*, & puiſque c'eſt ainſi, je vais vous en donner une priſe. Alors ce Seigneur verſa de ſon tabac ſur la main du bonhomme; mais ce fut en le puiſant à pluſieurs repriſes avec un écu de ſix francs, & il finit par laiſſer ſur la main du Vieillard le tabac & l'écu qui avoit ſervi de cuiller. Je ne ſais ce que pensèrent là deſſus tous ceux qui furent témoins de cet acte de bonté; mais je m'aperçus bien que le bon Vieillard ne fut pas le ſeul qui verſa des larmes de joie.

Quand nous eûmes quitté les Chaſſeurs, nous arrivâmes bientôt ſur le grand chemin, & M. Thierry après nous avoir accompagné juſqu'au village prochain, me demanda ſi je voulois lui

rendre un double ſervice; je lui dis que j'étois prêt à faire pour lui tout ce qui dépendroit de moi. Dans ce cas, me dit ce brave homme, je vous prie en premier lieu de m'écrire quand vous ſerez à Paris, pour me faire ſavoir votre heureuſe arrivée; ſecondement, de vouloir bien prendre mon panier pour le laiſſer à l'auberge où vous irez dîner.

Mais pour cela, lui répondis-je, il faut que vous me diſiez à quelle auberge.

N'importe laquelle, me repliqua-t-il, vous y laiſſerez le panier, & vous prendrez ce qu'il y a dedans; je ſais que vous ne devez rencontrer que des villages & de petits cabarets; il n'y aura peut-être rien à manger; mais vous trouverez dans le panier un chapon rôti pour votre dîner, & puis des pêches & du raiſin pour votre deſſert. J'ai eu ſoin auſſi, ajouta-t-il, d'y mettre deux merles, pour vous accoutumer à garder vos ſentimens de pitié pour les hommes qui en ont beſoin, afin que vous ne reſſembliez pas à ces groſſes Dames qui, à ce qu'on dit, ſe trouvent mal en voyant tuer un oiſeau, & qui dépenſent de beaux louis pour nourrir leurs petits chiens, quand elles ont bien de la peine à jeter un ſou au pauvre qui pleure à leur porte, & quand elles ſavent que plus d'un infirme auroit beſoin de leur protection pour entrer à l'hôpital.

Je lui fis mille remercîmens, tant pour ses bonnes attentions que pour la manière dont il me les témoignoit, & nous nous séparâmes en nous promettant mutuellement de nous écrire.

M. Boniface me témoigna la joie qu'il avoit de m'avoir rencontré, & me remercia pour toutes les petites jouissances que je lui avois procurées; je me félicitois moi-même de mon aventure, moins encore pour la montre d'or & les vingt-cinq louis que j'avois gagnés, que pour le plaisir d'avoir fait connoissance avec des personnes aussi estimables par les qualités du cœur; mais hélas, la suite de mon histoire ne prouvera que trop que c'est quelquefois un grand malheur pour un jeune-homme qui doit voir le monde, de n'y trouver en commençant que des personnes dignes d'estime. Les politesses qu'il reçoit, & les vertus dont il est témoin, peuvent lui inspirer une trop grande idée du cœur humain, & lui ôter cette méfiance qui est si nécessaire dans les sociétés où l'on ne trouve quelquefois que des fripons.

Il est bien vrai que mon aventure avec le Perruquier ambulant auroit dû me faire voir que tout le monde ne pense pas comme le villageois Thierry & son Seigneur; mais quand on a plus de bonté que d'expérience, on croit naturellement que les hommes *pervers* sont exception à

la loi commune, & malheureufement c'eft tout le contraire (1).

Nous étions fi difpos, & nous marchions fi vîte après nous être repofés quinze jours, que nous allâmes ce jour-là dîner à Vienne; c'eft-à-dire, trois lieues plus loin que le village où nous avions projeté de nous arrêter.

L'auberge où nous entrâmes, étoit fur une

---

(1) Bien des Lecteurs fans expérience, regarderont cette affertion comme un horrible paradoxe, mais on les prie de vouloir bien obferver que tout ce qu'on pourroit dire pour & contre là deffus, fe réduiroit à une difpute de mots. Si l'on n'entend par hommes *pervers*, que ceux qui fe font pendre, ou qui méritent de l'être, la propofition peut être fauffe; mais fi l'on entend par là tous ceux qui cachent quelque grand vice fous des dehors trompeurs, elle ne pourra que paroître vraie à tout homme qui aura fouffert de grandes injuftices, pour avoir eu trop de confiance & pour s'être formé une idée trop avantageufe du cœur humain. Celui qui fe voit privé de tous fes biens pour avoir poffédé une belle ame, & qui a eu le malheur de ne rencontrer dans ce monde que de faux amis, & des protecteurs bienfaifans à triple ufure; celui-là, dis-je, fe trouve naturellement fi élevé au deffus du commun des hommes, qu'il lui eft permis de voir quelquefois des crimes, là où les autres ne croyent voir que des vertus. C'eft comme un Roi qui regarde fouvent avec raifon, comme très-petits, ceux à qui le vulgaire donne le nom de *grands*.

Il eft des cœurs fi grands, fi généreux,
Que tout le refte eft bien vil auprès d'eux.

NANINE, *Acte I.*

petite place à côté des tréteaux d'un Charlatan. Je ne ſais ſi l'Empirique vendoit beaucoup de ſes drogues; mais j'obſervai en l'écoutant un inſtant, qu'il avoit une adreſſe merveilleuſe pour s'attirer l'attention de ſon auditoire. Ce n'étoit pas par de grands mots ni par de beaux geſtes qu'il cherchoit à éblouïr, mais par une éloquence d'autant plus perſuaſive, qu'elle étoit ſimple; le ſtyle à moitié naïf de l'Orateur, étoit d'ailleurs appuyé ſur des faits impoſans, comme on va le voir.

Bien des perſonnes, dit-il, prétendent qu'après avoir perfectionné l'art de guérir, j'ai trouvé le moyen de faire un feu économique pour ſe chauffer pendant l'hiver ſans brûler ni bois ni tourbe, ni charbon; cela n'eſt point exact: on me donne à cet égard une réputation que je ne mérite point, & comme je ne ſuis pas un Charlatan, je vais vous dire en deux mots à quoi ſe réduiſent mes découvertes. Il eſt bien vrai que j'ai guéri cinq à ſix perſonnes dont la maladie paroiſſoit mortelle, & qui étoient réellement condamnées à mort par les autres Docteurs; il eſt bien vrai que j'ai enrichi la Pharmacie d'une douzaine de petits remèdes plus efficaces que ceux qu'on employoit auparavant contre la pleuréſie, l'hydropiſie & la goutte; mais il ne s'enſuit pas de là que je puiſſe faire des miracles, & je vous avoue que bien des gens ont acheté mes

remèdes dans l'idée qu'ils feroient délivrés de la fièvre en moins d'une demi-heure, & qui n'ont réellement été bien guéris qu'au bout de deux jours. Je vous avoue auffi, que toutes mes découvertes fur le feu confiftent à faire des lampes qui ne brûlent que de l'air, au lieu de confumer de l'huile & du coton; l'air que nous refpirons, & que j'enferme dans ces lampes, forme à la vérité une flamme qui éclaire autant que dix bougies; mais avant de parvenir à faire un grand feu pour chauffer les appartemens avec ce combuftible, & avant qu'on puiffe fe paffer de charbon ou de bois à brûler, j'ai peut-être encore à travailler plus de trois ou quatre mois pour perfectionner mon invention.

Alors, il donna deux veffies à deux Payfans, & les pria de fouffler dedans pour les remplir, l'une avec l'air des poumons, & l'autre à l'aide d'un foufflet. Quand elles furent pleines d'air atmofphérique, le Docteur y adapta un tuyau de cuivre recourbé; enfuite il en mit une fous fon bras comme une mufette, & plaça l'autre fur un tabouret, après l'avoir chargée d'une pierre pour en faire fortir l'air par la compreffion. Dans ce moment, quoique l'air commençât à s'échapper, on ne voyoit encore aucune apparence de feu; mais quand l'Opérateur eut préfenté une bougie allumée au bout du tuyau de cuivre

par où l'air ſortoit peu à peu, l'un de ces tuyaux qui n'avoit qu'un trou, nous préſenta une ſimple flamme comme celle d'une chandelle, & l'autre qui en avoit ſix, fut ſurmonté de ſix petites flammes qui formoient une eſpèce de fleur, mais qui étant détachées du tuyau, paroiſſoient iſolées en l'air comme des feux folets.

M. Boniface, témoin de cette expérience, en fut ſi enthouſiaſmé, qu'il me tint ce langage : puiſque l'air ne coûte rien, me dit-il, & qu'on a trouvé le moyen de le rendre inflammable, il faudroit, au lieu d'employer une veſſie, conſtruire une grande enveloppe de cuir, pour le faire ſortir par de gros tuyaux, afin d'avoir un grand feu; & ſi l'on vouloit qu'il y eût toujours de l'air dans l'enveloppe qui ſerviroit de réſervoir, on pourroit y adapter un ſoufflet qu'on feroit mouvoir avec un tournebroche, ou par un gros chien, à l'aide d'une roue. Par ce moyen, continua M. Boniface, on auroit toujours à la cheminée un feu qu'on pourroit alimenter ſans aucune dépenſe.

Il s'applaudiſſoit en ſecret, d'avoir perfectionné l'idée du Charlatan, & il eſpéroit bonnement de pouvoir faire fortune en Hollande en enſeignant ſon ſecret aux Bourgeois d'Amſterdam, lorſque je le déconcertai par cette obſervation. Croyez, lui dis-je, que ſi cet homme

avoit fait une découverte auſſi importante qu'il ſemble vous l'avoir prouvé par une fauſſe expérience, il n'auroit pas beſoin de vendre ici de l'orviétan : car il gagneroit cent fois davantage à conſtruire ſes lampes économiques & merveilleuſes ; il ſe feroit fait couronner en pleine Académie, & il auroit reçu des récompenſes honorifiques & pécuniaires de la part du Gouvernement. C'eſt pourquoi je crois que l'air ne brûle pas lui-même en ſortant du tuyau ; mais qu'il ſert tout ſimplement de véhicule à quelque ſubſtance inflammable cachée en dedans, & qui eſt vraiſemblablement auſſi coûteuſe que l'huile à brûler.

Quand je fis cette réponſe à M. Boniface, je ne parlois que par conjecture ; mais voici ce que j'ai appris depuis.

La boule *A*, qui fait partie du tuyau recourbé par où paſſe l'air de la veſſie, contient une éponge imbibée d'éthèr, & à travers laquelle l'air eſt obligé de paſſer avant de ſortir. *Voyez la fig. 2.*



C'eſt donc l'éthèr qui brûle, & non l'air atmoſphérique; par conſéquent, celui qui ſe flatte d'avoir rendu inflammable l'air de l'atmoſphère, reſſemble à celui qui prétendroit faire brûler du ſable mêlé avec de la poudre à canon, & qui voudroit faire un feu économique en faiſant brûler des pierres qu'on auroit imprégnées, à grands frais, de ſubſtances ſulfureuſes & bitumineuſes.

## CHAPITRE III.

*Courte deſcription de Lyon. Tandis que Jérome Sharp s'amuſe dans un Café à propoſer des Charades & à deviner des Queſtions auſſi oiſeuſes que ſubtiles, deux Juifs projettent contre lui un tour perfide. Il conſolé une Femme déſolée par un phénomène effrayant, & après avoir démontré quelques erreurs de Voltaire & du Spectateur, il ſoutient ſa propre cauſe en faiſant l'éloge des Auteurs ſubalternes, & finit par l'explication d'une jolie Récréation chimique.*

LYON étant la ſeconde ville du Royaume, je crus devoir y ſéjourner quelques jours pour en examiner les beautés; mais en ſatisfaiſant ma curioſité ſur ce point, j'éprouvai que quand on a jugé un objet d'après la relation de ceux qui ne l'ont aperçu que du beau côté, on eſt en-

fuite furpris de voir par foi-même qu'il ne répond pas à l'idée avantageufe qu'on s'en étoit formée d'avance. Je ne trouvai dans Lyon que des rues fort fales, remplies d'ouvriers oififs, que la fufpenfion du travail dans les manufactures de foie réduifoit à la mendicité; je vis une ville refferrée entre deux rivières & deux montagnes, & qu'on tâchoit prefqu'en vain d'agrandir fur un terrain rempli de marais infects. Je paffai fur quatre ou cinq ponts de bois, où je fus obligé de payer un modique péage; mais où l'on me changea fouvent un louis pour recevoir un liard, en me rendant quelquefois d'affez mauvaife monnoie. Je remarquai enfuite la noble fierté de certains Négocians, la cherté des vivres, & la nonchalance de Meffieurs les Comédiens François, qui, n'ayant point de rivaux dans cette ville, ne fe gênent point pour amufer le public, par la raifon que *les chevaux font toujours mal ferrés dans un lieu où il n'y a qu'un Maréchal.* Enfuite je remarquai fur le mur de l'Hôtel-de-Ville, une jolie amplification de Collége, que je vais rapporter ici.

*Flumineis Rhodanus quâ fe fugat incitus undis,*
*Quâque pigro dubitat flumine mitis Arar,*
*Lugdunum jacet antiquo novus orbis in orbe;*
*Lugdunumque vetus orbis in orbe novo.*
*Quod nolis alibi quæras, hîc quære quod optas;*
*Aut hîc aut nufquam vincere vota potes:*

*Lugduni, quodcumque poteſt dare mundus habebis;*
*Plura petas hæc urbs & tibi plura dabit.*

Juſqu'alors, j'avois cru que les qualités eſſentielles d'une inſcription, étoient la préciſion & la briéveté; c'eſt pourquoi, quand je vis le mot *Lyon* enchâſſé trois fois dans huit vers (ſans compter la périphraſe qui le déſigne au confluent du Rhône & de la Saone), & lorſque je remarquai que les quatre derniers vers diſent quatre fois, ſous différentes expreſſions, *qu'on trouve à Lyon tout ce qu'on déſire*, je ne pus m'empêcher de dire en moi-même : c'eſt bien faux, car outre qu'on n'y trouve point de belles rues ſpacieuſes, ni de beaux ponts, ni un air bien pur, ni de grands Acteurs, ni de Parlement, je ne vois point dans cette inſcription la briéveté que je voudrois y trouver: elle ſent un peu le brouillard du Rhône qu'on reſpire à Lyon. Celle qu'on lit ſur l'Hôtel-de-Ville de Marſeille, eſt bien différente; elle ne contient aucune répétition faſtidieuſe; chaque mot y eſt un habile coup de pinceau: on y trouve autant d'énergie que dans les habitans de la Provence, & ſon ſtyle eſt pur comme l'air qu'on reſpire dans cette belle contrée.

*Maſſilia,*
*Phocenſium filia,*

*Romæ ſoror, Carthaginis terror,*
*Athenarum æmula,*
*Altrix diſciplinarum,*
*Gallorum agros, mores, animos*
*Novo cultu ornavit;*
*Illuſtrat quam ſola fides;*
*Muros quos vix Cæſari ceſſerat,*
*Contra Carolum V*
*Meliori omine tuetur.*
*Omnium fere gentium*
*Commerciis patens,*
*Europam quam modò terruerat,*
*Modò docuerat*
*Alere & ditare gaudet.*
*An. MDCCXXVI. Reg. Lud. XV.*

Perſuadé que pour bien connoître un pays, il vaut mieux obſerver les mœurs de ſes habitans que d'étudier ſa deſcription topographique, je réſolus de fréquenter auſſi bonne compagnie que ma poſition pouvoit me le permettre; & je crus avoir un moyen de m'introduire tôt ou tard auprès de quelques citoyens, en fréquentant le Spectacle & les Cafés; mais je fus trompé dans mon attente, car, dans les premiers Cafés de la place des Terreaux comme à la Comédie, je cherchai en vain l'occaſion d'entrer en converſation avec autant de bon ſens que d'honnêteté : toutes les phyſionomies ſemblèrent me repouſſer, & me dire d'un commun accord : *quel eſt cet intrus, qui croit que la*

*politeſſe, l'eſprit & le ſavoir, ſont un paſſeport ſuffiſant pour parvenir juſqu'à nous.* J'eſpérai d'avoir un peu plus de ſuccès au café d'Apollon, & à celui des Muſes; mais hélas ! je n'y trouvai que des Commis de bureau, des Marchands, & des Courtauds de boutique ; & dans un lieu où je croyois entendre parler de Belles-Lettres, il ne fut jamais queſtion que de lettres-de-change.

Un jour que j'étois aſſis tout ſeul ſur une banquette de la place *Bellecour*, un Marchand de baromètres m'aborda pour me demander ſi j'avois beſoin d'une lorgnette d'Opéra, ou d'un pèſe-liqueur. Je me mis à cauſer un inſtant avec lui ſur la peſanteur de l'air & des habitans de la ville; alors un homme bien couvert & d'un extérieur honnête, s'approcha de nous ſous prétexte d'acheter au Marchand quelques uns de ſes inſtrumens; auſſi-tôt, je lie converſation avec lui; le Marchand ſe retire, & nous continuons de parler de phyſique. Après un aſſez long entretien, il m'indiqua le café du Prophète Elie, comme un rendez-vous où je pourrois le trouver tous les jours, & où je ſerois reçu à bras ouverts par une ſociété de gens inſtruits qui, à ce qu'il m'aſſura, ſeroient ravis de m'entendre. Le lendemain, je ne manquai pas de me rendre avec M. Boniface au lieu indiqué; j'y trouvai en effet quelques érudits,

& des demi-ſavans qui agirent avec moi auſſi bonnement & auſſi familièrement que s'ils m'euſſent connu depuis pluſieurs années. Je m'aperçus bien que j'avois à faire à des Juifs, dont quelques uns étoient Rabins, ou Docteurs de la loi; mais je dis en moi-même : Dieu ſoit loué; ce ſont ici de bonnes gens, & tant qu'il ne s'agira que de s'amuſer, j'aime mieux être avec de bons Iſraëlites, qu'avec ces Chrétïens rébarbatifs qui m'ont traité *de Turc à Maure.*

Ces Meſſieurs, en liant amitié avec moi, & en m'invitant à leurs parties de plaiſir, ne me firent point avec l'indiſcrétion ordinaire, les cent queſtions qu'on fait preſque toujours à un nouveau venu, touchant ſes parens, ſa poſition, ſa fortune, ſes projets, & ſes eſpérances; mais ils me parlèrent ſi ſouvent de leurs affaires en me fourniſſant adroitement l'occaſion de parler des miennes, qu'ils apprirent peu à peu de moi, ſans me le demander, tout ce qu'ils avoient envie de ſavoir. Cependant, on ne parloit d'affaires d'intérêt, que par parenthèſe, & la converſation rouloit ſouvent ſur les objets les plus frivoles; on paſſoit quelquefois un après-dîner à deviner des charades, & à propoſer des queſtions oiſeuſes & ſubtiles.

Parmi les charades qui me furent propoſées par un Rabin, voici les trois que j'ai retenues.

Première

Première charade. Mon premier ſe ſert de mon dernier, pour manger mon entier.

Solution : *le chien ſe ſert de la dent pour manger le chiendent.*

Deuxième charade. Mon entier ſe ſert de mon premier, pour manger mon dernier.

Solution : *le bec-figue ſe ſert du bec pour manger la figue.*

Troiſième charade. Mon premier broute le dernier de mon entier.

Solution : *la chèvre broute la feuille du chèvre-feuille.*

Parmi les queſtions ſubtiles, on propoſa les ſuivantes, dont je vais donner l'explication avec d'autant plus de plaiſir, que pluſieurs perſonnes l'ont demandée depuis qu'elles ont été propoſées dans le préambule de mon Codicille.

PREMIÈRE QUESTION.

Comment partager dix écus à trois hommes, de manière que le premier en ait la moitié, le ſecond un tiers, & le troiſième un quart ?

*RÉPONSE.*

A la rigueur, c'eſt impoſſible, puiſqu'en ajoutant la moitié de dix écus (qui eſt 15 l.), au tiers (qui eſt 10 l.), & au quart (qui eſt 7 l. 10 ſ.), on aura trente-deux liv. dix ſous, qui ſont plus de dix écus ; & ce n'eſt pas bien étonnant, parce que la moitié, le tiers & le quart, valent

eſſentiellement plus que le tout. Sous ce point de vue, la choſe eſt auſſi difficile que s'il s'agiſſoit de partager un écu en quatre tiers, ou en ſix cinquièmes; mais la queſtion peut être entendue d'une autre manière. Pour cela, ſuppoſons qu'un homme ait laiſſé dans ſon teſtament dix écus à partager comme la queſtion l'annonce; dans ce cas, ce n'eſt de ſa part qu'une erreur de calcul, & pour exécuter ſon intention, autant que faire ſe peut, il eſt clair qu'il faut diminuer la portion de chaque légataire, de manière que les trois portions ſoient entre elles comme la moitié, le tiers, & le quart. Alors on n'a qu'à diviſer dix écus en treize parties, pour donner ſix treizièmes au premier légataire, quatre treizièmes au ſecond, & trois au troizième; il eſt clair que les trois portions faites de cette manière, formeront préciſément trente livres, puiſqu'elles en feront les treize treizièmes, & qu'elles auront la proportion requiſe, parce que les nombres ſix, quatre, & trois, ſont entre eux comme la moitié, le tiers, & le quart. Voici la portion de chacun, exprimée en livres, ſous & deniers.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Pour le premier . . | 13 liv. | 16 ſ. | 11 d. | $\frac{1}{13}$ |
| Pour le ſecond . . . | 9 : | 4 : | 7 : | $\frac{5}{13}$ |
| Pour le troiſième. . | 6 : | 18 : | 5 : | $\frac{7}{13}$ |
| total . . . | 30 liv. | | | |

### SECONDE QUESTION.

Que signifient les lettres suivantes de l'alphabet : l, n, n, e, o, p, y ; l, i, a, v, q ; l, i, a, t, t ; l, i, e, d, c, d ?

### *RÉPONSE.*

Il n'y a qu'à nommer toutes ces lettres en François, & l'on prononcera naturellement la phrase suivante : *Hélène est née au pays Grec ; elle y a vécu ; elle y a tété ; elle y est décédée.*

### TROISIÈME QUESTION.

On a posé une Sentinelle sur un pont, en lui consignant (sous peine de la corde) de laisser passer tous ceux qui diroient la vérité, & de jeter tous les autres dans la rivière. Un instant après, un homme passe, & lui dit : *tu me jetteras dans l'eau* ; là dessus la Sentinelle est fort embarrassée, car si elle jette cet homme dans la rivière, elle manquera à sa consigne, en jetant un homme qui a dit la vérité, & si elle le laisse passer sans le jeter dans l'eau ; elle fait grâce à un homme qui n'a pas dit la vérité, ce qui est également contraire à sa consigne. Maintenant, on demande par quel moyen (ET IL Y EN A UN) la Sentinelle peut éviter la potence sans déserter, & sans demander grâce.

RÉPONSE.

Le Factionnaire n'a qu'un moyen de ne pas mourir à la potence ; c'eſt de ſe jeter lui-même dans la rivière avec une pierre au cou. On me dira, peut-être, que cette ſolution n'eſt guère ſatisfaiſante, tant pour celui qui propoſe la queſtion, que pour la Sentinelle. J'en conviens ; mais la conſigne qu'on ſuppoſe à ce dernier, étant ſouverainement injuſte, le Soldat eſt cenſé condamné d'avance à la mort ſans l'avoir méritée ; & puiſque la queſtion eſt abſurde, il n'eſt pas étonnant qu'on en donne une ſolution peu ſatisfaiſante.

QUATRIÈME QUESTION.

On a fait VINGT traits ſur une planche avec de la craye ; on demande par quel moyen on peut les effacer tous en CINQ coups de torchon, de manière qu'à chaque coup on efface un nombre IMPAIR.

RÉPONSE.

Cette queſtion priſe dans le ſens qui ſe préſente naturellement, eſt réellement inſoluble, parce que cinq nombres impairs ne peuvent jamais faire un nombre pair ; mais il y a une manière de l'entendre, qui en rend la ſolution

très-facile. Pour cela, ſuppoſons qu'après avoir tracé les vingt traits, on s'aviſe de les numéroter comme à la page préſente.

— 1
— 2
— 3
— 4
— 5
— 6
— 7
— 8
— 9
— 10
— 11
— 12
— 13
— 14
— 15
— 16
— 17
— 18
— 19
— 20.

Suppoſons de plus, que du premier coup de torchon, on efface les quatre premiers traits avec les chiffres correſpondans; que du ſecond, on efface les quatre ſuivans, également avec

les chiffres qui leur correſpondent, & ainſi de ſuite; de cette manière, la queſtion ſe trouvera réſolue en un ſens; car le premier coup de torchon aura effacé le chiffre 3, qui eſt impair; le ſecond aura effacé le chiffre 7, & ainſi du reſte; par conſéquent, il n'y aura pas de coup de torchon qui n'ait effacé un nombre impair.

On peut propoſer ainſi une infinité de queſtions, qui, à l'aide d'une équivoque, ſont auſſi faciles en un ſens que difficiles de l'autre. Telle eſt celle où il s'agit de faire voir un cheval qui ait la queue là où les autres ont la tête (en lui attachant la queue à la crêche). Telle eſt celle où l'on propoſe de faire voir une *ſerpentinette* (en deſſinant un *ſerpe* dans une petite *tine*, ce qui n'eſt autre choſe qu'une *ſerpe en tinette*). Telle eſt enfin celle où il s'agit de mettre trois Normands dans deux bateaux éloignés, de manière qu'il y en ait autant dans l'un que dans l'autre (en mettant un Manceau dans chacun, parce qu'un Manceau eſt Normand & demi). Les problèmes de cette eſpèce ſont à peu près auſſi nombreux que les jeux de mots. J'ai vu des gens qui, par la facilité qu'ils avoient à les réſoudre, ſe regardoient comme des perſonnes de génie, & j'ai été moi-même la dupe du fol orgueil que mes talens en ce genre m'avoient inſpiré. Il n'eſt pas poſſible, diſois-je

intérieurement, en penſant aux Juifs avec leſquels j'avois fait connoiſſance, que ces Meſſieurs, dont la plupart ſont ſi ineptes à réſoudre des queſtions ſubtiles, ſoient en état de jouer quelque tour à un homme comme moi qui vient de développer tant de ſagacité. Quelle étoit mon erreur ? N'aurois-je pas dû ſavoir qu'on peut être inſtruit ſur un point & ignorer tous les autres, & que celui-là même, qui ſait prédire les éclipſes & calculer les équations du troiſième degré, peut ſuccomber auprès d'un idiot par-tout où il eſt queſtion d'intérêt ? N'aurois-je pas dû ſavoir que quand un homme ſubtil & bien intentionné a quelque choſe à démêler avec un fripon, quelque ſot qu'il ſoit, la partie n'eſt pas égale, & que le dernier a tout l'avantage ? 1°, parce que le premier a beſoin de parer à toutes les ruſes, & que le ſecond n'a beſoin que d'une ; 2°, parce que, l'un faiſant parade de ſon ſavoir, peut faire connoître facilement le côté par où il eſt foible, tandis que l'autre, qui n'étale rien, peut cacher des reſſources inconnues : telle étoit ma poſition vis-à-vis d'un Juif nommé Moïſe, qui ne diſoit preſque rien ; mais qui paroiſſoit ravi de m'entendre. Il me témoigna la plus grande amitié, & je crus que c'étoit un effet de ma facilité à deviner des charades qui me procuroit cet avantage.

Un jour que nous étions ſeuls dans le Café,

il me propoſa de m'aller promener avec lui ; nous allâmes ſous les arbres du *Breuteau* au delà du Rhône ; là nous rencontrâmes un homme que le Juif ſalua en l'appelant *mon Capitaine*, & en lui demandant depuis quand il étoit de retour du Pérou. Il y a trois mois, répondit cet homme, que je ſuis entré avec mon vaiſſeau dans le port de la Rochelle. J'ai fait un voyage très-lucratif, & je n'ai beſoin que de faire une autre campagne pour achever ma fortune.

M. Moïſe le félicita de ſes ſuccès, & la converſation continua ſur des objets indifférens. Une demi-heure après, le Capitaine dit au Juif : Mon ami, j'ai dépenſé beaucoup d'argent dans cette ville, ſoit au jeu, ſoit avec les femmes. Ce n'eſt pas étonnant, dit le Juif, car les Marins ſe dédommagent toujours, quand ils ſont à terre, des privations qu'ils ont eſſuyées en mer. A propos, dit enſuite le Marin, vous devez connoître des Orfévres dans cette ville ; pourriez-vous me faire vendre des lingots d'or ? C'eſt très-facile, dit M. Moïſe ; mais afin que l'Orfévre ne puiſſe pas nous en impoſer, il faudra que j'en faſſe l'eſſai pour en connoître le titre. Je ſuis bien-aiſe, dit le Capitaine, en lui montrant un petit lingot, que vous ſoyez en état d'en juger par vous-même ; eſſayez celui-là, continua-t-il, vous le trouverez à vingt-trois

karats, comme tous les autres que j'ai chez moi.

Alors nous allâmes chez le Juif, qui, pour faire cette opération, mit dans une coupelle vingt-quatre grains d'or, avec quarante-huit grains d'argent, & quatre gros de plomb; quand les métaux parfaits furent fondus, & les imparfaits calcinés, à l'exception du plomb qui fut vitrifié, il ne resta dans le creuset que l'or & l'argent qu'on applatit ensuite sous le marteau pour en former une lame très-mince qu'on roula en manière de cornet. On mit ce cornet dans une fiole, pleine aux trois quarts d'acide nitreux, & après la dissolution de l'argent, par cet acide, on retira l'*or de départ*, qui, quand il fut pesé, n'eut perdu qu'un grain par la coupellation. Il est, dit le Juif, à vingt-trois karats, comme vous me l'avez dit; mais il faudra faire l'essai des autres lingots pour savoir si tout votre or est également pur. Le Capitaine sortit aussitôt, pour aller quérir d'autres lingots, & le Juif me tint ce langage: Ce Marin, dit-il, est un bon enfant, qui ne sera pas fâché que je gagne quelque chose sur sa marchandise; je veux la lui acheter moi-même; mais comme je n'ai pas assez d'argent pour prendre le total, il dépendra de vous de saisir l'occasion d'en faire votre profit. Je pourrois bien, ajouta-t-il, don-

ner *part au gâteau* à quelqu'un de mes confrères; mais ils sont la plupart si ingrats envers moi, que j'aime mieux obliger un véritable ami tel que vous.

Je répondis que je n'étois pas assez riche pour pouvoir faire de pareilles acquisitions, & que d'ailleurs le gain licite que je pourrois y faire, seroit trop peu considérable pour que je voulusse me priver de mon argent comptant, dont j'avois besoin.

Il parut surpris & mécontent de ma réponse; mais il tâcha de dissimuler, & de cacher sa surprise & son mécontentement, en me disant: *ce que j'en dis, n'est que pour votre bien.*

Cependant le Marin reparut bientôt, & apporta une douzaine de petits lingots qui furent tous essayés & trouvés bons comme le premier. Le Juif proposa de les acheter lui-même, & de les payer dans le courant du mois.

Cela ne suffit pas, dit le Marin, vous pouvez bien garder le tout pour m'en rendre compte à loisir; mais il faut que vous me donniez tout à l'heure cinquante louis, dont j'ai le plus grand besoin.

M. Moïse répondit, que dans ce moment il n'en avoit que trente; mais il ajouta, que si je voulois en avancer vingt pour compléter la somme, il me les rendroit le lendemain, & que je

pourrois avoir un lingot en nantiſſement, pour la ſureté de la dette.

J'étois en état de ſatisfaire ſur le champ à ſa demande; mais j'eus en moi-même une eſpêce de preſſentiment qui ſembloit m'avertir de quelque malheur.

Cependant, craignant qu'un refus total ne me fît paſſer pour méfiant & ridicule, je dis que je n'avois en mon pouvoir que dix louis. Donnez toujours ce que vous avez, me dit alors le Juif, parce qu'un de mes voiſins me prêtera le reſte.

Cette manière de s'arranger ſelon mes facultés me parut un peu ſuſpecte, & pour ne pas me laiſſer leurrer, j'offris d'aller chercher cet argent à mon auberge, quoique je l'euſſe ſur moi, & je les priai de me confier un petit lingot, me propoſant de le faire eſſayer par un Orfévre, avant mon retour.

Le Juif, qui ſoupçonna mon deſſein, parut ſurpris de ma précaution, & après avoir jeté un coup d'œil au Marin, il lui dit tout bas, mais de manière que je puſſe l'entendre : ce Monſieur ne nous connoît pas, & nous ne pouvons que louer ſa prudence; enſuite il lima un petit lingot, & me dit : emportez cette limaille pour la faire eſſayer.

L'Orfévre à qui je fus la préſenter, me dit

que c'étoit de bon or, & je rentrai bientôt pour compter mes dix louis, qu'on promit de me rendre dans le courant de la femaine, en me donnant pour gage le lingot dont j'avois fait effayer la limaille.

Quelques jours après, je ne trouvai le Juif, ni dans le Café qui nous fervoit de rendez-vous ordinaire, ni dans fon hôtel garni. Cette difparition m'avertit que je pouvois avoir donné dans un piége, & j'appris bientôt après, que je n'avois en poffeffion, pour la fureté de mes dix louis, qu'un lingot de cuivre ou de fimilor. Cependant le lingot que j'avois reçu, portoit la marque que j'avois vu faire avec la lime, & je ne fais fi, après avoir limé un lingot d'or, on y en avoit fubftitué un de cuivre, avec une marque pareille; ou fi, après avoir limé un lingot de cuivre, on en avoit efcamoté la limaille pour ne me donner que de la poudre d'or; quoi qu'il en foit, ce tour m'apprit que ceux avec qui il eft fi facile de faire connoiffance, font quelquefois beaucoup plus à craindre que ceux qui fe montrent d'abord inacceffibles, & qu'il ne fuffit pas de favoir jafer avec des Juifs foi-difans Chimiftes, ou Marins; mais qu'il faut encore fe tenir fur fes gardes avec quelques uns de ces Meffieurs, qui ne fachant faire ni logogryphes ni charades, favent cependant très-bien faire des dupes.

M. Boniface, à qui je fis part de cette aventure, me dit qu'il n'auroit pas donné dans un pareil piége, parce qu'il auroit voulu faire essayer le lingot même, & non la limaille. Je sais bien, lui répondis-je, que beaucoup de Médecins connoissent la cause des maladies quand il n'est plus temps de les guérir; mais l'amitié que le Juif me témoignoit, la richesse apparente du Marin, & le hasard qui nous l'avoit fait rencontrer à la promenade, tout a concouru à diminuer mes soupçons, & nonobstant votre prudence, je ne voudrois pas encore assurer que vous ne seriez pas trompé vous-même dans des circonstances pareilles.

Le soir de ce même jour, comme j'entrois dans l'hôtel garni où je demeurois, près la place des Cordeliers, je trouvai la maison en deuil, & toutes les physionomies accablées de surprise & de chagrin. La Maîtresse du logis poussoit des cris & des sanglots, tandis que son mari & plusieurs autres personnes tâchoient en vain de la consoler. Je demandai à la servante quelle étoit la cause de ces gémissemens; elle me dit que sa Maîtresse venoit d'apprendre la mort de son fils unique, qui étoit au service. Et d'où vient, lui dis-je, que le père ne montre pas la même tristesse? Je ne sais pourquoi, me dit-elle, cependant il a beaucoup de tendresse pour

ſon fils ; mais il croit peut-être qu'il ſe porte bien. Mais encore, lui repliquai-je, comment la mère peut-elle avoir appris ſa mort, tandis que le père le croit en vie ? Alors elle me dit que dans un inſtant où la mère ſe repoſoit dans ſa chambre, deux gouttes de ſang étoient tombées ſur ſon front & ſur ſa coiffure, & que c'étoit pour cette femme, un ſigne d'autant plus infaillible de la mort de ſon fils, qu'on connoiſſoit, à Condrieu, un Laboureur qui avoit, deux ans auparavant, appris la mort de ſa fille par un ſigne pareil. Ce n'eſt pas le tout, ajouta la ſervante, nous avons un chien dans ce quartier qui aboye tous les ſoirs dans les rues, & ce ne peut être qu'un ſigne de malheur.

Voyant que l'ignorance d'un phénomène ſimple & naturel, portoit ainſi la déſolation dans une famille, je demandai à parler à cette tendre mère, pour tâcher de lui donner quelque conſolation. Je trouvai dans ſa chambre un grand nombre de voiſins, parmi leſquels il y avoit deux Savans, ou prétendus tels, qui ſe diſputoient ſur la certitude du ſigne qui cauſoit tant de larmes.

Le premier diſoit que deux gouttes de ſang tombées ſur le front & ſur la coiffure d'une femme, n'annoncent pas plus la mort d'un homme que le rêve ſur un numéro de la loterie

n'annonce ſa ſortie de la roue de fortune. Il peut bien arriver, diſoit-il, que le numéro vu en ſonge ſoit bon une fois, parce que le rêve ne doit pas l'empêcher de ſortir; mais il arrive cinquante fois qu'il ne ſort point, parce qu'il n'y a aucune liaiſon réelle entre l'imagination d'un homme endormi & les combinaiſons du haſard. On a vu, continua-t-il, un officier ſe noyer en Flandre, dans l'Eſcaut, le même jour & à la même heure que ſa ſœur s'eſt noyée à Toulouſe dans la Garonne. Dira-t-on pour cela que la vie de la ſœur étoit eſſentiellement dépendante de celle du frère; comme ſi on ne voyoit pas de temps en temps des gens ſe noyer ſans qu'il arrive aucun autre malheur dans ſa famille? De là je conclus que deux gouttes de ſang peuvent être tombées ſur le front d'un Vieillard de Condrieu, le jour même que ſa fille eſt morte à Genève, ſans qu'on puiſſe induire de là que le même phénomène indique toujours le même malheur.

Et moi, je vous ſoutiens, diſoit l'autre Savant, que ces gouttes de ſang annoncent la mort, parce que vous ne pouvez point me citer des faits pareils qui ſoient arrivés ſans annoncer quelque déſaſtre, tandis que je peux, au contraire, vous rappeler le ſang qui tomba ſur une table où l'on jouoit aux dés à la Cour

de Henri IV, ce qui fut le préſage de l'aſſaſſinat de ce bon Prince, & de l'évènement funeſte qui mit la France en deuil.

Vous vous trompez, repliqua le premier, & vous croyez trop légèrement un fait rapporté ſans preuves, par des Hiſtoriens qui n'en ont pas été les témoins oculaires. Liſez Voltaire ſur ce point; il vous dira que ſi le Père Daniel avoit été un peu Phyſicien, il auroit ſu que les rayons de la lumière réfléchis par les points noirs des dés à jouer, & vus ſous un certain angle, doivent paroître rouges, & qu'on peut alors prendre des taches d'encre pour du ſang; d'où je conclus, que le fait que vous citez ſur Henri IV eſt apocryphe.

Le Docteur à qui on propoſa cette objection inattendue, ne ſut guère que répondre; mais il fut encore plus embarraſſé quand on lui demanda d'où pouvoient provenir ces gouttes de ſang, ſinon de quelqu'un de la famille.

Alors je priai ces Meſſieurs de vouloir bien m'écouter un inſtant, & je leur dis: il eſt vrai que Voltaire fait ſur le Père Daniel la remarque qu'on vient de citer, & je ne ſais ſi le Poëte a tort ou raiſon de reprocher à l'Hiſtorien ſon ignorance en Phyſique; mais ſi Voltaire étoit Phyſicien, & s'il étoit ici, je le prierois de vouloir bien m'expliquer quel eſt cet angle ſous

lequel

lequel il faut voir des points noirs pour qu'ils paroiſſent comme des gouttes de ſang, à tous les Seigneurs de la Cour qui les voyent ſous différens angles, ſans que perſonne s'aperçoive de cette illuſion d'optique. Voltaire, qui reproche ſi légèrement aux autres de n'être pas Phyſiciens, a bien la mine de ne pas connoître lui-même le phénomène ſur lequel il fait le ſavant; quoi qu'il en ſoit, voici mon avis.

Un Naturaliſte de Dijon a découvert que lorſque la chryſalide d'une certaine chenille qui s'attache aux planchers, ſe change en papillon, elle verſe quelques gouttes de ſang, qui peuvent tomber ſur une table ou ſur une perſonne qui eſt dans l'appartement. On a d'autant plus de tort de regarder ces gouttes de ſang comme un ſigne de mort, qu'elles annoncent tout ſimplement la réſurrection d'un inſecte.

Cette remarque donna envie de vérifier ſi dans la chambre où nous étions, il y avoit quelques inſectes attachés au plafond, & l'on trouva effectivement vers l'endroit où étoit la Maîtreſſe de la maiſon, quand le ſang étoit tombé ſur ſa tête, divers groupes de chryſalides, capables d'inſpirer vingt fois la même terreur. Là deſſus, je fis quelques raiſonnemens pour prouver à cette mère déſolée le peu de rapport qu'il y avoit entre la mort de ſon fils & la naiſſance d'un

papillon; & je parus lui faire plaiſir quand je lui dis : Madame, je ne peux connoître de ſcience certaine, que votre fils eſt en vie, parce qu'il n'eſt pas immortel & que je ne ſuis pas devin; mais nonobſtant vos craintes, il y a cent à parier contre un, qu'il ſe porte bien.

Mais, me dit-elle, que ſignifie donc ce chien que j'entends aboyer tous les ſoirs d'une manière effroyable; n'eſt-ce pas pour annoncer la mort de quelqu'un? Il y a dix ans, ajouta-t-elle, que ma mère eſt morte, & la même nuit nous entendîmes un dogue qui beugloit comme un taureau.

Madame, lui répondis-je, la faim peut faire aboyer un chien d'une manière effroyable, ſurtout quand il a perdu ſon Maître, & que les ténèbres de la nuit augmentant ſa douleur, lui ôtent tout eſpoir de trouver un gîte; il aboyeroit dans un déſert où il ne meurt perſonne, comme dans une grande ville où il meurt tous les jours du monde, & ſes aboiemens n'ont pas plus de rapport avec la mort de tel homme en particulier, que le chant nocturne du hibou ou le vol de la chauve-ſouris avec celle de cinq cents perſonnes qui meurent en France toutes les nuits.

Là deſſus, il lui reſta encore quelques doutes; mais ils furent entièrement diſſipés deux

jours après, lorſqu'elle reçut une lettre de ſon fils, qui annonçoit ſon retour.

Parmi les perſonnes qui avoient accouru pour conſoler cette femme, il y avoit un Marchand du voiſinage, avec lequel je fis connoiſſance, & qui, trois jours après, m'invita à dîner chez lui; nous eûmes enſemble une converſation que je crois pouvoir rapporter ici.

Il eſt bien étonnant, me dit-il, qu'un grand génie comme Voltaire ſe ſoit trompé comme vous l'avez prouvé l'autre jour, ſur un point auſſi ſimple d'hiſtoire naturelle.

Je ne ſuis pas plus étonné, lui répondis-je, d'apprendre qu'un grand Homme s'eſt trompé, que d'entendre dire qu'il y a des taches au Soleil: le Poëte Philoſophe a trop écrit pour avoir toujours rencontré juſte, & il n'y a que ceux qui ne font rien, qui ne ſe trompent jamais.

Cependant, me dit-il, je ne crois pas que les autres Auteurs ſe ſoient trompés ſi groſſièrement.

Vous n'avez donc pas entendu dire, lui repliquai-je, que les erreurs de Deſcartes ont été réfutées par Newton, & que celui-ci a commenté l'Apocalypſe; vous ne ſavez donc pas, que ſelon un grand Naturaliſte, la terre que nous habitons n'étoit autre choſe que du verre, il y a environ vingt-cinq mille ans, & que, s'il

faut en croire le Spectateur, le Roi d'Angleterre pourroit perdre toutes ses possessions en Amérique, & même le Royaume d'Ecosse, sans avoir lieu de les regretter.

Oh, pour ce point, me dit-il, je crois qu'il est vrai, parce que la puissance d'un Roi ne consiste pas dans l'immensité du terrain qu'il posséde, mais seulement dans le nombre & l'industrie de ses sujets; d'où il s'ensuit que le Roi d'Angleterre ne perdroit rien en abandonnant la moitié de ses Etats, pourvu que dans l'autre moitié, il prît des moyens pour redoubler l'industrie & la population.

Voilà à peu près, lui dis-je, la raison que donne l'Observateur Anglois; mais je pense que sur ce point il a mal observé. Voici pourquoi: que diriez-vous du Propriétaire d'une forêt, qui en abandonneroit la moitié en disant : ce n'est pas l'étendue de la forêt, qui fait ma richesse, ce sont les arbres; or, je peux planter la même quantité d'arbres dans la moitié de mon terrain; donc je peux abandonner l'autre moitié sans rien perdre.

Il semble, me dit le Marchand, que ce raisonnement est juste.

Dans ce cas, lui dis-je, il peut faire sur la moitié le même retranchement qu'il a fait sur le tout, & se réduire au quart, en y plantant

quatre fois autant d'arbres, que ce quart en contenoit auparavant. Enſuite, il peut ſe réduire au huitième, en y en plantant huit fois autant qu'il y en avoit.

Le Marchand me dit alors, que ce n'étoit pas poſſible, à cauſe que le quart & le huitième de la forêt, ne pourroient jamais contenir autant d'arbres que la forêt entière en avoit auparavant.

Et quand même cela ſe pourroit, lui dis-je, on auroit tort de reſſerrer une forêt dans des bornes ſi étroites, en en abandonnant les trois quarts, ou les ſept huitièmes; parce que ſi on peut parvenir à faire valoir un quart autant que valoit le tout, on auroit évidemment quadruplé ſa richeſſe, ſi, au lieu d'abandonner les trois quarts, on eût exercé ſon induſtrie ſur la totalité.

Faites maintenant l'application aux États du Roi d'Angleterre, & voyez d'abord ſi ce Souverain pourroit mettre dans une ſeule partie de la Grande-Bretagne autant de Sujets qu'il en a dans ſes trois Royaumes, avec ceux de l'Inde & de l'Amérique, ſans qu'ils fuſſent obligés de ſe manger les uns les autres, dans le cas où cela ſe pourroit; voyez enſuite ſi l'Irlande, l'Ecoſſe, & toutes les terres des Colonies que nous ſuppoſons abandonnées, ne ſeroient pas

ſuffiſantes pour en nourrir quelques millions de plus, & par conſéquent dignes d'être conſervées à la Couronne.

Quand vous aurez examiné ces deux points, voyez ſi le Parlement d'Angleterre, où il y a de ſi grands Politiques, auroit fourni tant d'argent, & fait verſer tant de ſang, pour conſerver treize Provinces dans le Nouveau-Monde, s'il avoit penſé, comme le Spectateur, qu'on n'avoit pas intérêt de les garder.

Je connois des Anglois qui penſent dans la théorie, comme l'Auteur que je réfute; mais je ſuis très-perſuadé que s'ils étoient propriétaires d'un troupeau & d'une prairie, ils n'abandonneroient pas facilement la moitié de leurs pâturages, ſous prétexte qu'ils pourroient nourrir le même troupeau dans l'autre moitié.

Vous voyez, d'après cela, qu'il ne faut pas toujours croire les Auteurs ſur leur parole, ſoit qu'ils ſe trompent de bonne-foi, ſoit qu'ils prétendent faire croire aux autres ce qu'ils ne penſent pas eux-mêmes. Il n'y a preſque pas d'erreur qui n'ait été ſoutenue par quelque grand Homme; celui-ci prétend que les bêtes ont de la raiſon, & cet autre ſoutient que les hommes n'ont qu'un inſtinct. L'un dit que tout eſt bien, & l'autre réfute le ſyſtème de Leibnitz, ſans l'entendre, ou, pour mieux dire, il fait ſem-

blant de ne l'avoir pas entendu, pour avoir le plaisir de le réfuter. L'un vous dira que le corps humain est une machine, montée d'avance pour produire tous les mouvemens correspondans aux volontés de l'ame, & prétendra expliquer, par cette *harmonie préétablie*, comment l'ame paroît agir sur le corps; l'autre vous dira que les comètes sont des météores passagers, quoiqu'il soit démontré en astronomie que ce sont de véritables planètes qui décrivent des ellipses excentriques. Je ne finirois point, si je voulois vous donner ici le catalogue de toutes les erreurs consignées dans nos bibliothèques; il en est des systèmes philosophiques, comme des procès qu'on plaide au Palais, & comme des prétentions de deux Souverains qui sont en guerre; c'est-à-dire, qu'il n'y en a point qui ne soit en même temps soutenu & combattu par de vaillans champions.

Si cela est, me dit le Marchand, un homme qui n'est pas en état de juger par lui-même, est obligé de douter de tout.

Pardonnez-moi, lui repliquai-je, car, comme nous avons en politique des points sur lesquels deux Nations s'accordent toujours d'après le droit des gens, & comme on connoît en Jurisprudence des principes assez certains, & des maximes assez constantes pour ne jamais four-

nir matière à procès; de même nous avons dans les ſciences, des vérités ſi bien démontrées, qu'elles ne peuvent pas donner lieu à différens ſyſtèmes. Quant à celles ſur leſquelles les Savans n'ont pas été d'accord, il en eſt pluſieurs qui ne fourniſſent plus matière à conteſtation, & ſur leſquelles le procès eſt à préſent jugé; & ſur ce qui reſte d'indécis, c'eſt au Lecteur prudent à écouter attentivement les raiſons fournies de part & d'autre, pour porter enſuite un jugement impartial, en prenant pour deviſe:

*Amicus Ariſtoteles, ſed magis*
*amica veritas.*

Alors un des convives, dont l'habit noir & les cheveux longs annonçoient un Juriſconſulte, ſe mêla de la converſation, en commençant de cette manière: le métier de faire des Livres eſt le dernier de tous, & la plus grande ſatyre qu'on puiſſe faire d'un homme, après avoir dit que c'eſt un fripon, c'eſt d'ajouter que c'eſt un Auteur.

Monſieur l'Avocat, lui répondis-je, vous parlez un peu légèrement, en condamnant ainſi, ſans aucun diſcernement, les grands & les petits Écrivains, & votre ſort ne ſeroit ſurement point digne d'envie, ſi cette mauvaiſe cauſe que vous voulez entreprendre, reſſembloit à toutes celles que vous avez à ſoutenir au Palais.

Pourquoi donc ? me dit le Légiste ; n'est-il pas clair qu'on ne publie aujourd'hui que des idées réchauffées & rajeunies. Tout ce que disent nos Écrivains, a été dit par leurs prédécesseurs, & souvent par leurs contemporains, d'où je conclus que la littérature est un pillage, & que les auteurs ne sont que des corsaires.

Hé, quand même, lui repliquai-je, on ne publieroit aujourd'hui que des idées réchauffées ou rajeunies, comme vous le prétendez, la chaleur, & la fraîcheur du style, sont-elles donc des qualités assez peu considérables pour qu'on doive les négliger & les mépriser ? Mais n'allons pas si vîte, & si vous voulez me persuader qu'il n'y a que de vieilles idées dans les Ouvrages nouveaux, commencez par me prouver, si vous le pouvez, que les connoissances humaines ne sont absolument aucun progrès, que tout est découvert depuis plusieurs siècles, qu'on n'invente plus rien dans les Arts, qu'au lieu d'admirer nos Palais modernes, il ne faut admettre dans nos villes qu'une Architecture rustique, & qu'il faut brûler l'Histoire Naturelle de Buffon, & les Comédies de M. de Cailhava, pour ne lire que les Ouvrages d'Aristote & les farces Italiennes ; quand vous m'aurez fourni cette preuve, ce qui ne sera peut-être pas pour vous une tâche bien facile, il vous

reſtera encore à me faire voir, qu'un Auteur ne contribue aucunement à la propagation des connoiſſances humaines, quand il ne publie aucune idée de ſon invention; comme s'il falloit briſer une glace, parce que les rayons qu'elle réfléchit ne viennent pas de ſon propre ſein; ou comme ſi la Lune n'étoit d'aucun ſecours au voyageur nocturne, parce qu'elle brille d'une lumière empruntée; mais vous auriez trop à faire, s'il falloit me fournir toutes ces preuves, & pour vous ſoulager un peu de ce peſant fardeau, je vous offre, moi, de vous démontrer qu'il n'y a point d'Ouvrage littéraire ou ſcientifique, quelque pitoyable que vous puiſſiez le ſuppoſer, qui ne ſoit utile dans ſon genre, depuis un traité d'Alchimie juſqu'à un recueil de calembours.

Hé bien, me dit l'Avocat, dites-moi donc à quoi peut ſervir le Manuel des Oiſifs, ou le recueil de Charades ?

Il ſert, lui répondis-je, à amuſer les amateurs de ce genre, qui ſont en grand nombre : il en eſt de la nourriture de l'eſprit comme de celle du corps : tout le monde ne peut pas digérer des viandes nourriſſantes; il eſt des malades qui ſont obligés de choiſir les alimens les plus légers; mais, quoique la charade ſoit ordinairement l'aliment des eſprits foibles, il y en a quelquefois de très-vigoureux qui s'aſtreignent, pour peu de temps,

à ce régime, pour pouvoir enſuite ſavourer avec plus de plaiſir des matières plus ſubſtantielles. D'ailleurs, vous ſavez qu'il ne faut pas diſputer des goûts; & parce que vous aimez la danſe de Veſtris, & la muſique de Gluck & de Piccini, vous ne devez pas exiger que ceux qui aiment les amuſemens champêtres s'ennuyent triſtement lorſqu'ils peuvent s'amuſer au ſon du fifre & du tambourin. Si vous n'aimez que le genre ſérieux ou profond, pleurez tant que vous voudrez à la lecture d'un Drame, pâliſſez ſur un livre de droit ou d'Algèbre, & bâillez en liſant un diſcours Académique; pour moi j'aime à rire quelquefois avec un faiſeur de charades & de calembours, & plus il eſt bête, plus il m'amuſe. Au reſte, le Manuel des Oiſifs eſt utile ſous un autre point de vue bien plus intéreſſant, puiſqu'il a fait naître la bienfaiſance du ſein même de l'oiſiveté & de la frivolité; c'eſt un digne Curé de campagne, qui a publié ce Recueil au profit des indigens de ſa Paroiſſe, & il n'y a peut-être pas de charade dans cette compilation, qui n'ait valu cinq à ſix ſous à un pauvre.

A ces mots, l'Avocat me dit qu'il paſſoit condamnation ſur l'utilité du Manuel des Oiſifs; mais, ajouta-t-il, à quoi peut ſervir un Ouvrage d'Alchimie, qui ne donne & ne peut donner que de fauſſes recettes pour faire de l'or?

Je conviens, lui dis-je, que l'art de faire de l'or n'eſt autre choſe, par rapport à l'Auteur, que l'art d'attraper de l'argent; j'en connois un qui, s'étant ruiné à acheter un laboratoire pour faire de bonnes expériences Chimiques, a rétabli ſa fortune en compoſant un aſſez mauvais Traité ſur la Pierre Philoſophale. Il eſt bien vrai que l'Ouvrage n'a pas été auſſi utile aux Lecteurs qu'à l'Auteur & au Libraire; mais le public pouvoit-il exiger raiſonnablement qu'on lui donnât pour un petit écu l'art de faire de l'or, & le moyen de s'enrichir? Cependant, on peut dire que les acquéreurs de l'Ouvrage ont reçu à peu près en eſpérance, la valeur de leur argent; voici pourquoi: ces ſortes de traités ne ſont deſtinés, en général, qu'à des gens qui ſe repaiſſent de chimères. Le ſeul eſpoir de faire, par leur art, dans un creuſet, ce que la Nature a fait dans les mines du Pérou, les occupe continuellement, & leur fait ſupporter le fardeau de la vie; & quand un homme n'a pas d'autre bien, n'eſt-ce pas le ſervir utilement, que d'entretenir ſon eſpérance? Je connois un malade que la peur feroit mourir ſubitement, ſi on lui apprenoit que ſa maladie eſt incurable; il ſeroit très-dangereux pour lui, qu'il fût détrompé. L'art du Médecin conſiſte, en pareille circonſtance, à promettre continuellement une guériſon qu'il ne peut effectuer,

& cela pour calmer l'eſprit du patient, & le faire vivre quelques mois de plus. Si le Docteur ne peut conſoler le malade, que par de belles paroles, ce n'eſt pas ſa faute; mais il fait ſon devoir, ou pour le moins ſon métier. Tel eſt l'Auteur Alchimiſte à l'égard de ceux qui ont conçu le projet inſenſé de faire de l'or; s'il prolonge l'eſpérance de ſes Lecteurs *bénévoles*, c'eſt ſeulement pour retarder l'accès de leur chagrin, & ce doit être compté pour quelque choſe.

Votre cauſe eſt foible, me dit l'Avocat, & la comparaiſon n'eſt pas exacte, en ce que le Médecin ne mérite aucun reproche, puiſqu'il n'eſt pas la cauſe de la maladie mortelle, qu'il promet de guérir; au lieu que l'Auteur d'un traité d'Alchimie fait naître lui-même, par le titre de ſon Ouvrage, dans l'eſprit de ſes Lecteurs, un fol eſpoir qu'il ne peut accomplir.

A cela, je répondis qu'on ne peut guère inſpirer l'eſpérance de faire de l'or, par le ſeul titre d'un Ouvrage, à moins que le Lecteur ne ſoit entièrement inſenſé, parce qu'il faut avoir bien peu de raiſon, pour ne pas voir que ſi le ſecret étoit bon, l'Auteur l'auroit gardé pour lui, que le Libraire le vendroit plus cher, que des millions de Lecteurs en feroient leur profit, & enfin, que l'or deviendroit commun, & qu'un ſecret d'une pareille importance perdroit abſo-

lument toute ſa valeur par la publication. Cependant, continuai-je, ſi nonobſtant ces raiſons, il y a quelque homme de bon ſens à qui le titre d'un traité d'Alchimie puiſſe en impoſer, cet Ouvrage n'en ſera pas moins utile, car le monde ſavant & littéraire reſſemble au monde phyſique, où les êtres qui ſont en apparence inutiles ou pernicieux, tournent le plus ſouvent à notre avantage. Ces montagnes incultes & couvertes de bruyères, où l'on ne trouve que des ſerpens, vous choquent la vue, mais elles vous fourniront du marbre pour embellir vòtre demeure; elles cachent ſouvent les minéraux les plus précieux, & c'eſt de leur ſein que ſortent les fleuves & les rivières qui fécondent vos campagnes, en faiſant fleurir le commerce par la navigation. Les grandes chaleurs de l'été font éclore des millions d'inſectes venimeux, mais elles mûriſſent vos moiſſons; le renard mange vos poules, mais vous faites un manchon de ſa peau; l'Auteur Alchimiſte vous paroît n'avoir écrit que pour la propagation de l'erreur, & c'eſt en faiſant les fauſſes expériences qu'il indique, qu'on a trouvé un véritable ſpécifique pour vous guérir d'une maladie.

On peut comparer les Gens de Lettres, collectivement pris, à une armée complette dont chaque membre fait partie eſſentielle, quoiqu'il

y ait beaucoup d'écloppés qui traînent la jambe en marchant. Celui-ci, après avoir écrit en prose, monte sur le cheval Pégase, & nous étonne par la sublimité de son style poëtique : c'est un Dragon qui fait alternativement le service de l'Infanterie & de la Cavalerie; celui-là fait, sans goût, une mauvaise compilation méprisée du public : c'est un Soldat maraudeur à qui on inflige une punition exemplaire; il y en a qui mettant les autres à contribution, & rassemblant tous les traits de lumière répandus dans divers Ouvrages, en forment un corps lumineux, qui les fait couronner dans une Académie : ce sont des Capitaines qui, soutenus d'une vaillante cohorte, gagnent la bataille & se couvrent de gloire; d'autres, soit par paresse, soit par impuissance, renoncent à écrire, & cependant ils se mettent vaillamment à la tête des Ecrivains, en indiquant la marche qu'il faut suivre, & en faisant beaucoup plus de bruit que d'ouvrage : ce sont des Soldats qui, ne voulant point manier les armes, se sont fait Tambours; l'un vient de publier un premier essai qui n'est point un chef-d'œuvre; mais il mérite de l'encouragement : c'est une recrue qui peut entrer un jour dans la compagnie des Grenadiers; l'autre a fait imprimer un Ouvrage dont le titre promet des merveilles, mais dans lequel

on ne trouve que des mots : c'eſt un Militaire fanfaron, qui ſera mépriſé de ſes camarades pour apprendre à pratiquer la deviſe du Régiment Dauphin :

*Res, non verba.*

On en voit qui parlent quelquefois de littérature, ſans rien écrire, ou qui gardent le ſilence en ſe repoſant agréablement ſur le plus joli fauteuil : ce ſont des Invalides qui s'entretiennent de combats ſans prendre part eux-mêmes dans la guerre actuelle, & dont le repos contribue à inſpirer le courage, en offrant à ceux qui combattent une agréable perſpective.

Enfin, il y en a quelques uns qui, après de nombreuſes chutes dans la carrière littéraire, renoncent entièrement à un genre de combat qui leur a procuré des bleſſures ſans gloire; mais on en trouve auſſi, qui recouvrant leur ancienne vigueur, redoublent leurs efforts pour éviter enſuite les écueils qui les ont fait échouer: c'eſt comme à la ſuite d'une Armée, un hôpital ambulant, où il y a des moribonds & des convaleſcens, mais d'où il ſort de temps en temps de braves Militaires. Vous voyez, par là, que dans la république des Lettres comme dans une Armée, les maux particuliers, tels que la pareſſe, les chutes & la forfanterie, ſont inévitables, & qu'ils contribuent également au bien général. Mais comme le Chef d'une Armée ne pourroit

pourroit exécuter aucun grand deffein, s'il n'étoit foutenu par des combattans de tous les ordres, je vais vous prouver pareillement que les grands Écrivains ne font tels, que par le fecours des Auteurs fubalternes.

Croyez-vous, par exemple, que Molière ait tiré de fon propre fonds tous les traits dont l'enfemble forme des chef-d'œuvres? Lifez le traité fur l'Art de la Comédie, & vous verrez que quand cet illuftre Écrivain puife fon intrigue dans Plaute, & fon dénouement dans Térence, un Auteur Efpagnol lui fournit les incidens, & les Contes de Bocace lui donnent le fujet de la Pièce : tout fon mérite ne confifte, pour ainfi dire, qu'à féparer l'or du clinquant, ou à extraire la quinteffence des fruits & des fleurs qu'on lui apporte de toutes parts; mais, fans les ouvriers qui ont exploité la mine, ou qui ont ramaffé les fleurs & les fruits, qu'eft-ce qu'auroient pu faire le favant Chimifte & l'habile Diftillateur?

Dans le genre fcientifique, prenons pour exemples les Ouvrages Aftronomiques de M. de la Lande. Croyez-vous que cet habile Aftronome auroit pu découvrir lui feul toutes les vérités lumineufes qu'il développe fi favamment? N'a-t-il pas profité des inftructions de toutes fortes d'Obfervateurs, depuis Hipparque juf-

qu'à Picard? En corrigeant les erreurs de Ptolomée & de Tychobrahé, ne profite-t-il pas de leurs découvertes, pour calculer ensuite l'orbite de la planète de Herschel? Je ne prétends pas en cela, diminuer la gloire de M. de la Lande; je veux dire seulement, que chacun a son mérite, & que l'habile Architecte qui construit la coupole d'un beau temple, peut bien laisser à d'autres l'honneur d'en avoir élevé l'échafaudage, & d'avoir posé les premiers fondemens de l'édifice.

Pour les Ouvrages d'un genre moyen, je citerai les élémens de Géographie, par Buache. Cet Auteur n'a surement pas vu tous les Pays dont il donne la description, & il n'a pas été témoin oculaire de tous les traits historiques qu'il rapporte. Qu'a-t-il donc fait? il a consulté les Anciens & les modernes; il a profité du Journal aride d'un Pilote, & de la Relation informe des Voyageurs; il a mis à contribution l'Histoire Civile & Naturelle de divers Écrivains, & sous ce point de vue, je ne vois dans son Ouvrage, qu'un fleuve formé par le concours de plusieurs rivières qui ont été formées elles-mêmes par des gouttières & des ruisseaux.

Vous voyez par ces exemples, que le grand & le petit tiennent nécessairement ensemble, que l'excellent & le médiocre sont dans une mu-

tuelle dépendance. Les habitans des chaumières nourriſſent le grand Seigneur dans ſon palais, & le fanal ne brille au haut de la pyramide, que parce que l'édifice eſt ſupporté par des pierres expoſées aux éclabouſſures. Depuis la mouſſe juſqu'à l'arbre de haute-futaie, & depuis le portrait à la Silhouette juſqu'aux tableaux de Vernet, la Nature & les arts offrent par-tout une infinité de rangs & de nuances, & vous voudriez bannir de la littérature toute médiocrité, & ne juger dignes de l'impreſſion que des Ouvrages ſublimes ! Quand même vous pourriez faire exécuter un pareil projet, que pourroit-on imaginer de plus décourageant ?

L'Avocat fut ſi content de mon petit plaidoyer, en faveur des Auteurs ſubalternes, qu'il devint mon ami, & m'invita à faire un tour de promenade avec lui, pour me conduire enſuite chez un Phyſicien qui s'amuſoit à faire des expériences Chimiques. J'appris en cette occaſion, un petit ſecret dont je crois devoir faire part à mes Lecteurs.

Le Phyſicien nous montra d'abord ſept bocaux remplis de liqueurs différemment colorées, & nous dit : Meſſieurs, je ne fais point comme le vulgaire des Chimiſtes, qui, pour changer la couleur d'une ſubſtance liquide, en verſent une autre, qui, par le mêlange, produit

ce changement. Je ne verſerai rien, je ne toucherai point à mes bocaux, & cependant, à votre commandement, ils changeront tous de coûleur. Alors, à meſure que nous l'ordonnions, & ſans qu'on touchât à l'appareil, le bocal jaune devint vert, le bleu fut changé en cramoiſi, le rouge devint bleu, & le bleu parut violet. Le brun fut auſſi changé en jaune, le rouge en noir, & le vert en rouge.

Cette expérience nous ſurprit d'autant plus, que nous ne pouvions entrevoir aucun moyen naturel de l'exécuter; mais nous fûmes encore plus ſurpris, lorſqu'on opéra ſur trois autres bocaux; car l'un, qui étoit vert, perdit ſa couleur pour la reprendre enſuite au commandement, & tandis que le ſecond, qui étoit rouge, devenoit noir pour recouvrer enſuite ſa première couleur, le dernier, qui contenoit une liqueur limpide, devint alternativement noir, tranſparent, & encore noir.

Si nous euſſions vu verſer dans les bocaux quelque liqueur, ou quelque poudre, nous aurions attribué à cette cauſe des effets qui auroient été alors beaucoup moins ſurprenans; mais, ne voyant abſolument rien de cette nature, & voulant cependant tâcher de découvrir quelque moyen d'expliquer de pareils phénomènes, nous priâmes le Phyſicien Chimiſte de vou-

loir bien réitérer ſes expériences, en lui diſant qu'on ne pouvoit ſe laſſer de les voir & de les admirer.

*Nec vidiſſe ſemel ſatis eſt, juvat uſque morari.*

Ce ne ſeroit qu'avec bien de la peine, nous dit-il, que je pourrois recommencer, & j'aurois beſoin pour cela de quelques préparatifs; mais ſi vous voulez ſavoir par quel art je produis ces petites métamorphoſes, apprenez, que tous mes bocaux adaptés à ma commode, communiquent par un tuyau caché à des vaſes qui ſont un peu plus élevés dans la chambre voiſine, & que par conſéquent, lorſque mon Domeſtique verſe ſecrettement dans quelqu'un de ces vaſes une certaine liqueur, elle ſe gliſſe auſſitôt dans le bocal correſpondant, pour y produire les changemens qui viennent de vous ſurprendre.

Il nous donna enſuite la recette des liqueurs, qu'il falloit mettre dans les vaſes & dans les bocaux, & je vais en faire préſent à mes Lecteurs, après les avoir priés de jeter un coup-d'œil ſur la figure ſuivante, qui repréſente la poſition d'un vaſe & de ſon bocal. *Voyez fig. 3.*




1°. *Pour faire changer le Jaune en Vert.*

Le bocal doit contenir de la teinture de ſafran, & le Domeſtique caché dans la chambre de derrière doit verſer dans le vaſe de la teinture de roſes rouges.

2°. *Pour faire changer le Bleu en Cramoiſi.*

Teinture de violettes dans le bocal, & eſprit de ſoufre dans le vaſe.

3°. *Pour changer le Rouge en Bleu.*

Dans le bocal, teinture de roſes rouges, & dans le vaſe eſprit de corne-de-cerf, &c.

4°. *Pour changer le Bleu en Violet.*

Dans le bocal, teinture de violettes, & dans le vaſe de la diſſolution de cuivre.

5°. *Pour changer le Brun en Jaune.*

Du lixivium dans le bocal, & de la diſſolution de vitriol de Hongrie dans le vaſe.

6°. *Pour changer le Rouge en Noir.*

Dans le bocal, de la teinture de roſes, & dans le vaſe de la diſſolution de vitriol de Hongrie.

7°. *Pour changer le Vert en Rouge.*

De la diſſolution de cuivre dans le bocal, & de la teinture de cyanus dans le vaſe, &c.

8°. *Pour ôter & rendre ſa Couleur au Vert.*

Dans le bocal, diſſolution de cuivre, & dans le vaſe, 1°, de l'eſprit de nitre, 2°, de l'huile de tartre.

9°. *Pour faire que le Rouge devienne Noir, & enſuite Rouge.*

Dans le bocal, teinture de roſes, & dans le vaſe, 1°, diſſolution de vitriol, 2°, huile de tartre.

10°. *Pour faire qu'une Liqueur limpide devienne ſucceſſivement Noire, Tranſparente, & encore Noire.*

Dans le bocal, de l'infuſion de galles, & dans le vaſe, 1°, diſſolution de vitriol, 2°, huile de vitriol, 3°, huile de tartre, &c. &c.

## CHAPITRE IV.

*Il fait de vains efforts pour donner de l'eſprit à une Financière qui lui apprend ce que c'eſt que de* L'EAU BÉNITE DE COUR, *& après avoir enſeigné des Mots qui s'écrivent de cinq à douze manières différentes, quoiqu'ils ſoient toujours les mêmes pour l'oreille, il expoſe le danger de jouer au Domino dans les Cafés, & dévoile l'art de faire parade de ſcience ſans en avoir. Un Lyonnois lui fait manger du poiſſon d'Avril au mois d'Octobre. Converſation avec un Peintre Matérialiſte, dont le ſyſtème ſur la formation des Inſectes n'étoit fondé que ſur un tour de paſſe-paſſe.*

J'AVOIS fait connoiſſance à Lyon avec pluſieurs riches Bourgeois, qui paroiſſoient ſe plaire à ma ſociété, & m'invitoient à toutes leurs parties de plaiſir. Je pouvois, chaque jour, aller dîner chez l'un, & ſouper chez l'autre, & j'étois aſſuré d'être bien reçu; mais, outre que j'avois une averſion naturelle pour la profeſſion de paraſite, je me dégoûtai bientôt de ce genre de vie, quand je m'aperçus que la néceſſité de me préſenter toujours ſous un coſtume brillant, m'occaſionnoit beaucoup plus de dépenſe que

je n'en aurois pu faire en vivant philofophiquement chez moi; d'ailleurs mon introduction dans le beau monde, ne me conduifoit à rien; je voyois tous les jours mes finances diminuer, & quoique mon entrée dans de bonnes maifons excitât l'envie de plufieurs perfonnes qui avoient quatre ou cinq mille livres de rente, cet avantage n'étoit pas très-agréable pour moi, à qui il ne reftoit qu'environ quinze louis de capital. Je preffentis que je pourrois me trouver dénué de toutes reffources, quand je ferois dans la détreffe, & je penfai que je ferois bien mieux de combattre cette maladie dès fa naiffance, que d'attendre, pour y remédier, qu'elle fût parvenue à fon comble.

*Principiis obfta, ferò medicina paratur,*
*Cum mala per longas invaluere moras.*

C'eft pourquoi je fis part de ma pofition à tous ceux qui m'avoient témoigné de l'eftime & de l'amitié, en les priant de me procurer parmi leurs connoiffances quelques élèves dont je puffe commencer ou perfectionner l'éducation. Alors, il y en eut plufieurs qui me tournèrent poliment le dos, tous les autres me firent des promeffes, & un feul me tint parole. Celui-ci m'introduifit chez une riche Financière, jouant la Marquife, & foi-difant protectrice des gens à talens, qui, voyant fes charmes diminuer tous les jours,

vouloit y suppléer par ceux de l'esprit & du savoir ; ce n'est pas qu'elle voulût précisément devenir savante, ou précieuse ridicule ; mais comme elle avoit trop écouté dès sa plus tendre jeunesse les admirateurs de sa taille & de sa figure, elle se repentoit d'avoir négligé les autres moyens de plaire. Madame *Turcaret* étoit une beauté sur son déclin, & quoiqu'elle jouît d'une fortune immense, ses soupirans désertoient peu à peu, tandis que sa sœur, moins belle & moins riche, mais qui avoit eu soin de cultiver son esprit, tant par la lecture des bons Livres, que par la conversation avec des Gens de Lettres, se voyoit tous les jours entourée de personnes du plus haut rang & du plus grand mérite, qui lui faisoient la cour. La Financière, qui avoit autrefois causé beaucoup de jalousie à sa sœur, étoit à son tour un peu jalouse, & pour pouvoir inspirer de l'estime quand elle n'inspiroit plus d'amour, elle se mit en tête d'avoir de l'esprit, & demanda un Maître qui pût lui en donner.

Ayant été choisi pour l'exécution de ce projet, je représentai à Madame, combien il étoit difficile, & toutefois pour dorer la pilule, je lui dis en manière de compliment, que la Nature l'avoit douée de qualités si brillantes, que l'art n'avoit presque plus rien à faire. Cependant, ajoutai-je, l'art d'avoir de l'esprit, s'il y en a un,

préſente beaucoup plus de difficultés à vaincre, qu'aucune ſcience en particulier, puiſqu'il s'étend en général, ſur toutes les connoiſſances humaines qui ſont ſon élément. L'eſprit, tantôt ſuperficiel, tantôt profond, s'exerce également ſur toutes les matières frivoles & intéreſſantes; tout eſt de ſon reſſort, depuis le gain d'une bataille juſqu'à une déclaration d'amour; quand il nous étonne par la hardieſſe & la nouveauté de ſes productions, on l'appelle *génie;* mais quelque nom qu'on lui donne, il ſe replie de mille manières, & ſe cache de temps en temps pour paroître enſuite avec plus d'éclat, & s'il montre quelquefois une fauſſe lueur, il doit toujours finir par répandre des traits de lumière auſſi brillans qu'inattendus.

Je penſe bien, me dit Madame Turcaret, que c'eſt en cela que l'eſprit conſiſte, car c'eſt en parlant de toutes ſortes d'objets, & en donnant à ſes idées une tournure toujours nouvelle, que ma ſœur excite alternativement le rire & l'admiration, ſelon ſes déſirs; mais, ajouta-t-elle, il faut donc que je commence comme ma ſœur, qui a étudié long-temps les Élémens de Chimie, d'Hiſtoire & de Mécanique; elle ſait parfaitement la Grammaire Angloiſe & l'Aſtronomie; elle fait des vers comme Cicéron, & moi je ſais à peine écrire de la proſe.

Madame, lui repliquai-je, il eſt très-poſſible qu'une Dame faſſe des vers François, auſſi bien, & même un peu mieux que Cicéron n'en faiſoit en Latin; mais, ſi outre cela, cette perſonne a bien étudié la Langue Angloiſe par principes, elle ne peut pas avoir eu le temps d'apprendre parfaitement la Mécanique, l'Hiſtoire & la Chimie; chacune de ces ſciences, en particulier, peut occuper un Savant toute ſa vie, ſans qu'il parvienne à la perfection (1); vous parler autrement, ce ſeroit vous tromper, & je ne veux vous promettre que ce que je peux accomplir. Croyez que Madame votre ſœur n'a qu'une légère idée des ſciences, & que c'eſt aſſez pour faire briller une femme quand ceux à qui elle parle lui font la politeſſe de n'être point exigeans, & ſurtout quand elle a l'art d'éluder les queſtions qu'elle ignore, pour ne parler que de ce qu'elle ſait. Au reſte, je ne ſuis ni Chimiſte ni Hiſtorien, ni Mécanicien, ni Géomètre. Il vous faudroit vingt Maîtres différens, pour vous expliquer toutes les ſciences, & vous n'en apprendriez aucune; mais comme je connois de tout un peu, à peu près comme Madame vo-

(1) *Ars longa, vita brevis, experientia fallax, judicium difficile.*

tre sœur, si les connoissances variées que j'ai acquises peuvent vous être agréables, j'offre de vous en faire part.

Alors elle me pria de lui donner régulièrement des leçons méthodiques de Géographie, à condition que nous y joindrions l'Astronomie & l'Histoire, & qu'en parlant de la patrie des Virgiles, des Archimèdes, & des Vaugelas, nous ferions de fréquentes incursions sur la Poësie & les Mathématiques, sans négliger l'orthographe.

Voulant vaincre toutes ces difficultés, & me tirer, comme on dit, de ce mauvais pas avec les honneurs de la guerre, je me procurai diverses sortes de Livres, que je regardai, non comme des instrumens de ma victoire, mais comme des armes défensives qui pouvoient me procurer une capitulation honorable. Ce n'est pas que j'eusse besoin d'étudier moi-même, pour instruire mon élève des plus petits élémens des sciences; mais je prévoyois que m'érigeant en Maître, je pourrois être obligé tôt ou tard, de lutter contre des forts, qui par jalousie ou par amour propre, chercheroient à me convaincre de ma foiblesse. Tel un Maître en fait d'Armes, qui n'a souvent à montrer que la tierce ou la quarte, à ceux qui commencent à s'escrimer dans son art, est cependant

obligé d'en connoître toutes les ruſes, pour ſe défendre au beſoin contre ſes concurrens.

Ce que j'avois prévu arriva bientôt après, car, un jour que j'avois expliqué dans ma leçon, en préſence d'un prétendu Savant, comment les planètes paroiſſent s'arrêter ou reculer dans le Ciel, lors même qu'elles avancent dans leur orbite, il m'attaqua ſur les comètes, & me prouva facilement que je n'étois pas en état de prédire au jour & à l'heure le retour de celle qui parut en 1661. Je convins de mon ignorance ſur ce point, & ſur pluſieurs autres qu'il n'entendoit pas mieux que moi; mais comme il affecta de m'interroger ſur les points les plus difficiles, qui forment encore un problème parmi les Savans, & comme il ſembloit vouloir prouver à mon élève qu'elle n'avoit pour Maître qu'un petit écolier, je l'interrogeai à mon tour, ſans aucun égard pour ſon air de ſuffiſance, & quand j'eus découvert le côté foible qu'il vouloit me cacher, je le pourſuivis l'épée dans les reins, en le frappant d'eſtoc & de taille. Apprenez, lui dis-je en finiſſant, que, quoique je ſois un petit Aſtronome, je ſais bien diſtinguer ceux qui ne le ſont point; ſachez encore, qu'on peut très-bien montrer l'uſage d'un planétaire, ſans être obligé d'expliquer tous les phénomènes céleſtes, par la raiſon qu'un Pilote *Côtier*

peut conduire un vaiſſeau hors du port & de la rade, pour le laiſſer entre des mains plus habiles quand il eſt parvenu en pleine mer. Apprenez enfin, que ſi j'étois ſavant Aſtronome, je n'expliquerois point ici la définition du Zodiaque & du Méridien, avec la diverſité des ſaiſons, parce que le Souverain d'un Empire ne doit pas être, chez lui, l'introducteur des Ambaſſadeurs. Madame *Turcaret* étudioit auſſi l'Anglois, tant pour ſuivre la mode, que pour avoir le plaiſir de parler dans l'occaſion avec quelques unes de ſes amies, ſans être entendue par ſes gens. Son Maître de Langues lui donnoit tous les jours un thème & une verſion, pour lui apprendre la Langue Angloiſe, comme on apprend le Latin dans les Colléges. Un jour qu'elle étoit embarraſſée pour traduire quelques vers de Pope, elle me pria de lui aider à faire ſa traduction; & comme je connoiſſois paſſablement les principes de cette Langue, je parvins facilement, à l'aide d'un Dictionnaire, à faire ce qu'elle déſiroit. Enſuite elle montra mon ouvrage au Maître de Langues, qui la félicita de ſes progrès, croyant que c'étoit elle qui avoit traduit le paſſage du Poëte. Elle fut ſi contente des éloges qu'elle reçut en cette occaſion, que le lendemain & les jours ſuivans, voulant obtenir les mêmes louanges, elle me

pria de lui rendre le même ſervice. En continuant ainſi pendant deux mois, j'appris l'Anglois pour elle; le Maître croyoit toujours que mes traductions étoient l'ouvrage de ſon élève; il voyoit avec peine arriver le moment où il n'auroit plus rien à faire, & cependant il la félicitoit ſur ſon intelligence, tandis qu'elle rioit en s'applaudiſſant en ſecret du tour qu'elle lui avoit joué.

Lorſqu'elle vit que j'en ſavois à peu près autant que ſon Maître, elle le congédia pour devenir encore mon écolière en cette partie. Je voulus commencer par lui expliquer quelques dialogues familiers, ſur divers ſujets; mais elle préféra de traduire un Roman dont on lui avoit parlé, comme d'un Ouvrage *délicieux*. D'abord, je lui en expliquai tous les jours un chapitre, en m'attachant au *mot à mot*, pour mieux inculquer les principes; mais comme la matière devenoit tous les jours plus intéreſſante, Madame *Turcaret* m'ordonna de laiſſer là toutes diſcuſſions grammaticales, pour avancer plus vîte vers le dénouement. Dans la ſuite, elle prit tant d'intérêt à l'Héroïne du Roman, qu'elle ſe contenta de me le faire lire en François.

C'eſt ainſi que finit ſon étude de la langue Angloiſe, & comme elle ſavoit à peine dire en cette Langue, *bonjour* & *bonſoir*, elle me fit reproche de lui avoir donné tant de leçons pour

ne

ne lui rien apprendre. Je lui repréſentai que ce n'étoit pas entièrement ma faute, & que ſi j'avois manqué mon but, c'étoit parce qu'elle m'avoit indiqué une fauſſe route.

Cette réponſe lui fit comprendre que ce n'eſt pas à l'aveugle à montrer le chemin à ſon conducteur, & dans la ſuite, elle ſe prêta de meilleure grâce à adopter de temps en temps ma méthode dans les leçons que je lui donnai ſur d'autres matières.

Elle apprit paſſablement les Élémens de l'Hiſtoire de France, & la Deſcription de l'Europe & de la Mappe-monde; mais la Grammaire fut ſon écueil. Je crois qu'elle auroit mieux appris la définition d'une *paralaxe* que d'un *adjectif*, & j'aurois eu plus de facilité à lui montrer les lois de Képler, ſur la diſtance & les mouvemens des planètes, qu'à lui enſeigner les règles de Reſtaud, ſur les participes François. Je ne pus jamais lui faire entendre aucun principe général ſur l'orthographe : il eſt bien vrai que lorſque je lui expliquois ces principes, elle me diſoit à chaque inſtant : *je vous entends bien ;* mais quand il falloit en venir à l'application, elle écrivoit à chaque mot, deux ou trois lettres de plus ou de moins qu'il ne falloit ; cependant elle avoit la meilleure volonté du monde, elle ſe roidiſſoit contre toutes les difficultés ; mais je

renonçai à lui expliquer les principes généraux, & me voyant réduit à imiter les Maçons qui cachent le tuf avec du plâtre, je lui montrai l'orthographe de chaque mot en particulier, en lui faiſant écrire ſous ma dictée, quelques Poëſies légères pour diminuer la ſéchereſſe des leçons.

Un jour qu'elle vouloit abſolument comprendre comment un mot doit quelquefois être écrit différemment, ſelon le ſens de la phraſe, quoiqu'il ſoit toujours le même pour l'oreille, elle appuya ſes deux coudes ſur la table, & mit ſa tête dans ſes deux mains pour mieux m'écouter ſans aucune diſtraction. Alors je fis une aſſez longue diſſertation pour expliquer en détail la différence qu'il y a entre le *ſein* d'Abraham, le *ſeing* privé, le *ſaint* Martyr, le *cinq* Janvier, & le *ſain* & ſauf; mais, tandis que je parlois, elle fit un ſomme, & quand elle fut éveillée, elle écrivit; le *cinq d'hAbraame*, le *ſein privée*, le *ſain Jean Vié*, le *ſain & ſove*, & le *ſeing Marc tire* (1).

---

(1) Les perſonnes qui veulent faire parade de ſavoir en fait d'orthographe, demandent quel eſt le mot qui eſt toujours le même pour l'oreille, quoiqu'il doive s'écrire, ſelon le ſens, de douze manières différentes. Ce nombre étonne d'abord; cependant elles prouvent qu'elles ont raiſon, en écrivant ce qui ſuit: la penſée, les penſées, je peux pen-

Voyant ſon peu de progrès dans cette partie, je penſai qu'elle devoit continuer de faire écrire toutes ſes lettres par ſon Secrétaire, & je me regardai comme un Agriculteur malheureux qui n'a cultivé qu'un terrain ſtérile. Cependant je remarquai que puiſqu'elle ne viſoit à autre choſe qu'à avoir de l'eſprit, nous nous étions un peu écartés de ſon but, parce que l'eſprit conſiſte moins à ſavoir l'Hiſtoire, la Géographie, l'Orthographe, & les autres parties de l'éducation, que dans la facilité naturelle qu'on a de les apprendre ou d'y ſuppléer : or, cette facilité peut bien ſe perfectionner par l'habitude; mais c'eſt la Nature qui la donne. Je fis part de quelques unes de ces réflexions à Madame *Turcaret*; mais elle ne fut pas de mon avis, &, pour me prouver combien j'avois tort, elle me fit lire la lettre d'un jeune Seigneur, qui lui enſeignoit l'art d'acquérir de l'eſprit, de la manière ſuivante.

» Liſez de temps en temps quelque conte plaiſant, & des hiſtoriettes amuſantes; apprenez par cœur des épigrammes, des couplets ſatyriques, & des chanſons burleſques; par-

ſer, j'ai penſé, des nombres penſés, vous penſez, cheval panſé, jument panſée, je peux les panſer, je les ai panſés, je les ai panſées, vous les panſez.

courez les recueils de bons mots & de reparties fines; exercez-vous à faire des équivoques; banniſſez la ſcience & le bon ſens, & ne prenez pas tant de peine pour faire de l'eſprit, puiſque nous avons des magaſins où on le trouve tout fait ».

Madame *Turcaret* me blâma de ne lui avoir pas donné moi-même cette recette, qui lui paroiſſoit très-bonne; mais je lui répondis : Madame, ce n'eſt là que la recette d'un Empirique, qui n'apprend autre choſe qu'à faire des Charlatans comme lui, en fait de bel eſprit; car il y en a en ce genre, comme en Médecine.

Eſt-il poſſible ? me dit la Financière. C'eſt réel, lui répondis-je, car qu'entend-on par Charlatan, ſi ce n'eſt un homme qui en impoſe en étalant des biens qui ne lui appartiennent point, & qui ſe diſant poſſeſſeur d'un ſecret que tout le monde connoît, cache ſon ignorance ſous de belles paroles, & ſe montre couvert de clinquant & d'ornemens empruntés ?

Voilà, Madame, ce que l'on fera en ſuivant votre recette; mais le ſecret qu'on vous confie, eſt éventé depuis long-temps. On a déjà fait des Comédies avec des Recueils de bons mots, & l'on puiſe tous les jours dans le Dictionnaire d'Anecdotes, de quoi briller en con-

verſation. La Librairie publie tant de petits Livres merveilleux pour rendre ſpirituels par artifice ceux qui ne le ſont pas naturellement, & l'eſprit d'emprunt eſt devenu ſi commun, qu'on trouve à peine le véritable, & que dans peu, quiconque voudra ſe ſingulariſer, ſera obligé d'avoir un peu de bon ſens.

Nonobſtant ma réponſe, Madame *Turcaret* m'invita à faire uſage de ſa recette, & me pria de lui donner en cela tous mes ſecours : de ſorte qu'après avoir parlé contre le charlataniſme, je fus obligé d'en poſer les premiers fondemens.

Depuis le *Menagiana* juſqu'au *Santeuillana*, nous parcourûmes des *ana* de toute eſpèce. Nous parvînmes à en extraire deux mille huit cents pointes, qui en étoient comme la quinteſſence, de ſorte qu'on ne pouvoit guère nous parler ſans que nous euſſions l'occaſion d'intercaler quelque répartie ſuperfine de Santeuil, de Scarron, ou de Roquelaure. Par ce moyen, nous en impoſions facilement aux gens du commun, & nous paroiſſions riches avec le bien d'autrui. Tel eſt un Marchand Bijoutier qui étale dans ſa boutique une infinité d'objets précieux, où l'on voit briller l'or & les diamans : ceux qui ne connoiſſent pas les crédits du commerce, le regardent comme un millionnaire;

mais les gens mieux inſtruits ſavent ſouvent que ce qu'on voit chez lui appartient à ſes créanciers.

Telle étoit à peu près notre poſition, en fait de bel eſprit. Nous ne pouvions rien étaler dans la converſation, dont nous ne fuſſions redevables à quelque Auteur ſubtil, & les perſonnes inſtruites s'apercevoient facilement, non ſeulement que tous nos diſcours brilloient d'un éclat emprunté, mais encore que tous nos propos étoient autant de larcins.

Madame *Turcaret*, mécontente de voir qu'elle n'avoit pu obtenir qu'un ſuccès éphémère, me reprocha indirectement de lui avoir fait perdre ſon temps. Mais, me diſoit-elle, êtes-vous bien en état de montrer ceci? pouvez-vous bien enſeigner cela?

Il eſt poſſible, Madame, lui répondis-je, que je n'aie pas autant de facilité à vous montrer, que vous en avez à apprendre; mais au moins veuillez faire attention, que vous m'avez preſque toujours indiqué ma route, & que, ſi je me ſuis égaré en la ſuivant, je ne vous ai jamais promis plus de ſuccès que vous n'en avez. D'ailleurs, ajoutai-je, ſi vous voulez bien vous rappeler les nombreuſes diſtractions que vous ont cauſé votre Parfumeur & votre Marchande de Modes, vous verrez que vos progrès ſont ſen-

ſibles, eu égard au peu de temps que vous avez employé à l'étude.

Madame *Turcaret* m'invitoit ſouvent à dîner, & je remarquai qu'elle affectoit toujours de m'inviter lorſqu'elle donnoit des repas de parade, comme pour me rendre témoin de toute ſa grandeur, & de tous les honneurs qu'on lui rendoit chez elle. Le matin, quand je lui donnois leçon, je la voyois, pour ainſi dire, dépouillée de tout ſon éclat, & accompagnée de ſon ſeul mérite. Souvent nous déjeûnions enſemble ſans façon; nous liſions quelques ſcènes de Molière, ou nous jouïons au volant, tandis que d'honnêtes gens ſe morfondoient dans l'antichambre, parce que juſqu'à midi, on faiſoit dire qu'il n'étoit pas jour. Mais à l'heure du dîner, c'étoit à moi à me morfondre à mon tour, pour expier les menus-plaiſirs dont j'avois joui le matin. Je me trouvois dans une compagnie brillante dont je n'étois que la partie honteuſe. L'or & la broderie éclatoient ſur tous les habits, excepté ſur le mien, & je voyois tant de joie factice ſur tous les viſages, que je croyois être dans un bal, où tout le monde me paroiſſoit maſqué excepté moi. On s'accabloit réciproquement de cérémonies, en diſant qu'on n'en faiſoit point, & quand une Dame ennuyoit la compagnie par des contes à dor-

mir debout, un flatteur bâillant à bouche close, lui répondoit fort sérieusement, qu'il y avoit de quoi mourir de rire. J'étois absolument seul dans une société si nombreuse, & j'étois continuellement obligé de garder le silence; car comment aurois-je pu placer un mot, dans un lieu où personne n'étoit disposé à m'écouter, & où l'on ne parloit que d'objets qui m'étoient entièrement inconnus. Le vieux *Dorimon* ne citoit d'autre Auteur, que son Marchand de chevaux Normands; le jeune *Damis* employoit toute sa rhétorique à faire un éloge perpétuel d'une jeune Paysanne qu'il avoit enlevée dans un village; il cherchoit à faire admirer sa bienfaisance, en se vantant d'avoir envoyé quelques écus de six francs à une pauvre mère dont il avoit déshonoré la fille: & tandis que Madame *Turcaret* péroroit sur ses bijoux & ses chiffons, son mari agitoit les grandes questions, de savoir si le vieux Mondor étoit bon Gentilhomme, & si, quand il seroit veuf d'une vieille prude, il épouseroit une jeune coquette.

A tous ces beaux discours j'étois comme une pierre,
Ou comme la Statue est au Festin de Pierre.

Ce qui me tourmentoit le plus dans cette occasion, c'est que la plupart des Orateurs me regardoient de temps en temps, comme pour me

demander mon ſuffrage, & j'étois obligé d'applaudir des yeux, & d'un ſigne de tête, à des diſcours qui ne faiſoient qu'étourdir mes oreilles.

Quoique je ne jouaſſe là-dedans qu'un rôle muet, je me gardois bien de reſter dans une parfaite inaction : je mangeois bien, & je buvois mieux; mais en faiſant main-baſſe ſur les perdrix & les poulardes, je diſois en moi-même : heureux le Philoſophe, qui ne connoiſſant ni l'ambition ni l'infortune, peut manger tranquillement une côtelette dans ſon grenier; chez les Riches, continuai-je, & chez les heureux du ſiècle, le Sage eſt toujours déplacé; il ne peut ouvrir la bouche qu'au riſque d'être accuſé de pédanterie, & ceux qui lui impoſent ſilence, ſont les premiers pédans, puiſqu'ils parlent toujours de leur métier.

Quand on m'invitoit à dîner dans cette maiſon, c'étoit pour moi un jour de corvée. J'étois obligé d'accepter par bienſéance, car lorſque je voulois trouver un prétexte pour m'en diſpenſer, en diſant, par exemple, que j'avois des leçons à donner en ville, on me donnoit à entendre que je devois me féliciter de l'honneur qu'on me faiſoit, & négliger toutes mes affaires pour faire ma cour. Je me gênois ainſi, trois ou quatre fois par ſemaine; mais c'étoit avec d'autant plus de raiſon, que Madame

*Turcaret*, outre qu'elle payoit mes leçons au prix ordinaire, m'avoit promis, dès le commencement, un poſte de mille écus de rente; cependant au bout de quelques mois, elle me dit que cette place ne me produiroit qu'environ dix-huit cents livres. Je lui dis que ce ſeroit bien aſſez pour moi; mais dans la ſuite, ma protectrice ſe réduiſit à me promettre douze cents francs, & enfin quand il fallut en venir à l'exécution, elle m'envoya chez un de ſes amis, qui me dit, que ſi je voulois étudier la Minéralogie pendant deux ans, j'aurois une corde de plus à mon arc, & qu'il pourroit me placer enſuite, *je ne ſais où*, en qualité de ſurnuméraire, avec ſix cents livres d'appointemens; j'appris, en cette occaſion, ce que c'eſt que de *l'Eau bénite de Cour.*

Une circonſtance concourut à me deſſiller les yeux ſur la belle perſpective qu'on m'avoit fait voir, comme à travers un verre d'optique; car un jour qu'un jeune *merveilleux* parloit à Madame *Turcaret* d'un certain protecteur, qui promettoit la même place à ſix perſonnes différentes, pour recevoir en attendant l'encens que ſes protégés lui offroient de toutes parts, elle trouva ce fait ſi naturel, qu'au lieu d'en témoigner ſon indignation, elle ne fit qu'en ſourire.

On ſe gênoit ſi peu avec moi dans cette maiſon (à cauſe de la fortune qu'on m'avoit promiſe), qu'on me faiſoit venir quelquefois à huit heures du matin, pour donner une leçon à midi, & me laiſſer ſortir à la fin du jour; cependant, je gagnois à peine pour mon entretien, & l'on me faiſoit perdre trop de temps pour que je puſſe employer ailleurs une partie de la journée à des occupations utiles. Je projetois une retraite, lorſque Madame *Turcaret* me dit qu'elle ſe trouvoit ſuffiſamment inſtruite en littérature, & me propoſa de montrer à lire à ſa fille. J'avois regardé comme un grand honneur, d'être employé à perfectionner l'éducation d'une Dame eſtimable; mais quand il fut queſtion de montrer à épeler à un enfant, je me retirai bien vîte, crainte qu'on ne finît un jour par me propoſer une place de Portier.

Lorſque je ſortis de cette maiſon, pour n'y plus rentrer, il me ſembla que mes épaules étoient ſoulagées du plus peſant fardeau, & que je commençois à reſpirer un air plus pur. Je repris mon ancienne gaieté, & tout en jouiſſant du préſent, je m'occupai un peu de l'avenir, bien décidé à ne pas me laiſſer leurrer une ſeconde fois par de belles eſpérances, à ne plus baguenauder chez des gens qui n'eſti-

ment que l'argent, & à préférer toujours une honnête liberté à des chaînes d'or.

Mon introduction dans le grand monde, m'avoit causé tant d'embarras, & procuré tant d'ennui, que j'aurois volontiers fait mes adieux à tout le genre humain; mais il ne m'étoit guère possible de prendre ce parti, parce que,

Pour être mysanthrope, il faut avoir des rentes.

Je cherchai donc à me faire des amis; mais, pour ne pas perdre entièrement mon temps, j'employai toutes mes heures de loisir à lire des Gazettes dans les Cafés, & à écouter des conversations de politique. J'appris en cette occasion, deux tours d'une nouvelle espèce, dont je ne fus pas la dupe, mais que je crois devoir rapporter ici, pour empêcher quelques uns de mes Lecteurs de s'y laisser prendre. Le premier consiste à tricher au *domino*. On joue quelquefois à ce jeu dans les Cafés de Lyon, quoiqu'on y joue plus souvent aux cartes; & je fus témoin que le premier est susceptible d'autant de tricheries que le second; les tours de cartes ayant été suffisamment expliqués (dans mon Testament), je me borne ici à dire un mot du domino. Ayant observé qu'un certain Chevalier d'industrie gagnoit tous les jours deux ou trois louis à ce jeu, & supposant que pour y réuf-

ſir, il avoit pour lui d'autres moyens que le haſard & le calcul, je l'obſervai avec quelque attention, ſans faire ſemblant de rien. Je remarquai d'abord, que mon Chevalier clignant les yeux, & faiſant ſemblant d'être *myope*, baiſſoit ſouvent la tête pour voir ſes dés de plus près, comme un homme qui a la vue baſſe. Je penſai qu'il pouvoit bien profiter de l'occaſion pour jeter un coup d'œil ſur les dés qui étoient à l'écart, afin de les diſtinguer à quelque petite marque extérieure, & de connoître par ce moyen le jeu de ſon adverſaire. Le Chevalier étoit d'autant moins ſoupçonné de cette induſtrie, qu'on le regardoit comme une eſpèce d'aveugle. Je fus entièrement confirmé dans mon idée, quand je le vis jouer preſque toujours auſſi bien que s'il eût vu les deux jeux, & il ne me reſta aucun doute lorſque je le vis brouiller les dés à ſon tour; car, en faiſant ſemblant de les mêler au haſard, il retenoit les meilleurs ſous un pouce, & les plus mauvais ſous l'autre, ayant bien ſoin de prendre les premiers pour lui, & d'examiner ſi ſon adverſaire s'emparoit des ſeconds. Cependant, il me reſtoit à expliquer comment le Chevalier pouvoit diſtinguer par le dos, des dés qui de ce côté-là paroiſſoient ſe reſſembler; mais je fis attention qu'un homme n'a jamais ſur ſon

habit deux boutons qui ſe reſſemblent parfaitement, & que, ſur cinquante écus de ſix francs frappés au même coin, on trouvera ſur un certain nombre, quelques petits points ou quelques petites rayes qui le feront diſtinguer de tous les autres, quand on les examinera avec attention. La choſe eſt encore plus facile avec les dés du domino; car quand on les brouille, ſoit qu'on ſue de la main, ſoit qu'on l'ait mouillée tant ſoit peu avec la langue, on peut laiſſer ſur ceux qui n'ont aucune marque extérieure, une légère empreinte qui ne ſera pas ſenſible pour celui qui tourne le dos au grand jour, mais qui ſera très-viſible pour celui qui ſe baiſſe afin de les voir de près, & ſous un jour favorable. Le fripon peut auſſi avoir un *compère*, qui, ſe plaçant à côté du Joueur dupé, pour regarder ſon jeu avec une indifférence ſimulée, le fait connoître à ſon complice par des ſignes de doigts; en un mot, ce jeu eſt ſuſceptible d'autant de friponneries, que beaucoup d'autres qui ſemblent ne dépendre que du ſavoir & du haſard. On pourroit faire un gros Volume ſur les mille & une fraudes qui s'y commettent tous les jours, & le ſeul moyen bien aſſuré que je connoiſſe pour n'y être pas trompé quand on eſt avec des perſonnes d'une probité ſuſpecte, c'eſt de n'y pas jouer

du tout, ou de ne jouer qu'une prise de tabac.

Le second tour que j'appris dans un Café de Lyon, est d'un genre plus amusant & moins dangereux ; il consiste à montrer beaucoup d'esprit & de science, sans avoir ni l'un ni l'autre.

Deux jeunes gens s'y disputèrent, d'abord, très-savamment, en citant, à l'appui de leurs assertions, une infinité d'Auteurs Grecs & Latins, dont ils ne manquoient pas d'assigner la page & le chapitre, & lorsqu'un d'entre eux sembloit avoir terrassé son antagoniste, celui-ci se relevoit avec plus de vigueur, & devenoit vainqueur à son tour. Le dernier qui parloit, sembloit toujours avoir raison. Un Académicien qui se trouvoit là, par hasard, les avoit écoutés, d'abord, avec indifférence ; mais il ne put s'empêcher de les admirer, quand il les vit s'engager dans une nouvelle contestation, où ils furent également s'attaquer & se défendre. Ils se livrèrent ensuite un troisième & un quatrième combat, où la victoire resta toujours indécise; mais lorsque la conversation vint à rouler sur des objets moins intéressans, il y en eut un, qui resta le maître du champ de bataille. Alors son adversaire s'avouant vaincu, le regarda comme son maître, & le pria d'expliquer divers phénomènes. Dans une dissertation que fit ensuite le vainqueur sur les causes du bâillement & du sommeil,

il ſe montra ſavant Anatomiſte, & il finit par une digreſſion ſur les divers ſoporifiques, qui ſe fabriquent tant chez l'Apothicaire que chez l'Imprimeur. Un inſtant après, on lui demanda s'il ſavoit dans quels parages le brigantin Anglois appelé *the Sparrow*, avoit été pris en 1780. Le brigantin *le Sparrow*, répondit le fier athlète, ne peut pas avoir été pris en 1780, puiſqu'il n'a été conſtruit à Briſtol qu'en 1781. Il ſortit de la rade le 15 Février 1782, commandé par le Capitaine *Peter*, qui avoit pour Lieutenant *Jean Adamſon*; & quand ils furent arrivés à l'embouchure de la *Delaware*, le 8 Avril de la même année, ils ſe laiſſèrent prendre comme des poules mouillées, par une frégate Eſpagnole, nommée *la Sainte-Marie du Roſaire*: mais cette priſe ne coûta pas aux Eſpagnols, autant que celle du port Mahon, par le Maréchal de Richelieu, ni autant que la conquête du Pérou, par Pizarre; car les Anglois n'avoient à leur bord que douze Mouſſes, huit Matelots, & trente-cinq Soldats, parmi leſquels étoient vingt-deux Recrues qui n'avoient pas de pierre à leur fuſil.

L'Académicien, qui juſqu'alors n'avoit vu dans ce jeune-homme qu'un Savant hériſſé de Grec & de Latin, fut bien ſurpris de l'entendre parler de nouvelles politiques, avec autant de volubilité, & ſurtout d'entendre citer les noms

&

& les dates avec autant de préciſion ; mais le Nouvelliſte ne s'en tint pas là, car, ayant eu occaſion de parler de la pièce intitulée *les Battus payent l'Amende*, jouée aux *Variétés Amuſantes* ; il entreprit l'Hiſtoire détaillée de ce Théâtre Forain, depuis le temps où l'on ne *varioit* qu'en jouant la même Pièce deux cents fois de ſuite, juſqu'à ſon établiſſement au Palais-Royal, époque où l'on a commencé de le regarder comme un ſecond Théâtre François ; mais quelqu'un l'ayant interrompu pour parler d'un jeune-homme qu'on diſoit marié avec une Actrice, il répondit : cela n'eſt point exact ; Mademoiſelle *Fretil* n'eſt point Comédienne de profeſſion, puiſqu'elle n'a jamais joué que dans la Comédie Bourgeoiſe : c'eſt ſur un petit théâtre du Marais qu'elle fit connoiſſance avec *Fierval* ; mais ils n'ont jamais joué enſemble, du moins à la Comédie ; car l'un n'a jamais eu d'autre rôle que ceux de *l'Enfant Prodigue*, de *l'Indiſcret* & de *l'Étourdi* ; tandis que l'autre jouoit continuellement *la Femme Induſtrieuſe.*

C'eſt ainſi que ce jeune-homme nous régala de pluſieurs anecdotes, après nous avoir étonnés par des diſcuſſions ſcientifiques ; de ſorte qu'en s'en allant, il nous laiſſa dans l'incertitude, ſi nous devions le prendre pour un Savant ou pour un homme du monde ; mais un Vieillard de

la compagnie, qui jusqu'à ce moment avoit gardé le silence, nous dit que c'étoit un Comédien.

Comment cela se peut-il, lui répondit-on, puisque nous le connoissons de vue, depuis dix ans, & que nous ne l'avons jamais vu sur aucun Théâtre ?

C'est très-possible, repliqua-t-il, parce qu'il ne joue la Comédie que dans des Cafés : tout son rôle consiste à réciter deux ou trois chapitres de *Vinnius* & de *Schneideven*, qu'il a appris par cœur, avec quelques dialogues de la Physique de Regnauld, un chapitre des Lettres Persanes, & trois ou quatre pages du *Colporteur :* celui qui dispute contre lui, ajouta le Vieillard, est un *compère* qui ne lui propose que des argumens communiqués, & c'est aujourd'hui pour la cinquième fois, que, depuis un an, je les entends agiter les mêmes questions sans y rien ajouter de nouveau. Il est bien vrai, que par ce moyen, ils ne font autre chose qu'escamoter quelques applaudissemens par-ci par-là ; mais c'est là leur manie ; chacun a la sienne, & la mienne consiste, en ce moment, à vous dire naïvement ce que j'en pense.

Ceux qui se plaisoient au merveilleux, aimèrent mieux croire que ce jeune-homme ressembloit au fameux Pic de la Mirandole, qui, comme on sait, n'étoit âgé que de dix-huit ans, quand il

ſoutint des théſes générales *de omni ſcibili ;* mais ceux qui avoient aſſez étudié pour connoître les bornes de l'eſprit humain, & l'étendue immenſe de l'Encyclopédie, convinrent que Pic de la Mirandole, & tous ceux qui ont prétendu l'imiter, n'étoient autre choſe que des Charlatans en fait de ſcience, & d'adroits ignorans.

Ne voulant pas aller perdre tous les jours mon temps dans les Cafés, je me fis annoncer dans le Journal de Lyon, pour donner des leçons d'Hiſtoire & de Géographie. Cette annonce me procura d'abord deux Ecoliers, & quelques jours après, trois ennemis. D'autres Maîtres, jaloux de mon entrepriſe & de mes ſuccès naiſſans, vinrent me trouver, ſous prétexte de recevoir eux-mêmes de mes leçons ; mais n'ayant réellement d'autre but que de me décourager, ils me firent cent queſtions, pour ſonder ma capacité, en diſant que j'avois tort de m'annoncer ainſi au public, ſans avoir fait mes preuves. Je leur dis, en m'apercevant de leur projet, que je fournirois mes preuves à quiconque voudroit m'employer, mais que pour le moment, il me ſuffiſoit d'avoir la permiſſion de la Police, & que je voulois éviter, avec ſoin, toute altercation avec des concurrens qui chercheroient à me faire perdre mon temps, ſous prétexte de me faire gagner leur eſtime ; voyant qu'il

n'y avoit rien à mordre, ils s'avisèrent de me jouer un petit tour d'efpiéglerie, en m'écrivant par la petite pofte une lettre, dans laquelle on me marquoit, que fi je voulois me rendre le lendemain au faubourg de Seran, près du château de Pierre-en-Cife, on me procureroit trois Ecoliers, &c.

Je me rendis au lieu indiqué; mais je n'y trouvai qu'une vieille femme, qui me remit une lettre conçue en ces termes:

*UNE affaire imprévue m'empêchant de me trouver au rendez-vous que je vous ai donné dans ma lettre d'hier, je vous prie, Monfieur, de revenir la femaine prochaine, fi vous n'aimez mieux m'aller trouver, avant la fin de celle-ci, au faubourg de la Guillotière, vis-à-vis l'Églife.*

*Signé*, JEAN PORTAL.

La Femme qui me remit cette lettre, étoit une Boulangère, qui m'affura ne connoître que de vue celui qui l'avoit dépofée entre fes mains; mais à la defcription qu'elle me fit de cet homme, je crus connoître un des trois champions qui m'étoient venu voir la veille. Cette circonftance me fit foupçonner qu'on pouvoit bien vouloir me faire courir d'un faubourg à l'autre, pour me *myftifier*. Cependant, foit par curiofité, foit pour n'avoir aucune négligence à me re-

procher, j'allai, en me promenant, au lieu indiqué, vers l'autre extrémité de la ville, c'eſt-à-dire, à une petite lieue de Pierre-en-Ciſe. Je trouvai effectivement M. Portal; mais il me dit qu'il n'avoit écrit à perſonne, qu'on avoit ſigné ſon nom ſans imiter ſon écriture, & que vraiſemblablement on avoit voulu me faire manger du *poiſſon d'Avril* au mois d'Octobre. Cette aventure ne fut cependant pour moi, qu'un très-petit déſagrément; parce que j'avois appris de bonne heure que, depuis deux Savoyards, qui ſe diſputent pour ſavoir à qui gagnera un ſou, juſqu'aux Rois, qui ſe font la guerre pour la poſſeſſion d'une Province, par-tout où il y a quelque choſe à gagner, ce ne peut être qu'à la pointe de l'épée.

Dans la ſuite, je me trouvai dans une maiſon Bourgeoiſe, où je fis connoiſſance avec un Peintre qui étoit un homme vraiment ſingulier (1).

---

(1) Lecteur, qui lirez peut-être avec répugnance les prétentions abſurdes de ce ſoi-diſant Philoſophe, permettez-moi de les expoſer à vos yeux, quelques choquantes qu'elles puiſſent être : celui qui s'occupe de la recherche de la vérité, eſt obligé de jeter quelquefois la vue ſur le tableau dégoûtant de l'erreur; par la raiſon qu'un Médecin ne ſauroit procurer la ſanté, s'il dédaignoit d'écouter la deſcription faſtidieuſe de la maladie; c'eſt à l'Hôpital, parmi les morts & les mourans, que celui-ci peut apprendre tous les jours à

En donnant sa première leçon de Dessin, il débuta, par dire à la Maîtresse du Logis, qu'il étoit Peintre de *Philosophie*, & quand on lui eut demandé ce qu'il entendoit par là, il répondit : Madame, vous savez qu'il y a des Peintres d'Histoire & de Batailles, qui expriment, avec des couleurs, les actions que les Historiens ont tant de peine à peindre avec des paroles; hé bien, je suis Peintre de Philosophie, parce que je démontre avec mon crayon & mon pinceau, de grandes vérités que les Savans ne sauroient expliquer dans leurs systèmes.

Ceci paroît intéressant, lui dit la Dame; mais quels sont ces systèmes, & ces grandes vérités ?

Madame, répondit-il, c'est le système du monde, & l'origine du genre humain.

Alors, j'observai que ceci n'étoit pas très-nouveau, à cause que nous avons des dessins qui représentent le système de Copernic, & des tableaux représentant la création.

Vous n'y êtes pas, me dit-il, car je vous démontrerai en Peinture, que le genre-humain vient d'un tas de vermisseaux, que nous des-

---

guérir les infirmités du corps; c'est en écoutant les faux Philosophes, que vous apprendrez à réfuter leurs systèmes, qui sont les maladies de l'esprit, &c.

cendons en droite ligne de la taupe & de la fouris, & que les araignées font autant de filières par où l'efpèce humaine a paffé avant d'arriver à fa perfection.

Ici on s'aperçut bien que le Peintre avoit un petit grain de folie, fi ordinaire parmi ceux qui cultivent les arts d'imagination ; & quelqu'un qui ne fe gênoit point, lui dit : votre fyftème eft furement trop abfurde pour être dangereux ; cependant je ne vous confeillerois pas d'aller enfeigner votre Philofophie dans les carrefours ; car vous pourriez bien vous faire loger aux cabanons, parmi les Philofophes de Bicêtre.

Point du tout, repliqua-t-il ; on eft trop éclairé aujourd'hui, pour ne pas voir que, quand la terre refroidie ceffa d'être une boule de verre, elle dut naturellement être couverte d'une infinité d'infectes ; ce fut alors le genre humain, dans fon enfance, parce que la foibleffe étoit fon partage ; mais, quand ces infectes eurent été métamorphofés en petits quadrupèdes, la vigueur commença à fe développer ; ce fut l'adolefcence du genre-humain. Dans la fuite, les petits quadrupèdes furent changés en finges, dont les grimaces, les mouvemens brufques, & les geftes animés annonçoient plus de pétulance que de raifon ; c'étoit la jeuneffe de l'efpèce humaine. Enfin l'homme parut, & l'on

vit éclore la Poësie, la Fable & la Peinture, & voilà le genre humain arrivé à l'âge viril.

Mais, lui dit-on, si tous les hommes raisonnoient comme vous, croyez-vous que le genre humain seroit encore bien loin de l'enfance du dernier âge ?

Ho, dit-il, tout le monde ne peut pas raisonner comme moi, parce que dans un corps, les pieds ne ressemblent pas à la tête.

C'est-à-dire, lui repliqua la Dame, que vous vous placez modestement à la tête du genre humain, & que vous vous regardez comme le premier homme du monde.

Oui, Madame, ajouta-t-il, je suis le premier qui ait donné de l'espèce humaine la généalogie complette, que voici : L'homme civilisé vient du sauvage parlant ; celui-ci vient du sauvage balbutiant, qui vient du *sauvage muet ;* le sauvage muet descend de l'orang-outang, (ou homme des bois). L'orang-outang vient du babouin, qui est arrière-petit-fils du singe-nain. Le singe-nain vient du loir & de la taupe, qui viennent de la souris: celle-ci vient du *mulotin*, qui descend de la salamandre & du *lézardinet*. Le *lézardinet* descend de la chenille & du ver, & le ver vient des quatre élémens combinés ensemble.

Tout cela est fort bien, lui dit la Dame, en

hauffant les épaules, mais il me femble que vous mettez dans notre généalogie des aïeux dont il n'eft point parlé dans l'Hiftoire, & dont vous ne pourriez pas prouver l'exiftence par des titres authentiques : qu'eft-ce que c'eft, par exemple, que les *fauvages muets*, les *lézardinets* & les *mulotins*, en auriez-vous vu dans des cabinets d'Hiftoire Naturelle ?

Il eft vrai, répondit le Peintre, que je n'en ai jamais vu ; mais ils peuvent avoir exifté, & fi je fupplée aux défauts de l'Hiftoire par des faits de mon invention, je ne fais en cela qu'imiter les plus grands Généalogiftes.

On pourroit, lui dit-on, pardonner à un Généalogifte de nous donner quelquefois pour des êtres réels, ceux qui n'ont été créés que par fon imagination, parce qu'il n'a d'autre but que de prouver l'antiquité de la Nobleffe qui eft un bien imaginaire; mais un Philofophe qui prétend démontrer de grandes vérités, ne devroit jamais appuyer fes démonftrations fur des menfonges.

Ce ne font pas là des menfonges, repliqua le Peintre, parce que perfonne ne peut me prouver que la Nature n'a jamais produit d'animaux d'une forme telle que je la conçois dans mon *mulotin* & mon *lézardinet*, & quand même je me tromperois fur ce point, & que je ferois obligé d'y faire quelque changement, mon

ſyſtème ne ſeroit pas moins bien étayé, parce qu'onpeut tous les jours ôter une mauvaiſe pierre d'un mur, ſans faire écrouler un grand édifice.

Vous avez raiſon, lui dit-on, pourvu que l'ouvrage ſoit compoſé d'ailleurs de bons matériaux, & qu'il ne ſoit pas bâti ſur le ſable.

Mon ſyſtème, repliqua le Peintre, n'eſt point un édifice fondé ſur le ſable, puiſqu'il eſt principalement appuyé ſur le feu, l'air & l'eau.

C'eſt encore pire, lui repliqua-t-on; mais laiſſons là la métaphore, prouvez-nous, comme vous nous l'avez promis, que la peinture ſert de développement à vos principes, & d'appui à vos prétentions.

Alors il tira de ſa poche un gros cahier, dans lequel il avoit deſſiné & colorié ſept à huit cents eſpèces d'animaux, depuis la plus laide chenille, juſqu'à la plus belle femme. Ces animaux, dit-il, ſont arrangés de manière, que chacun reſſemble à ſon voiſin, & cependant, en les parcourant tous, depuis le premier juſqu'au dernier, on paſſe par des nuances inſenſibles de la laideur à la beauté, de la foibleſſe à la force, & de l'inſtinct à la raiſon. Telle ſeroit une armée dont tous les Soldats ſeroient arrangés ſur une même ligne par rang de taille. Par-tout, où l'on en choiſiroit deux ou trois de ſuite, ils ſeroient de la même hauteur, & cependant

on trouveroit à une extrémité, le plus petit Tambour, & à l'autre, le Grenadier le plus gigantefque. Dans la galerie d'animaux que je vous préfente, continua-t-il, chacun reffemble fi bien à fes deux voifins, qu'il peut être évidemment le fils de l'un & le père de l'autre; mais, après plufieurs générations, la différence commence à paroître, de forte qu'après avoir augmenté peu à peu, elle fait voir une jolie femme, & un petit-maître, parmi les defcendans du finge & de la guenon.

Il vous manque trois points effentiels, lui répondis-je, je ne dis pas pour compléter, mais pour commencer votre démonftration : premièrement, il faudroit prouver qu'il n'y a pas de ligne de démarcation & de barrière infurmontable, entre l'inftinct aveugle & muet des animaux brutes, & la lumière de la raifon, qui eft accompagnée dans l'homme du don de la parole. Il faudroit, en fecond lieu, retrancher de votre galerie une cinquantaine d'animaux imaginaires, pour en fubftituer d'autres, plus réels; enfin, vous devriez nous expliquer d'où viennent les quatre élémens, & comment ils ont pu produire des vers.

Ce dernier point eft bien facile, répondit le Peintre, car les atômes ronds ou cylindriques, pointus & crochus, qui pendant plufieurs mil-

lions d'années s'étoient mus dans l'efpace, en fuivant des lignes parallèles, changèrent enfin de direction pour fuivre des lignes convergentes; par ce moyen, ils fe rencontrèrent *un beau matin*, & s'accrochèrent, je ne fais comment. Il en réfulta une confufion que je ne faurois vous démêler; mais le chaos fe débrouilla de lui-même, & c'étoit bien naturel, car tandis que le feu, comme plus léger, s'élevoit pour former le foleil & les étoiles fixes, la terre & l'eau, comme plus pefantes, devoient évidemment refter en bas, & l'air devoit occuper la région moyenne. Quant à la formation des vers, par la combinaifon des quatre élémens, je vais la faire paroître fous vos yeux. Vous mettrez vous-même de la terre & de l'eau dans une bouteille, & après l'avoir échauffée au bain-*marie*, je vous y ferai voir un million de vers. Ce ne fera pas, dit-il, de ces petits infectes qu'on ne peut voir qu'au microfcope, & que les Phyficiens Naturaliftes font remarquer dans une infinité de fubftances: ce feront des vers de deux ou trois pouces, que vous pourrez diftinguer à la vue fimple, & perfonne que moi, ne connoît cette expérience merveilleufe.

Ceci étant un fait, parut un peu plus intéreffant que toutes les vaines paroles dont il nous avoit amufés; c'eft pourquoi on le pria,

d'une commune voix, d'exécuter cette jolie expérience. Alors, il tira de ſa poche une bouteille de verre blanc, & nous pria d'y mettre nous-mêmes de l'eau & de la terre, enſuite, il la boucha, & la cacheta, pour nous faire voir qu'il lui étoit impoſſible d'y introduire les animaux qu'il prétendoit tirer du néant. D'abord, nous n'aperçûmes dans la bouteille que ce que nous y avions mis; mais quelle fut notre ſurpriſe, lorſque la bouteille chauffée & ſecouée, nous fit voir une infinité de vers vivans, dont quelques uns étoient longs de deux ou trois pouces; on les voyoit ſe remuer & s'agiter, comme pour exprimer le plaiſir & la ſurpriſe d'avoir reçu l'exiſtence. Ce n'eſt pas le tout, dit le Peintre, je vais leur ôter la vie que je viens de leur donner, & dans un inſtant vous ne verrez que des cadavres. En effet, il ne fit que poſer la bouteille dans un vaſe, & deux minutes après, les vers immobiles ne donnèrent aucun ſigne de vie.

Quand on demanda au Peintre, s'il pouvoit ſur le champ répéter ſon expérience, il dit que non, en reprenant la bouteille qu'il avoit fournie lui-même, ce qui me fit penſer qu'il lui falloit quelques préparatifs, & qu'il y avoit un peu d'eſcamotage.

Je ſoupçonne, lui dis-je, que votre expérience n'eſt autre choſe qu'un tour de paſſe-paſſe;

vous ſavez, ajoutai-je, que de la petite corde à violon, qu'on appelle *chanterelle*, coupée en petits morceaux, & jetée ſur un chapon qu'on vient de faire rôtir, paroît comme de petits vers, parce que la chaleur la met en mouvement, à peu près comme du cuir qu'on jette ſur la braiſe (on ſe ſert quelquefois de cette petite ſuperche-rie pour empêcher certaines gens de manger du chapon, tandis que ceux qui ſont du ſecret le mangent ſans répugnance). Vous ſavez auſſi, continuai-je, que pluſieurs autres ſubſtances ani-males, telles que le crin, le drap, le parchemin, les cheveux, la corne & la plume, ſe meuvent & ſe replient ſur un fer chaud; la corne, quand elle eſt bien mince, ſe remue par la ſimple cha-leur de la main. Je ſais, par expérience, que ſi on racle cette matière avec un morceau de verre, la raclure, jetée dans l'eau tiède, ſe remue & s'agite pendant quelques ſecon-des, & reſſemble, par ce moyen, à de petits vers plats, qui deviennent immobiles, & paroiſ-ſent morts quand l'eau eſt refroidie ou qu'ils ſont imbibés; votre expérience ne ſe réduiroit-elle pas à cela, ou à quelque choſe de pareil?

Dans ce cas, me répondit-il, il faudroit m'ex-pliquer par quel moyen j'ai pu introduire quel-que choſe dans la bouteille, après l'avoir bou-chée & cachetée.

Il eſt poſſible, lui repliquai-je, que je ne connoiſſe pas en détail tous les moyens employés par un Eſcamoteur, pour exécuter ſes prétendues métamorphoſes, & cependant je ſuis bien aſſuré que ſes tours ne ſont que de vaines apparences, & qu'il n'employe en général, que de l'adreſſe, des menſonges, & de la ſubtilité.

Alors, pour me faire voir que ſon opération ne conſiſtoit point en une vaine illuſion, il vida ſa bouteille dans un plat, & nous fit remarquer que ce que nous avions vu en dedans, étoit réellement un tas de vers, & non des ſubſtances animales, miſes en mouvement par la chaleur de l'eau.

Cette obſervation me mit dans le plus grand embarras; mais un heureux haſard me fournit la replique. Le Peintre ayant laiſſé tomber par mégarde un gros bouchon qui roula ſous une commode, il ſe hâtoit de le ramaſſer, lorſque, pour lui en épargner la peine, je fus aſſez poli pour le ramaſſer moi-même. Je fus bien récompenſé de ma politeſſe, car je m'aperçus que ce bouchon étoit creux, & ouvert dans ſa partie inférieure, comme un petit verre renverſé.

Je vois bien, à préſent, lui dis-je, que votre ſyſtème n'a pas plus de ſolidité que votre bouchon; c'eſt, ſans doute, là dedans, que vous aviez caché les vers, & vous aviez vraiſemblablement bouché la petite ouverture avec un

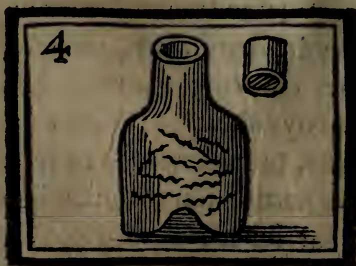
morceau de ſucre qui s'eſt fondu, pour laiſſer tomber les vers dans l'eau, quand vous avez ſecoué la bouteille; enſuite vous avez fait mourir ces vers, par la chaleur, en faiſant chauffer peu à peu la bouteille au bain-marie, &c.

Le Peintre, ſoi-diſant Philoſophe, fut entièrement déconcerté par cette petite découverte. En rougiſſant juſqu'au blanc des yeux, il avoua ſa ſupercherie, & quelqu'un lui dit que ſon ſyſtème n'étoit point un édifice fondé ſur le ſable, mais qu'il étoit pour le moins auſſi imaginaire que les châteaux en Eſpagne.

*Nota.* Si quelqu'un de mes Lecteurs vouloit faire cette expérience avec de la raclure de corne, comme je l'ai dit précédemment, il pourroit bien ne pas y réuſſir à la première fois, & m'accuſer injuſtement de lui avoir indiqué un mauvais moyen, parce qu'il eſt un art de faire les expériences, & parce qu'en fait de tours, comme en Phyſique, les Théoriciens ſont quelquefois mal-adroits, quand il faut en venir à la manipulation; je les prie donc d'obſerver, 1°, que ſi l'eau eſt un peu trop chaude, la corne ſe remuera à peine pendant une ſeconde, parce qu'elle ſera trop tôt imprégnée de molécules ignées, &c.; 2°, que ſi les morceaux ſont un peu longs & larges, ils ſe remueront un peu plus long-temps dans l'eau tiède, parce

que

que présentant un peu moins de surface, en proportion de leur volume, ils seront un peu plus long-temps à être pénétrés par la chaleur dans toutes leurs parties; 3°, que les parois de la bouteille doivent être un peu épaisses, ou peu transparentes (si l'on n'aime mieux faire usage d'eau trouble), afin que les spectateurs puissent apercevoir le mouvement de ces vers artificiels, sans remarquer que ce sont des substances inanimées; 4°, qu'il ne faut laisser la bouteille sous les yeux du spectateur, que pendant un instant, crainte que l'immobilité qui doit survenir ne fasse découvrir la supercherie; 5°, que l'expérience doit se faire dans une bouteille à gros goulot, afin que le bouchon puisse contenir plusieurs morceaux de corne, sans qu'ils soient trop resserrés, parce que s'ils formoient un groupe, en forme de peloton, ils seroient empêtrés les uns dans les autres, ce qui nuiroit à la liberté des mouvemens, &c.



## CHAPITRE V.

*Jérome Sharp & ſon Compagnon de voyage, logent à Auxerre, dans un petit cabaret borgne, avec une troupe de Saltimbanques. Définition du mot* BANQUISTE. *Dialogue avec un Directeur de Spectacle, qui égorgeoit ſes Acteurs quand ils ne jouoient pas bien leur rôle. Avis au Public ſur les Marchands ambulans, & ſur certains voyageurs ſoi-diſant dévaliſés. Conſeils aux Curés de campagne ſur les Marchands d'encens. Leçon aux bonnes gens qui ont des parens dans des pays lointains. Notice ſur les Mendians connus ſous le nom de* FRANCS-BOURGEOIS. *Tour d'eſcroquerie joué à un Aubergiſte. Moyen de vendre trois louis un vieux pot-de-chambre de faïence. Récréation hydraulique.*

N'AYANT fait que végéter à Lyon, je me hâtai d'en ſortir pour continuer ma route. M. Boniface avoit ſéjourné quelque temps dans la même ville, non pour attendre mon départ, mais pour obtenir le payement d'une petite ſomme qui lui étoit due; on l'avoit renvoyé d'une quinzaine à l'autre, pendant cinq mois, & comme par ce moyen on lui avoit déjà fait perdre tout eſpoir, il finit par s'eſtimer très-heureux de n'avoir dépenſé que vingt louis pour ſe faire payer ſix cents francs.

Sur la route de Lyon à Auxerre, nous ne vîmes, pour ainsi dire, de Châlons à Saulieu, que des montagnes incultes, des villages déserts, & des châteaux en ruine. Ces aspects sauvages pourroient me fournir ici un assez long article, où je donnerois la description de divers points de vue comme si je savois la Peinture, & où je répéterois, tout comme un autre, ce qui a été dit si souvent en fait d'Histoire Naturelle & d'Architecture gothique; mais n'écrivant que mon Histoire, je ne dois parler d'objets étrangers à mon sujet, qu'autant qu'ils m'ont fourni quelques réflexions, & j'avoue que, sur ceux que je viens de nommer, je n'en fis aucune; d'ailleurs je n'aime à faire des digressions que sur la nature vivante, & je veux m'attacher surtout à peindre cet animal qui est alternativement savant & crédule, impie & superstitieux, franc & suborneur, assassin & bienfaisant.

A Auxerre, nous logeâmes par hasard dans une auberge qui étoit le rendez-vous des *Banquistes*, & comme ce mot ne doit se trouver que dans les prochaines Éditions du Dictionnaire de l'Académie, je vais en donner ici une définition; on entend par *Banquistes*, toute sorte de gens qui vont de ville en ville, pour vivre aux dépens du public qu'ils attrapent. Les uns vendent de l'onguent pour la brûlure, les autres

des cloux rouillés pour guérir du mal aux dents; ceux-ci font voir un bœuf à la tête duquel on a induſtrieuſement ajouté une troiſième corne; ceux-là montrent pour de l'argent un grand jeune-homme habillé en femme, qu'ils appellent une *Géante*; il y en a qui vendent des cantiques de S. Hubert avec un petit anneau, pour guérir de la peſte & de la rage; quelques uns vendent des bouts de ſuif qu'ils appellent *de la graiſſe d'ours*, pour faire croître les cheveux; d'autres font voir des ſinges de Ceylan, & des léopards d'Afrique; mais la plupart, pour me ſervir de leurs expreſſions, ont *un truc, pour rouſtir les gonzes*; c'eſt-à-dire, une ſupercherie pour attraper les bonnes gens, & payer quelquefois leurs dettes en monnoie de ſinge; il y a, dans cet état, comme dans beaucoup d'autres, de bons & de mauvais ſujets, des victimes & des coryphées. On a vu des gens très-riches y manger leur bien, & des Savoyards y faire fortune; ils ont quelquefois de grands protecteurs, & ils ſont preſque tous autoriſés par la Police, non en tant qu'ils attrapent le public, mais ſeulement en tant qu'ils l'amuſent, & comme un mal néceſſaire. On n'apprendra peut-être pas ſans ſurpriſe, qu'il y a à Paris un homme de cet état, qui eſt ſi enthouſiaſmé de ce genre de talent, qu'il reçoit, loge & nourrit chez lui, *gratis*, pendant

trois jours, tous les pauvres *Banquiſtes* qui vont lui demander l'hoſpitalité; mais j'en parlerai dans la ſuite de mon Hiſtoire, & je reviens à mon auberge.

Il y avoit là une douzaine de gros gaillards, qui n'avoient pas tous une très-bonne mine, quoique pluſieurs euſſent de l'oripeau ſur leur habit; ils avoient avec eux leurs femmes, que je pris d'abord pour des Vivandières; mais leur converſation m'apprit bientôt en quelle compagnie je me trouvois. Je demandai une chambre particulière, pour M. Boniface & moi; mais l'Aubergiſte me dit que cela ne ſe pouvoit point, & que, puiſque j'aimois la ſolitude, il me feroit coucher dans une petite chambre à quatre lits. Il étoit trop tard, pour aller chercher une autre auberge; c'eſt pourquoi je fis de néceſſité vertu, & je ſoupai à table d'hôte avec toute la compagnie. D'abord, on parla peu; mais en compenſation, on but beaucoup, parce que les convives obſervoient à chaque inſtant qu'il falloit profiter de l'occaſion, puiſqu'on étoit dans la Bourgogne. Une demi-heure après, la converſation s'anima peu à peu; mais M. Boniface & moi, n'y prîmes aucune part, parce qu'on parloit d'une infinité d'objets qui nous étoient inconnus; c'eſt pour cela qu'on parut ne faire aucune at-

tention à nous, ou qu'on nous regarda comme deux imbécilles, plus propres à être la proie des aigrefins qu'à faire des dupes. Je voudrois pouvoir donner ici à mes Lecteurs une idée du bavardage que j'entendis ce soir-là, parmi ces Messieurs; il me suffiroit, peut-être, de dire que leurs discours étoient aussi libres que leurs manières, & aussi bigarrés que leurs habits; mais je crois pouvoir rapporter ici un petit dialogue qui eut lieu entre un des convives, qu'on appeloit *l'Aboyeur*, & un autre, qu'on appeloit *le Directeur*.

L'ABOYEUR.

Hé bien, Monsieur le Directeur, comment va votre spectacle? êtes-vous toujours bien content de vos Acteurs & de vos Actrices?

LE DIRECTEUR.

Ils commencent à jouer passablement leur rôle; mais j'ai un Danseur & une Danseuse, qui ne peuvent jamais paroître sur le théâtre sans faire quelques faux pas.

L'ABOYEUR.

Pourquoi ne leur faites-vous pas payer l'amende?

LE DIRECTEUR.

Tu ſais bien qu'ils n'ont pas le ſou.

L'ABOYEUR.

Je le ſais bien, Monſieur le Directeur; mais vous pourriez les punir en les faiſant coucher ſans ſouper.

LE DIRECTEUR.

Si je prenois ce moyen, ils danſeroient encore plus mal le lendemain, & le public, mécontent, finiroit par abandonner mon ſpectacle.

L'ABOYEUR.

Dans ce cas, il faut les renvoyer dans leur pays pour en faire venir d'autres.

LE DIRECTEUR.

Il m'en coûteroit trop, de les renvoyer à cinquante lieues; j'aime bien mieux les tuer.

L'ABOYEUR.

Vous auriez peut-être tort de les tuer, parce qu'ils peuvent ſe corriger, & mieux danſer dans la ſuite.

LE DIRECTEUR.

Ils ſont incorrigibles, & demain matin je leur coupe la tête.

Surpris de cette réſolution ſanguinaire, je ne pus m'empêcher de m'écrier: Quoi, Monſieur, vous voulez couper la tête à un Danſeur & à une Danſeuſe; & le Directeur en colère, me répondit: Oui, ſans doute, je veux les égorger, les éventrer, & leur manger le cœur; au reſte, ajouta-t-il, ils ne feront pas les premiers, car j'en ai embroché beaucoup d'autres.

Dès ce moment, je crus être dans une bande d'aſſaſſins; je regardai le Directeur comme un de ces fameux férailleurs, qui mépriſent les petits ſpadaſſins lorſqu'ils n'ont encore tué que deux ou trois hommes. Cependant, ma ſurpriſe alloit toujours en augmentant, & je ne pus m'empêcher de faire diverſes queſtions pour ſavoir les *pourquoi* & les *comment;* mais alors, tout le monde, excepté mon compagnon & moi, ſe mit à rire, en diſant: on voit bien que ces Meſſieurs ne ſont pas *Banquiſtes.*

Le lendemain, je ſéjournai à Auxerre, pour attendre le départ du coche de Paris: & en faiſant quelques informations ſur M. le Directeur, j'appris qu'il m'avoit dit la vérité; mais que je l'avois mal entendu. Cet homme avoit dreſſé dans la ville un petit théâtre, ſur lequel il faiſoit danſer des canards & des dindons au ſon du violon & de la flûte; je vis par là, que pour nourrir ſes Acteurs il n'avoit pas beſoin

de Boulanger, & que, pour ſe nourrir lui-même, il pouvoit les égorger, & les envoyer chez le Rôtiſſeur.

Si on déſire ſavoir comment on peut faire danſer des dindons & des canards, voici ce que j'ai appris depuis, dans un petit Ouvrage fort rare, de M. de Nougaret.

On les met ſur un théâtre de tôle, entouré d'un grillage de fil-d'archal; de ſorte que ce théâtre n'eſt autre choſe qu'une grande cage, dont le fond eſt une mince plaque de fer. Pour commencer la danſe, on allume le feu ſous le théâtre, & les pauvres bêtes, qui commencent à ſentir la chaleur, lèvent alors tantôt un pied, tantôt l'autre; dans ce moment, les violons jouent très-lentement; mais lorſque la chaleur augmente, & que la tôle devient un peu rouge, les Acteurs ſont obligés de ſauter, ſous peine d'avoir le pied rôti juſqu'aux ergots; alors les violons jouent beaucoup plus vîte, & les Muſiciens ont ſoin de ſuivre le mouvement des dindons, tandis que les ſpectateurs ignorant la ſupercherie, s'imaginent que ces animaux ont l'inſtinct de ſuivre la muſique.

Voyant que le Directeur & ſes confrères n'étoient pas ſi méchans que je l'avois cru d'abord, la curioſité de les entendre encore une fois, & le déſir de les obſerver, m'empêchè-

rent de changer d'auberge. Nous ſoupâmes donc une ſeconde fois avec la même compagnie, & la converſation y devint plus animée que le jour précédent, parce qu'on but quelques bouteilles de plus. Sur la fin du repas, il y en eut un qui déſira, pour l'inſtruction générale, que chacun ſe vantât du plus joli tour qu'il jouoit dans l'occaſion; ſi vous y conſentez, dit-il, je vous promets pour récompenſe, de vous enſeigner comment j'ai fait pour vendre trois louis un pot-de-chambre de faïence, qui ne m'avoit coûté que ſix ſous. Alors, chacun fut piqué de curioſité, & l'on acquieſça à la propoſition. Le marché paroiſſoit d'autant plus avantageux, qu'en enſeignant un ſeul tour, chacun pouvoit en apprendre une douzaine. Les tours que j'appris en cette occaſion, ne ſont, à proprement parler, que des tours d'eſcroquerie, & je crois devoir les dénoncer au public, afin qu'on n'oſe plus les employer. Si quelque Lecteur, trop ſcrupuleux, me reprochoit de donner ici des inſtructions dont les perſonnes mal intentionnées pourroient quelquefois faire mauvais uſage, je les prierois d'obſerver qu'il faudroit blâmer pour la même raiſon, dans les Livres de Botanique, la deſcription des plantes venimeuſes, parce qu'elles peuvent devenir funeſtes entre les mains d'un empoiſonneur. Je

le prierois auſſi de faire attention que plus un trait d'eſcroquerie eſt connu, moins il eſt dangereux, parce qu'on n'oſe plus le faire paroître, & que le public averti, ſe tient ſur ſes gardes par une méfiance ſalutaire; Meſſieurs les Auteurs du Journal de Paris ſont ſi perſuadés de cette vérité, qu'ils ont dévoilé pluſieurs fois les petites friponneries des aigrefins dont leur ville fourmille, & les Anglois, qui ſont nos maîtres en politique & en morale, donnent tous les jours, dans leurs Gazettes, le catalogue des ruſes qui ont été miſes en pratique la veille, pour leurrer les honnêtes Citoyens de Londres (1).

Voici donc l'aveu que firent huit des convives, d'après l'invitation d'un de leurs confrères.

### Premier Banquiste.

Mes chers confrères, je ſuis encore novice dans mon état, & je ne vous dirai peut-être rien qui ne vous ſoit connu; quoi qu'il en ſoit, voici ma meilleure ruſe. Lorſque je vends des mouchoirs dans les rues ou dans les promenades, je m'adreſſe ordinairement de préférence à ceux

(1) Il y a auſſi des pièces de Théâtre où l'on dévoile des tours d'eſcroquerie; telles ſont la Comédie de *l'Avocat Patelin*, & la Farce de Nicolet, qui a pour titre, *les Girandoles*.

dont la phyſionomie annonce l'inexpérience & la crédulité : ſachant que beaucoup d'hommes ſont bien aiſes de faire de bonnes affaires aux dépens du pauvre, que les circonſtances obligent de perdre, je ne manque pas de dire que je donne ma marchandiſe à vil prix, & que j'ai beſoin d'argent; alors pluſieurs perſonnes croyant profiter d'une occaſion favorable, veulent ſavoir le prix de ma marchandiſe, & comme je ſais qu'ils ne m'offriront guère que la moitié de ma demande, j'ai toujours ſoin de leur demander le double de ce que je veux obtenir. Ici j'employe dans l'occaſion, un petit tour d'eſcamotage pour faire croire que mes mouchoirs ſont plus grands que tous ceux avec leſquels on peut les comparer, quoique dans le fait, ils ſoient plus petits; mais ce n'eſt là que le commencement de ma fineſſe; car, tandis que mon chaland s'en va devant moi, ſans marchander, & que je le ſuis par-derrière, en le priant d'ajouter quelque choſe à l'offre qu'il m'a déjà faite, je mets ſubtilement ſous mon habit les deux ou trois mouchoirs qu'il a déjà vus, & j'en tire de ma poche quelques autres qui ont à peu près la même apparence, mais qui ſont plus petits & plus groſſiers. Après cela, je continue de lui offrir ma marchandiſe en rabattant quelque choſe de ma première demande; mais ordinai-

rement il s'obſtine, & ne me répond rien; alors je paſſe devant lui; & jette les nouveaux mouchoirs par terre comme par déſeſpoir, & je lui donne à entendre que c'eſt le beſoin d'argent, qui m'oblige de vendre à ſi bas prix. Auſſi-tôt, il me paye en ſe félicitant du bon marché, tandis que je me félicite au contraire d'avoir bien vendu; & quand il eſt en train de ramaſſer les mouchoirs, je m'en vais bien vîte, crainte qu'il ne me rappelle pour les changer; voilà, Meſſieurs, par quel moyen je peux *ſolir pour une roue de derrière ce qui m'a coûté cinquante ronds* (c'eſt-à-dire, vendre ſix francs, ce qui m'a coûté cinquante ſous).

### SECOND BANQUISTE.

Quant à moi, Meſſieurs, je ne ſuis pas encore aſſez adroit pour faire des tours de main, & je me contente de ne jouer que des tours d'eſprit. J'allois un jour de Paris à Cambray, & j'étois ſur un cheval que j'avois emprunté (*pour ne pas le rendre*); quand j'arrivai à Senlis, vers les huit heures du ſoir, je m'arrêtai devant une auberge, où je ne pouvois entrer faute d'argent, & je me mis à conter, à quiconque voulut l'entendre, que je venois d'être attaqué dans la forêt, par des voleurs qui m'avoient pris ma

bourſe après m'avoir aſſommé. Je m'étois réellement battu avec un Cocher de Fiacre, trois jours auparavant, & comme j'avois un œil poché au beurre noir, le peuple qui s'étoit aſſemblé en foule autour de moi, crut que cela provenoit d'un coup de bâton de la part des voleurs. Je ne manquai pas de dire comment ils étoient habillés, & de quel côté ils avoient pris la fuite; j'ajoutai, que j'étois un riche Négociant d'Orléans, que j'allois à la Haye, pour une affaire très-intéreſſante, & que j'avois une maiſon dans telle rue, & un bien de campagne dans tel territoire. Alors, un bon-homme qui avoit tout entendu de ſa fenêtre, me fit prier de monter chez lui pour ſouper; vous penſez bien que je ne me préſentai point avec un air emprunté, comme mon habit. Je lui contai combien il étoit intéreſſant pour ma famille, que j'allaſſe directement à la Haye, ſans retourner à Orléans, & je lui fis voir des lettres-de-change que j'avois faites moi-même, ſur Anvers, Malines, & Roterdam; bref, je jouai ſi bien mon rôle, qu'il me prêta ſix cents francs pour continuer ma route; mais je vous aſſure, mes amis, que cet argent n'eſt pas perdu pour lui, car mon intention eſt de le lui rendre auſſi-tôt que j'aurai dix mille livres de rente.

TROISIÈME BANQUISTE.

Et moi, Meſſieurs, quand je ne peux plus vendre d'orviétan dans les villes, je ſuis Marchand d'encens dans les campagnes. Je fais compoſer une pâte, dont je forme de petites tablettes comme du chocolat. Quand on en jette une au feu, elle produit une épaiſſe fumée, qui, à vous dire la vérité, ne ſent ni bon ni mauvais; mais j'ai le ſecret de la faire paſſer pour de l'encens d'Arabie. Ce n'eſt pas une merveille que de faire cette pâte, l'eſſentiel eſt de ſavoir la vendre; pour cela, je tâche ordinairement de faire connoiſſance avec le Carrillonneur d'un village. En lui payant bouteille, je lui promets un petit écu, à condition qu'il m'introduira chez ſon Curé, pour lui dire qu'il me connoît, & qu'il a ſouvent entendu faire mon éloge par des gens de ſa connoiſſance. Appuyé par cette recommandation, je me préſente au Curé, pour lui offrir de l'encens de toutes les manières, car en offrant de vendre mes tablettes, je lui fais des complimens qui ne finiſſent point. Cependant M. l'Abbé, à qui la flatterie n'en impoſe pas, demande à faire l'eſſai de ma marchandiſe; en conſéquence, on lui apporte du feu ſur une pelle, & il jette un peu de mon encens ſur la braiſe; auſſi-tôt, je le prie d'obſerver qu'il s'y

eſt mal pris, & qu'il faut briſer les tablettes. J'en prends parmi les autres, une bonne que je connois à une marque extérieure, & qui eſt de véritable encens, &, ſous prétexte d'enſeigner au Curé comment il faut faire, je briſe celle-là en la jetant au feu; par ce moyen, la chambre ſe trouve embaumée un inſtant après, & le Curé, flatté de cette bonne odeur, achète mes tablettes, croyant que toutes produiront le même effet. Quand mon tour eſt fini, le Carrillonneur ne manque jamais de me demander l'écu que je lui ai promis; je lui réponds ordinairement que je n'ai pas de monnoie, mais que je lui donnerai ſix francs le lendemain, & je vais à quelques lieues de là, pour en faire autant.

## Quatrième Banquiste.

Meſſieurs, quand je ſuis dans une auberge de village, chez de bonnes gens, je tâche de faire connoiſſance avec l'Aubergiſte & avec les Payſans du voiſinage. Je fais tourner la converſation ſur les gens qui vont courir le monde, & qui ont aſſez de négligence pour être cinq à ſix années ſans écrire à leurs parens; alors il arrive quelquefois qu'on me parle d'un tel & d'un tel, qui ſont partis il y a dix à douze ans, & qui, depuis ce temps-là, n'ont donné

donné aucune nouvelle. Quand on m'apprend qu'il exiſte dans le voiſinage des parens déſolés pour une pareille cauſe, je ne manque pas de m'informer bien au juſte des mœurs, de la taille, du métier, & des inclinations de ce voyageur abſent, &, après cela, j'écris pour lui, ou plutôt à ſon nom, une lettre dans laquelle je lui fais dire qu'il a fait fortune dans un pays lointain, & que n'ayant point d'enfans, il s'eſtimera heureux de partager ſon bien à ſes parens. Vous penſez bien, bonnes gens, que je ne manque pas de bien recommander l'honnête-homme qui ſera porteur de la lettre, & que, quand je vais la remettre moi-même, je ne manque pas non plus de dire, du parent abſent, tout ce que j'en ai appris dans le village voiſin, pour prouver que je le connois. Après cela, je raconte comment il a fait fortune & j'enſeigne comment il faut s'y prendre pour qu'il envoye de l'argent. Je n'ai pas beſoin de vous dire le reſte, & vous voyez ſans doute, auſſi bien que moi, que la famille devroit être bien pauvre, pour que je ſortiſſe de la maiſon ſans en avoir ſoutiré *quelques maltaiſes* (quelques louis).

## CINQUIÈME BANQUISTE.

Quand le jeu des marionnettes ne me pro-

duit pas de quoi vivre honnêtement, pour moi, ma femme & mes trois enfans, je fais un autre métier, ſur lequel je ne peux pas entrer dans un grand détail, parce qu'il ſe diviſe en cinquante branches différentes. Qu'il me ſuffiſe donc de vous dire qu'alors, je me fais *franc-bourgeois*, c'eſt-à-dire, que je mendie ſous un coſtume qui annonce que j'ai joui juſque là, d'une certaine aiſance; par ce moyen, je m'introduis facilement dans les bonnes maiſons, & quand je porte un vieux habit de velours, je trouve quelquefois telle perſonne, qui donne à peine un liard au mendiant couvert de haillons, & qui cependant rougiroit de m'offrir moins d'un petit écu. Au reſte, le métier de *franc-bourgeois* commence à tomber, parce que tout le monde s'en mêle, depuis qu'il y a des MENDIANS SUIVANT LA COUR. Mais j'ai inventé depuis peu, pour le faire valoir, une bonne ruſe, qui peut ſervir juſqu'à ce qu'elle ſoit divulguée: je vais à la porte d'un ſpectacle, & quand je vois un homme de bonne mine qui tient dans ſa main trente ſous ou un écu pour prendre un billet de troiſièmes loges ou d'amphithéatre, je me place à côté de lui, & je lui dis tout doucement: *Monſieur, j'ai faim;* alors il arrive ſouvent que cet homme me donne tout l'argent qu'il a dans ſa main, & que, ſe privant ce jour-là du Spectacle, il a le

plaiſir de faire l'aumône ſans vider ſa bourſe ; mais je vous avertis que pour faire ce métier-là, il faut être bon phyſionomiſte, & avoir bonne mémoire, car un jour je m'adreſſai, dans la foule, à un homme qui m'avoit donné trente ſous un demi-quart-d'heure auparavant, & qui me répondit : *malheureux, tu dis que tu meurs de faim, & il n'y a pas trois minutes que je t'ai donné de quoi acheter trois pains de quatre livres.* Vous penſez, ſans doute, que je me ſauvai bien vîte, ſans attendre mon reſte, crainte que la garde ne vînt m'arrêter pour me conduire au dépôt des vagabonds. A cela près, je crois ce *truc* bon, tant qu'il ne ſera pas connu, car en jouant cette comédie, il m'eſt arrivé ſouvent de recevoir ainſi, à la porte du ſpectacle, plus que le meilleur Acteur ne pouvoit gagner en dedans.

### SIXIÈME BANQUISTE.

Meſſieurs, à bon entendeur demi-mot ; c'eſt pourquoi mon hiſtoire ſera courte : voici comment j'ai été *franc-bourgeois* d'une nouvelle eſpèce ; je paſſois un jour à Bayonne, ne ſachant de quel bois faire flèche, lorſque je m'aviſai d'aller trouver le Lieutenant-Général de Police de cette ville, pour lui dire, après m'être muni de bons certificats (écrits & ſignés par moi-même), que

j'avois eu le malheur, en venant de la Sicile, de faire naufrage sur la côte de Portugal, & qu'étant bon Gentilhomme, réduit à la misère, mais n'osant demander l'aumône, je le priois de vouloir bien m'acheter ma dernière chemise. Dans ce moment, j'avois un très-bel habit; mais je n'avois pas de chemise sur le corps, & j'en tirai une de ma poche qui valoit bien trois louis à cause des manchettes à points de Bruxelles. Le Magistrat, persuadé par les circonstances, que je disois la vérité, me répondit qu'il ne falloit pas vendre mon linge, & me donna un louis d'or; mais, quand je le priai d'observer que j'allois à Lille en Flandre, & que cela ne suffisant pas pour faire ma route, je serois obligé, tôt ou tard, de vendre ce qu'il ne vouloit point m'acheter, il me dit qu'il feroit une quête pour moi parmi les Gentilshommes de sa connoissance, & que je pouvois revenir le lendemain. Je ne manquai pas d'y aller, à l'heure indiquée; il avoit ramassé cinquante écus, qu'il me donna très-poliment, & je pris des chevaux de poste pour aller en faire autant à Bordeaux, & à Nantes. Ce métier me parut si bon, que je ne voulois pas en faire d'autre; mais, me trouvant un jour dans une auberge où je faisois le grand Seigneur, j'eus une querelle avec un Cocher, & dans la chaleur de la dispute, je fus

reconnu par un gros Domeſtique, qui m'avoit vu mendier chez ſon Maître. Il me traita de gredin, je lui donnai un ſoufflet; je fus arrêté & mis en priſon : un an après, je n'en ſortis que par une eſpèce de miracle, car je paſſai par la fenêtre, au riſque de me caſſer le cou. Alors mon ſignalement fut envoyé aux Cavaliers de Maréchauſſée de pluſieurs Provinces; on ſonna le tocſin ſur moi, comme pour la bête du Gévaudan, & mon affaire a fait trop de bruit dans le monde, pour que j'oſe recommencer.

## SEPTIÈME BANQUISTE.

Meſſieurs, je n'ai jamais été *franc-bourgeois ;* mais je peux au moins me flatter d'avoir été un *franc coquin.* J'arrivai un jour à Lunel, en Languedoc, avec un de mes amis, qui me ſervoit de Domeſtique. Je mis pied à terre dans une grande auberge, & j'y fis une certaine dépenſe, pendant huit jours. Au bout de la ſemaine, je demandai le mémoire, & je payai généreuſement; mais je dis à mon Hôte, que j'étois obligé de ſéjourner quelque temps chez lui, à cauſe que j'attendois des lettres & de l'argent de la Lorraine pour continuer mon voyage. Feignant enſuite d'avoir quelques emplettes à faire, je le priai d'aller vendre ma tabatière chez un Orfé-

vre, & je lui remis aussi-tôt une tabatière d'or, en le priant de ne pas terminer le marché sans m'avertir du prix qu'on pourroit lui offrir. Il revint une heure après, & me dit que le bijou étoit de bon or, & que l'Orfévre en donneroit quarante louis; je lui répondis que je ne pouvois pas le donner à ce prix, à cause qu'il m'avoit coûté trois louis de façon, & qu'il y avoit de l'or pour cent pistoles; en conséquence, je reprends ma tabatière en attendant mes lettres. Cependant ces lettres n'arrivent point; je continue de faire de la dépense, sans payer, & pour calmer les inquiétudes que mon Hôte pourroit avoir, je lui offre mon bijou en gage. D'abord il fait poliment quelque difficulté de l'accepter; mais il le reçoit enfin par complaisance, & dit à sa femme de le mettre dans son armoire. Il ignore dans ce moment que je lui donne une tabatière de similor qui ressemble parfaitement à la première, excepté quant au poids & à la valeur. Quelque temps après, mon Hôte part pour la campagne, & je profite de l'occasion pour dire à sa femme que je connois à Nîmes un riche Négociant que j'aurois envie d'aller voir, & je la prie de me prêter dix louis & un cheval. Elle y consent avec d'autant moins de difficulté, qu'étant munie de ma tabatière, elle ne croit courir aucun risque, & que me croyant très-géné-

reux, elle attend de moi une bonne récompenſe. Auſſi-tôt, je prends Jacques *deſloges* pour mon Procureur, & je vais faire un coup de filet dans une autre Province.

### HUITIÈME BANQUISTE.

Mes ruſes ſont meilleures que les vôtres, & pour vous prouver que vous vous amuſez à la moutarde, je pourrois vous enſeigner des tours d'un genre ſupérieur ; je les tiens du Procureur *Friponneau*, qui mépriſe ceux qui eſcamotent des muſcades, parce que d'un trait de plume, il a l'art d'eſcamoter une maiſon ; mais je vous expliquerai tout cela quand nous ſerons ſeuls, & je défends que pour le moment, on en diſe davantage, parce qu'*il pleut* (Le Lecteur voudra bien obſerver que ces mots, *il pleut*, ſignifient en langage de Franc-maçonnerie : *Taiſons-nous, parce qu'on nous écoute, & nous riſquons d'être entendus par des perſonnes qui ne doivent pas connoître nos ſecrets*).

### NEUVIÈME BANQUISTE.

Peu m'importe, qu'il *pleuve* ou non, & je veux m'acquitter ſur le champ de ma promeſſe, en vous apprenant comment j'ai vendu mon pot de chambre trois louis. J'étois domicilié à Namur,

lorſqu'une maladie aſſez longue me réduiſit à la dernière misère, & m'obligea de vendre ſucceſſivement mes meubles & mes hardes; il ne me reſtoit qu'un vieux pot caſſé que je réduiſis en pouſſière impalpable; j'en fis une multitude de petits paquets, que j'arrangeai très-proprement dans une caſſette, comme ſi c'eût été une marchandiſe très-précieuſe; enſuite, j'achetai d'un Epicier, à deux liards pièce, douze cents exemplaires d'un Recueil de chanſons qu'il avoit achetées lui-même d'un Poëte, à ſix ſous la livre.

Muni de mes chanſons & de ma poudre, je vais ſur la place du Marché, j'aſſemble le Peuple au ſon de la trompette, & je l'amuſe ſucceſſivement avec mon cor-de-chaſſe, ma voix & mon violon. Enſuite je parle en ces termes, à la populace aſſemblée: » Meſſieurs & Dames, » vous voyez en moi le couſin-germain du » Juif-Errant; je ſuis le fameux *Vulpineti*, qui » voyage depuis trente ans en Autriche, en » Hongrie, & dans tous les Etats de Sa Ma- » jeſté l'Empereur & Roi (ici j'ôte mon cha- » peau, & tout le monde en fait de même); » c'eſt moi qui ſuis ce grand Chimiſte, inventeur » de la Poudre merveilleuſe, dont une pincée » ſeule dans une pinte d'huile bouillante, ſuffit » pour détruire, dans une maiſon, les punaiſes,

» les souris & les rats ; & ce qu'il y a de plus » admirable, c'est que cette même poudre, qui » est un poison pour les bêtes malfaisantes, fait » le plus grand bien à l'homme, parce qu'il suffit » de la porter sur soi, pendant vingt-quatre heu» res, pour détruire la vermine de la tête & les » vers qui sont dans le corps. Ce sont ces vers, » Messieurs & Dames, qui engendrent en nous » toute sorte de maladies, telles que la dyssen» terie & la sciatique. Ma poudre est à l'épreuve, » car elle a guéri de la péripneumonie M. l'Em» peigne, maître Cordonnier, à Mons, & de la » diarrhée M. Couture, Marchand Tailleur, » rue de la Magdelaine, à Bruxelles. Ne croyez » point, au reste, que je veuille vous la vendre ; » non, Messieurs, je ne la vends point ; mais » je la donne ; je suis pensionné de plusieurs » Puissances de l'Europe pour en faire la distri» bution *gratìs*, & j'en ferai présent à tous ceux » qui acheteront ma chanson. »

Après ce beau discours, je me mis à chanter avec un air d'indifférence, comme si j'eusse été là pour leurs menus plaisirs, & sans aucun intérêt ; mais aussi-tôt, chacun me tendit les bras en me donnant deux sous. Ceux qui arrivoient dans ce moment sur la place, voyant tant de monde s'empresser autour de moi, venoient augmenter la foule par curiosité,

quand ils avoient appris le ſujet de cet empreſſement, ils fendoient eux-mêmes la preſſe pour être ſervis à leur tour. On ſe battoit pour arriver juſqu'à moi, parce qu'on craignoit que bientôt il ne reſtât plus rien dans ma caſſette, & que chacun vouloit profiter de ma libéralité. Quand j'eus donné toute ma poudre, & vendu mes chanſons, il reſta plus de cent Payſans qui n'ayant pu ſe procurer de ma drogue, me ſuivirent juſqu'à ma porte, & je fus obligé d'aller bien vîte piler quelques vieilles aſſiettes pour avoir de quoi les ſatisfaire.

Voilà, mon cher Lecteur, les Hiſtoires ou les Romans que j'entendis de la bouche même de ceux qui en étoient les héros. Si j'avois voulu intervertir l'ordre des évènemens, j'aurois pu vous faire quelque récit plus agréable, en mettant ſous vos yeux des hommes d'une trempe bien différente; mais le détail dans lequel je viens d'entrer, peut vous être utile dans l'occaſion, & reſſembler par là à quelques ſemences dont les racines ſont un peu amères, mais dont les fruits ſont délicieux.

Ne croyez pas cependant qu'il faille juger de tous les autres faiſeurs de tours d'après ceux dont je viens de parler. Il n'y a point de règle ſans exception, & je ne vois que la prévention

& l'enthousiasme qui puissent dire, en parlant des gens d'une contrée ou d'une certaine profession, *ab uno disce omnes.* On voit quelquefois des personnes d'une classe inférieure, qui, par leurs talens, leur probité & leur sensibilité, honorent leur état, tandis qu'un faquin, qui les méprise, déshonore souvent le sien. Jean-Jacques Rousseau a gagné sa vie pendant quelque temps, à faire voir une fontaine de Héron, & les vertus de l'Auteur d'Emile n'ont jamais été mises en question. On voit quelquefois dans le monde des gens qui semblent ne s'être enrichis aux dépens du pauvre que pour avoir le droit de l'insulter par leur faste & leur orgueil; mais j'ai connu le Directeur d'un petit spectacle, qui sembloit au contraire n'avoir fait fortune aux dépens des riches que pour avoir le bonheur de distribuer son bénéfice aux indigens. Sa bienfaisance le rendoit d'autant plus recommandable, qu'il croyoit ne faire que son devoir. De pareils hommes seront sans doute estimés partout où l'on compte la vertu pour quelque chose; mais il y en a plusieurs, qui, sans être bienfaisans, ne sont pas moins estimables, parce qu'étant dénués de moyens, ils n'ont que des désirs impuissans; la fortune pourroit bien donner de l'éclat à leur mérite; mais ils n'en sont pas moins grands pour être vertueux dans l'obscurité.

Tel étoit un Mécanicien que j'ai vu confondu dans la foule, comme un diamant dans un fumier; autant les autres se faisoient remarquer par la pétulance & la prétention, autant il étoit remarquable par sa douceur & sa modestie. J'ai su depuis peu qu'il avoit autrefois joué un certain rôle dans le monde, mais qu'ayant eu du mérite sans ostentation, & des talens sans intrigue, il avoit été abandonné de ses protecteurs & culbuté par la calomnie. Ses mœurs pacifiques ayant rendu ses ennemis plus entreprenans, il avoit été obligé de quitter un état où il falloit être continuellement sur la défensive; cependant il étoit fort brave, car on doit donner ce nom à tous ceux qui ne cherchent querelle à personne. Son goût pour les voyages & son aversion pour les disputes, lui avoient fait adopter un genre de vie, où il trouvoit des confrères qui lui parloient quelquefois d'un ton brusque, mais qui ne pensoient jamais à l'embrasser pour le trahir. On n'avoit pas besoin de savoir son histoire pour l'estimer; car le son de sa voix alloit jusqu'au cœur, & la beauté de son ame étoit peinte dans ses yeux. On ne l'avoit jamais vu refuser un service pécuniaire, excepté quand il y étoit forcé par l'impossibilité; il faisoit voir ses mécaniques *gratis*, & ne trouvoit son bénéfice que lorsqu'il avoit occasion de les vendre. Quelques uns de

ſes ouvrages n'étoient, à proprement parler, que des joujoux pour amuſer l'enfance; mais il y en avoit d'autres, qui pouvoient contribuer à enrichir un cabinet de curioſités, comme celui que je vais décrire, & dont il n'étoit point l'inventeur (1); *fig. 5.*

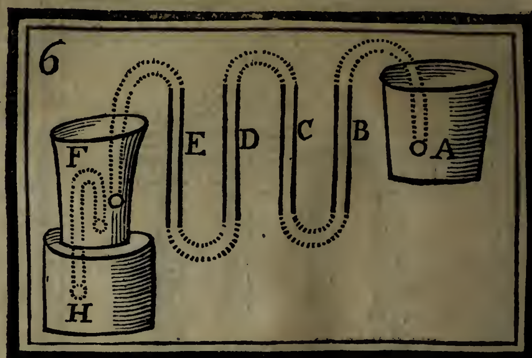



Quatre tuyaux de verre, diſpoſés en colonnade, & ſurmontés d'un fronton, repréſentent le frontiſpice d'un palais. Ces colonnes tranſparentes & remplies d'eau, laiſſent appercevoir de petites figures de cire qui nagent dans l'inté-

1°. Le véritable inventeur de cette pièce eſt M. le Chevalier de Trouville, avantageuſement connu par ſes belles découvertes en Hydraulique.

rieur, & dont deux montent & defcendent alternativement, tandis que les deux autres ont le mouvement contraire, & le tout fans aiman, fans roue, & fans levier. Voici en deux mots, par quel moyen on exécute cette petite merveille; *fig. 6.*

*Intelligenti pauca.*




Au point *A*, eft un baffin caché dans le corps du bâtiment, les quatre colonnes ne font qu'un feul & même tuyau de verre, recourbé comme le repréfente la figure; c'eft, à proprement parler, un fyphon par où l'eau s'écoule du baffin *A* au baffin *F*, qui eft pareillement caché dans le corps du bâtiment.

L'eau ne peut ainfi paffer d'un baffin à l'autre, fans defcendre par la première colonne *B*, & monter par la feconde *C*, pour redefcendre en

fuite par la troifième *D*, & remonter par la quatrième *E*; mais, comme on ne voit pas alors l'eau fe remuer, fi elle eft bien claire, les figures font entraînées par le courant, & ont des mouvemens oppofés, dont on n'aperçoit pas la caufe. Ces mouvemens cefferoient bientôt, quoique l'eau continuât de couler, parce que les figures étant parvenues aux extrémités fupérieures ou inférieures des colonnes, font trop groffes & trop longues pour fuivre le courant dans les contours du tuyau (où l'on peut d'ailleurs pofer un diaphragme pour empêcher les figures de paffer); mais l'eau ceffant un inftant de couler rapidement, par le moyen que nous indiquerons ci-deffous, les figures reçoivent par leur gravité ou légèreté fpécifique, un mouvement oppofé à celui qu'elles avoient auparavant, car la première qui étoit defcendue dans la colonne *B*, remonte d'elle-même quand l'eau s'arrête, parce qu'ayant à fa tête un petit morceau de liége, elle tend à furnager : la feconde, au contraire, qui étoit montée dans la colonne *C*, defcend quand l'eau eft immobile, parce qu'ayant à fes pieds une épingle de fer, fa gravité l'entraîne vers le fond; la troifième & la quatrième font comme la première & la feconde, par la même raifon.

Mais fi, un inftant après, l'eau continue de couler avec rapidité, elles quitteront encore

leur place, étant entraînées par le courant, pour la reprendre enfuite, quand l'eau s'arrêtera ou lorfqu'elle coulera très-lentement. Tout le fecret fe réduit donc, à préfent, à faire que l'eau coule & s'arrête alternativement. Voici le moyen que l'on employe pour produire cette intermittence.

L'eau ne coule du baffin *A* au baffin *F*, que parce que ce dernier eft plus bas; fi donc, on fait celui-ci affez petit pour qu'il fe rempliffe en peu de temps, l'eau s'y trouvant bientôt élevée prefque à la même hauteur que dans le baffin *A*, ne pourra plus couler que très-lentement; voilà donc le courant arrêté pour un inftant; mais fi le baffin *F* fe vide enfin tout à coup dans un autre *H*, qui fera encore plus bas, fon eau defcendra par ce moyen, & permettra à celle du baffin *A* de couler encore rapidement. Or, quand l'eau eft enfin parvenue à une certaine hauteur, ce baffin *F* fe vide réellement tout à coup, à l'aide du fyphon *F*, *H*; par ce moyen, l'écoulement rapide & fon interruption, auront lieu alternativement jufqu'à ce que le premier baffin foit entièrement vide. *Qui poteft capere, capiat.*

## CHAPITRE VI.

*Converſation avec des Militaires Philoſophes dans le Coche d'Auxerre. Expériences Phyſiques ſur la Réfraction de la Lumière, & ſur le Mouvement composé. Joli Problème d'Architecture. Tour d'Eſcroquerie joué à Monſieur Boniface, à Fontainebleau, par deux Chevaliers d'induſtrie, ſur une Récréation mathématique. Rencontre au village d'Eſſonne, de quelques Goguenards de Paris, qui myſtifioient deux Marchands de Vin; le myſtificateur eſt myſtifié à ſon tour. Jérome Sharp fait des paris à coup sûr; il enſeigne l'art d'attraper ſans courir, & après avoir prouvé que les plus inſtruits ne ſont pas ceux qui poſsèdent les plus grandes bibliothèques, il jette un coup-d'œil rapide ſur les divers genres de charlataniſmes dont il n'a pas encore parlé.*

NOUS prîmes le coche d'eau pour aller à Paris; mais cette barque ne me parut pas auſſi commode que je me l'étois imaginé; j'avois eſpéré d'y trouver autant de commodités que dans un vaiſſeau Marchand, & autant de propreté que dans les chaloupes qui ſervent aux Dames de Marſeille pour aller faire des promenades ſur mer; j'avois cru pareillement

N

que le courant de l'Yonne & de la Seine nous conduiroit rapidement juſqu'au ſéjour enchanteur de l'induſtrie & de la politeſſe ; mais en cela je m'étois bercé, comme à d'autres égards, d'une vaine eſpérance. En entrant dans le coche, je ne trouvai pour m'aſſeoir, que des tas de meubles & de marchandiſes, & pour compagnie, que des Savoyards, des Recrues & des Nourrices ; il y avoit tant de monde & une ſi grande quantité de paquets, que par-tout où les eaux étoient un peu baſſes, on étoit obligé de mettre quelques voyageurs à terre pour alléger la voiture, tandis que d'autres entroient dans l'eau pour pouſſer par-derrière. Ce déſagrément n'étoit pas le ſeul qu'éprouvoient tous ceux qui étoient un peu preſſés d'arriver à Paris ; car on eſſuyoit auſſi d'autres retardemens près des villages, où le Patron & les Bateliers étoient retenus à chaque inſtant, ſoit pour dépoſer des marchandiſes, ſoit pour en embarquer de nouvelles. L'ennui qui nous accabloit n'étoit diminué en aucune manière, ni par les diſcours des Recrues, ni par les chanſons poiſſardes que nous étions obligés d'entendre : je commençois à me repentir de n'avoir pas continué ma route à pied, & j'enviois le ſort de ceux à qui la fortune permet de prendre des chevaux de relais, lorſque trois Officiers qui couroient la poſte furent

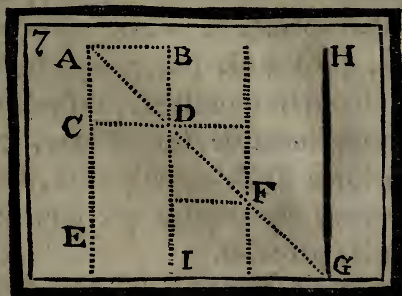
renversés dans leur voiture par une charrette, à quelques pas de la rivière. Une de leurs roues s'étant brisée dans un lieu où il n'y avoit pas de charron qui pût en fournir une autre, cet accident les obligea de s'embarquer sur notre coche, avec les débris de leur voiture, & tandis qu'ils se plaignoient de la dure nécessité où ils se trouvoient réduits, je me félicitois intérieurement de ce qu'il nous arrivoit bonne compagnie. Je ne me trompai point dans l'opinion que je conçus d'eux, par la manière libre, mais honnête, dont ils se présentèrent; ce n'étoit point de ces fanfarons qui se croyent obligés de faire à chaque instant une vaine parade de leur bravoure, & qui sont bien aises d'en être quittes pour cette démonstration; ce n'étoit pas non plus de ces Guerriers sauvages & farouches, du temps des Gaulois, qui sembloient n'être devenus les protecteurs de la Nation que pour avoir le droit d'en être les oppresseurs; grâce aux Dames Françoises qui ont poli les mœurs de nos Militaires, on trouve rarement aujourd'hui le vrai courage sans qu'il soit accompagné de la douceur & de l'amabilité; mais les compagnons de voyage que le hasard nous envoyoit, n'étoient pas tout simplement d'aimables Officiers; c'étoient des Militaires Philosophes, parlant à tout le monde, ne se fa-

miliarisant avec personne, & sachant tenir leur rang sans fierté; ils avoient assez de mérite pour pouvoir se montrer de près, sans qu'on cessât de les estimer, & ils n'avoient pas besoin d'observer à la rigueur cette étiquette, qui semble n'être autre chose qu'une barrière élevée par des sots pour empêcher le mérite de parvenir jusqu'à eux, & de les voir tels qu'ils sont. Loin de parler continuellement de leur métier, comme font les pédans, & de garder un profond silence comme ceux qui, privés de la faculté de penser, se trouvent réduits à l'état de pure végétation, ils changèrent de propos si souvent que l'occasion s'en présenta, & parlèrent chacun à leur tour, dans les différentes questions qui furent agitées en fait de Politique, de Littérature, & même de Physique & de Géométrie. Les réflexions furent tantôt légères & tantôt profondes, selon l'occasion, mais il n'y eut ni réponse satyrique ni replique mordante; la dispute s'échauffa peu à peu, mais sans aigreur, & se termina en me laissant dans l'incertitude sur ce que je devois admirer davantage, ou l'adresse du vaincu qui avoit présenté une mauvaise cause sous le plus beau jour, ou la politesse du vainqueur qui avoit la modestie de vouloir cacher sa victoire, & de ne jamais s'en prévaloir. Il seroit peut-être trop long de donner ici le dé-

tail de la converfation que j'eus avec ces Mef-ſieurs, & dans laquelle nous eûmes le plaiſir de nous inſpirer une eſtime réciproque; mais je crois pouvoir rapporter ici deux petites expériences Phyſiques, dont je les rendis témoins, & qui parurent leur faire le plus grand plaiſir. Ils avoient eu la bonté de m'expliquer comment un boulet de canon décrit une parabole, & par quel art, avec la même quantité de poudre, & en donnant au mortier différens degrés d'inclinaiſon, on peut cependant faire parvenir une bombe toujours au même but; quelques inſtans après, nous remarquâmes le mouvement apparent du rivage, qui ſembloit remonter dans tous les endroits où la barque deſcendoit un peu plus vîte quand elle étoit entraînée par la rapidité du courant; cette illuſion d'optique nous fournit l'occaſion de parler du mouvement apparent du ſoleil, produit par celui de la terre, en ſens contraire. Un de ces Meſſieurs, qui n'étoit pas auſſi inſtruit en fait d'Aſtronomie, que ſur le jet des bombes, ou qui peut-être n'avoit d'autre but que de ſavoir juſqu'à quel point j'étois inſtruit moi-même, me propoſa quelques difficultés ſur le ſyſtème de Copernic, & me dit, entre autres objections, que ſi la terre tournoit avec la vîteſſe qu'on lui ſuppoſe, & qui doit être bien plus grande

que celle d'un boulet de canon, les oiseaux qui s'élèvent pour planer dans l'air, sans que la terre cesse de tourner, devroient la voir fuir au dessous d'eux, & ne pourroient plus retrouver leur nid. Cette objection paroissoit être d'autant plus naturelle & victorieuse, que je convins d'abord de l'avoir lue dans les Ouvrages du savant Astronome Tycho-Brahé, qui la proposa comme une des principales, contre le mouvement de la terre; mais il fut très-surpris, quand je lui dis, que quand même l'atmosphère ne tourneroit point avec notre globe (ce qui fait que les oiseaux suivent le mouvement de la terre sans s'en apercevoir), ils devroient encore retrouver leur nid (du moins, quand ils ne s'élèvent que pour un instant), parce qu'ils auroient un mouvement commun avec la terre à cause de l'impulsion qu'ils en auroient reçue avant de s'élever en l'air. Pour lui prouver ce paradoxe, je grimpai au haut du mât de notre barque; là, je me servis d'une perche pour tenir mon chapeau élevé à six pieds au dessus de moi, & dans un instant où la barque avançoit rapidement, je demandai à ces Messieurs, dans quel endroit ils croyoient que tomberoit mon chapeau lorsque je le laisserois s'échapper; ils me répondirent unanimement, qu'il devoit tomber dans l'eau, à cause que, pen-

dant sa chute, la barque, en avançant, le laisseroit en arrière : Messieurs, leur répondis-je, vous allez voir le contraire ; un instant après, je secouai la perche, & le chapeau qui tenoit à peine, tomba au pied du mât ; n'en soyez pas surpris, leur dis-je ; le chapeau avoit un mouvement commun avec la barque, avant que je secouasse la perche, & ce mouvement l'a accompagné dans sa chute, de sorte qu'au lieu de descendre perpendiculairement à l'horizon comme il l'a paru à vos yeux, il a décrit une ligne oblique, comme vous l'auriez vu, si vous eussiez été sur le rivage. Pour compléter ma réponse, quand je fus descendu du haut du mât, je leur fis la figure que voici (*fig.* 7), & j'ajoutai ce qui suit.




Quand le chapeau commence de tomber au bout du mât *E, A*, il se trouve poussé verticalement vers le point par sa gravité, & hori-

zontalement vers le point *B*, par l'impulſion qu'il avoit reçue du mât, avant de tomber. Ne pouvant obéir entièrement à ces deux impulſions différentes, il prend une direction moyenne, & décrit la petite diagonale *A*, *D*; par ce moyen, il accompagne le mât, qui, après le premier inſtant, n'eſt plus à la même place, & ſe trouve repréſenté par la ligne *B*, *I*. Par la même raiſon, le chapeau doit ſe trouver au point *F* après le ſecond inſtant, & au point *G* après le troiſième; il termine donc ſa chute au pied du mât, *H*, *G*, & ſemble l'avoir parcouru perpendiculairement à l'horizon, quoique dans la réalité & aux yeux d'un homme qui auroit été ſur le rivage, il ait dû parcourir la grande diagonale, *A*, *G*. Nous n'avons pas aperçu la direction horizontale du chapeau, parce que nous avions nous-mêmes ce même mouvement, & cette loi, qui ſemble purement Phyſique, ſe trouve auſſi dans le moral; car, lorſqu'un homme ſuit le mouvement de ſes paſſions, ſelon leur degré de force & de combinaiſon, ſes mœurs ne deviennent choquantes que pour ceux qui n'ont pas les pareilles.

Ces Meſſieurs furent ſi ſatisfaits de mon explication, & ſurtout de mon expérience à laquelle il n'y avoit rien à repliquer, qu'ils me prièrent de leur faire entendre un phénomène

dont ils avoient ſouvent entendu parler, mais dont ils ne connoiſſoient pas bien la cauſe. Comment eſt-il poſſible, me dirent-ils, qu'on apperçoive le ſoleil le matin, avant même qu'il ſoit au deſſus de l'horizon, & le ſoir un inſtant après qu'il eſt couché?

Ceci, leur répondis-je, demanderoit une très-longue explication, mais pour vous faire entrevoir la cauſe de ce phénomène, il me ſuffira de vous dire, 1°, qu'en général nous ne voyons un objet, que parce qu'il nous envoye directement des rayons de lumière; 2°, que ſi cependant ces rayons parviennent à notre œil par une route détournée, comme quand ils ſont réfléchis par une glace, nous pouvons encore voir l'image de cet objet, & c'eſt ainſi qu'à l'aide d'un miroir, nous pouvons voir en face un homme qui eſt à côté de nous, quoiqu'il ne ſe préſente directement à nos yeux que de profil; 3°, que les rayons qui viennent peindre un objet ſur notre rétine, peuvent changer de route, & décrire une ligne courbe ou briſée en paſſant dans l'air, dans l'eau ou à travers un verre; & dans ce cas, nous pouvons apercevoir l'objet, quoiqu'il y ait un obſtacle intermédiaire qui empêche les rayons d'aller directement juſqu'à nos yeux.

Pour faire entendre cette dernière propoſition,

je mis une pièce de douze ſous dans un vaſe, que je plaçai enſuite à une hauteur convenable, pour que ſes bords puſſent empêcher de voir la pièce; enſuite je verſai de l'eau dans le vaſe, & la pièce parut auſſi-tôt au point *B*; *fig. 8.*

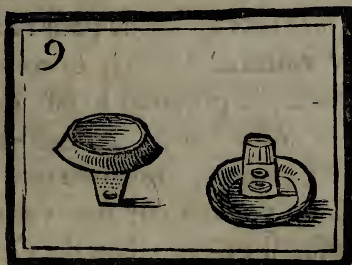



Il vous ſemble, leur dis-je, que la pièce eſt au point *B*, & cependant elle eſt au point *A*, parce que les rayons ſortant de l'eau pour entrer dans l'air, changent de route au point *C*, pour aller à votre œil *D*, par la ligne briſée *D*, *C*, *A*; mais l'œil accoutumé à voir les objets au bout d'une ligne droite, ne peut apercevoir ici la pièce, qu'au bout de la ligne *D*, *C*, *B*, &c. C'eſt par la même raiſon que quand le ſoleil eſt ſur le point de ſe lever, ſes rayons entrant dans l'atmoſphère, changent de direction, & nous le font voir au deſſus de l'horizon, quoiqu'il ſoit au deſſous.

En terminant mes obſervations ſur la réfraction de la lumière, je fis une autre petite expérience qui eſt très-vulgaire, mais dont je vais

dire un mot en faveur de ceux qui ne la connoiſſent point.

Je verſai de l'eau juſqu'à moitié, dans un verre, où j'avois mis un petit écu, & je le couvris d'une aſſiette; *fig. 9.*




Renverſant enſuite l'aſſiette & le verre, je demandai combien on vouloit donner de ce qui étoit dedans. Pluſieurs perſonnes qui ne connoiſſoient pas l'expérience, offrirent neuf livres, parce qu'ils croyoient voir un écu de ſix francs avec un petit écu; mais en ſoulevant le verre pour faire ſortir l'eau, je leur fis voir qu'il n'y avoit réellement que trois livres; c'eſt ainſi, leur dis-je, que certains protecteurs font ſouvent apercevoir dans l'avenir, à travers des promeſſes emphatiques, une riche perſpective qui ſe réduit à peu de choſe quand il faut venir au fait & faire ceſſer l'illuſion.

Nous parlâmes enſuite de l'applatiſſement de la terre vers les pôles, & de la différence des

ſyſtèmes ſur les forces vives, mais ces diſcuſſions qui dans ce moment étoient très-agréables pour la compagnie, pourroient bien ne pas l'être à mes Lecteurs, c'eſt pourquoi je vais continuer le récit de mes petites aventures.

Me voyant dévoué à l'ennui, lorſque ces Meſſieurs ſortirent du coche pour faire raccommoder leur voiture, à Sens, & continuer leur route en poſte, je propoſai à M. Boniface de continuer la nôtre à pied, & auſſi-tôt qu'il y eut acquieſcé, nous éprouvâmes que, quand on entreprend un voyage par une voiture lourde & ennuyeuſe, il eſt prudent de ne pas payer d'avance pour toute la route; car on ne voulut nous rendre aucune partie de la ſomme que nous avions donnée pour aller juſqu'à Paris; tandis que d'autres plus ſages que nous, & qui n'avoient payé que pour aller à Joigni, à Sens, ou à Montereau, étoient libres de continuer en payant le ſurplus, ou de s'en aller ſans rien perdre.

M. Boniface ne fut pas le ſeul de mon avis, lorſqu'il aima mieux ſe fatiguer ſur le grand chemin que de s'ennuyer dans une voiture qui n'alloit ſouvent qu'à pas de tortue, & dans laquelle il falloit encore paſſer deux jours & deux nuits. Deux femmes d'une figure intéreſſante nous ſuivirent, en nous priant fort honnêtement, de vouloir bien les protéger ſur le

grand chemin contre les insultes des polissons qu'elles pourroient rencontrer; elles nous apprirent qu'elles alloient trouver un de leurs cousins, à Fontainebleau, pour aller ensuite avec lui jusqu'à Saint-Germain-en-Laye, où une vieille tante qui étoit malade, demandoit à les voir pour faire son testament en leur faveur. Quoiqu'il n'y eût rien d'invraisemblable dans ce discours, j'y soupçonnai quelque mensonge, lorsque je reconnus ces femmes pour deux de celles qui s'étoient trouvées avec nous, à Auxerre, dans la compagnie des *Banquistes*; je leur en témoignai ma surprise; mais une d'elles me répondit, que le hasard les avoit conduites comme nous dans cette gargote, & qu'elles étoient aussi contentes que nous de n'être plus en si mauvaise compagnie. Nous sommes encore filles, continua-t-elle, & si la succession que nous attendons nous met en état de nous marier selon nos désirs, nous espérons bien que ce ne sera pas avec des escamoteurs. Alors je me félicitai de ce que je pouvois faire connoissance avec deux personnes fort aimables, que la misère actuelle obligeoit de voyager à pied sous ma protection, mais que la fortune pourroit bientôt mettre en état de me devenir utiles dans les environs de Paris. En conséquence, je leur fis tout bonnement ma cour sans

témoigner plus d'affection à l'une qu'à l'autre, crainte d'exciter la jalousie. Elles se montrèrent assez difficiles pour me faire entendre qu'elles n'étoient pas accoutumées à laisser prendre la moindre des libertés; mais en même temps, elles parurent assez indulgentes pour me laisser concevoir quelques espérances; cependant nous avancions, en chantant; je faisois tous mes efforts pour leur plaire, & je ne manquai pas de raconter comment j'avois gagné vingt-cinq louis & une montre d'or, chez un Seigneur du Dauphiné; de leur côté, elles me chantèrent les louanges de leur cousin, & firent en même temps mon éloge, en me disant combien il seroit satisfait de lier amitié avec un homme comme moi.

A peu de distance de Villeneuve-la-Guyare, nous trouvâmes un petit pont cassé, sur un ruisseau, assez étroit pour qu'un homme pût le franchir sans être un grand sauteur, mais trop large pour qu'une femme pût en faire autant. Les voyageurs avoient formé à travers les champs, un sentier qui conduisoit par un long détour à un endroit où le ruisseau étoit guéable; mais ayant suivi ce sentier, nous ne trouvâmes qu'un torrent qu'on pouvoit à la vérité passer à cheval ou en voiture, mais dont l'eau étoit si froide & si rapide qu'il n'étoit guère possible de passer à pied; alors nous suivîmes

le ruiſſeau pour chercher un paſſage moins difficile & moins dangereux, & nous étions déjà réduits à rebrouſſer chemin, lorſque nous trouvâmes un tas de planches qui nous mit la joie au cœur, parce que nous eſpérions de pouvoir en faire une eſpèce de pont; cependant, quand nous voulûmes eſſayer de les poſer en travers ſur le ruiſſeau, elles ſe trouvèrent un peu trop courtes pour être bien appuyées ſur les bords. Alors j'employai un petit expédient qui prouve que les connoiſſances qui ſont en apparence les plus futiles, peuvent devenir intéreſſantes lorſqu'on en fait une heureuſe application.

Je me rappelai une petite Récréation mathématique, dans laquelle on propoſe de conſtruire un colombier ſur trois piliers, en employant des ſolives aſſez courtes, pour qu'elles ne puiſſent pas aller d'un pilier à l'autre; effet dont on démontre la poſſibilité en arrangeant trois couteaux ſur trois verres, de la manière que voici; *fig. 10.*



Profitant de cette idée, je pensai à faire un pont, par un moyen semblable. En conséquence, je plaçai en l'air sur le bord du ruisseau, deux planches auxquelles je donnai un point d'appui avec trois harts attachées à un arbre, & je priai M. Boniface de s'asseoir à une des extrémités, pour maintenir l'équilibre; *fig. 11.*




Ensuite, je jetai cinq planches sur l'autre rive, & ayant pris l'élan, je franchis le ruisseau, au risque de me donner une entorse.

Quand je fus de l'autre côté, je posai une troisième planche, qui se trouva soutenue d'une part sur les deux premières, & de l'autre sur le bord du ruisseau. *Voyez la figure 12.*

Après




Après cela, j'entrelaçai une quatrième planche avec les trois premières, & par ce moyen, elles formèrent un ſeul & même corps aſſez ſolide, pour que les harts n'euſſent plus aucun poids à ſoutenir. Enfin, je poſai en travers pluſieurs autres planches, que j'attachai en certains endroits avec une double ficelle, pour les empêcher de ſe déranger.



Je n'employai qu'une demi-heure à la conſtruction de ce pont. Quand il fut fini, nos deux jeunes compagnes n'y paſsèrent qu'en tremblant, mais elles ne purent s'empêcher d'admirer mon induſtrie, en me répétant à chaque inſtant, que leur couſin étant un homme d'eſprit, ſeroit très-flatté de faire connoiſſance avec moi.

Meſdemoiſelles, leur répondis-je, l'amitié de votre couſin ſera pour moi très-flatteuſe, ſi elle peut me ſervir à me procurer la vôtre. —Que feriez-vous de l'amitié d'une Payſanne, me dit la plus jolie, il vous faut une femme qui ſache danſer, chanter, & jouer de l'éventail; mais une Villageoiſe ne ſait autre choſe qu'aimer tendrement ſon mari, & prendre ſoin de ſon ménage. Cette ſcience, lui dis-je, en vaut bien une autre, & bien des femmes de la ville auroient beſoin de l'apprendre.

Alors, elle fit ſur les habitans des villes, des réflexions trop fines & trop judicieuſes pour me laiſſer croire qu'elle avoit toujours demeuré à la campagne, & tout en converſant de cette manière, nous arrivâmes à Fontainebleau.

Le couſin que nous rencontrâmes, en arrivant, me fit quelques complimens, d'après l'éloge que ſes aimables parentes lui firent de moi. Il nous conduiſit à une auberge qu'il avoit choiſie pour y paſſer deux jours avec ſes couſines, en attendant qu'il y eût terminé des affaires

de la plus grande importance. Il me dit qu'il connoiſſoit beaucoup de monde à Paris, & qu'il pourroit m'y procurer le moyen de parvenir; il ajouta qu'il regarderoit ſa couſine l'aînée, comme très-heureuſe, ſi la fortune dont elle alloit jouir pouvoit la mettre à même de choiſir un galant homme pour ſon mari. Là deſſus, nous nous mîmes à table; mais le ſouper étoit à peine commencé, qu'un étranger vint nous prier de l'admettre à notre compagnie. C'étoit une eſpèce de fou, richement couvert, qui écorchoit le François; il nous dit en langage Savoyard, que ſon père l'avoit envoyé à Lyon pour y recevoir le montant d'une lettre-de-change, & qu'après l'avoir reçu, il avoit pris la route de Paris au lieu de celle de Chambery, pour aller paſſer agréablement une quinzaine de jours de ſa jeuneſſe: *cependant*, ajouta-t-il, *mon bon homme de païré ſera pas content de ça, mais attendrai qu'il eſt mort pour aller chercher ſa réprimande.*

Il continua de parler ſur le même ton, en affectant de dire pluſieurs fois que les François étoient auſſi dénués d'eſprit que d'argent, & qu'il falloit aller en Savoie pour voir des gens riches, & de bons lurons.

Vous êtes donc bien riche vous-même, lui dit le couſin, pour nous regarder tous comme des miſérables.

Il répondit, en tirant un gros étui de sa poche, qu'il étoit le plus pauvre de la Savoie, mais qu'il tenoit dans sa main un rouleau de cinquante doubles louis.

Alors, je lui dis qu'il étoit un imprudent, de montrer ainsi son or à des hommes qu'il ne connoissoit point, & que, s'il continuoit ses fanfaronades, il pourroit tôt ou tard rencontrer des gens mal intentionnés, qui lui joueroient quelque mauvais tour.

Il repliqua qu'il avoit toute confiance en nous, parce qu'il croyoit voir sur notre physionomie, que nous n'avions pas plus de mauvaise intention que d'esprit, & plus d'esprit que d'argent.

Piqué de cette impertinence, je lui dis qu'on pourroit bien avoir autant d'argent que lui, mais qu'on se garderoit bien de le faire voir; quant à l'esprit, lui dis-je, je crois que je peux vous en vendre.

*Me ferez plaisir*, dit le Savoyard, *vendez-moi-z'en, tant seulement pour deux louis.*

Dans ce moment, nous étions au dessert, & je mis un macaron sous chacun de nos chapeaux, en disant: je parie de manger ces trois macarons, & de les faire trouver un instant après, tous ensemble, sous celui des trois chapeaux que vous voudrez.

Impossible, dit le Savoyard d'un ton de mé-

pris, & je parie un bouton de mon habit contre deux louis, que vous *ferez pas ça.*

Je n'ai rien à parier, lui dis-je, contre un de vos boutons, & je ne donne pas mon esprit à si bon marché.

Quoi, dit mon homme, à si bon marché; apprenez, Monsieur le François, qu'un bouton de mon pays vaut autant que tout ce que vous avez sur le corps; & donnant aussi-tôt un coup de couteau à un de ses boutons, il en tira un double louis d'or, qui lui servoit de moule.

Je fus aussi surpris de son ostentation, que choqué de ses sottises, & pour lui donner une bonne leçon de prudence & de modération, j'acceptai son pari, sans cependant exiger qu'il mît au jeu. Un instant après, je pris successivement les macarons, & je les mangeai l'un après l'autre, en laissant les chapeaux sur la table; maintenant, lui dis-je, sous quel des trois chapeaux voulez-vous que je fasse trouver les trois macarons?

Sous le mien, me répondit-il.

Alors je pris son chapeau, & je le mis sur ma tête, en disant que les trois macarons étoient dessous.

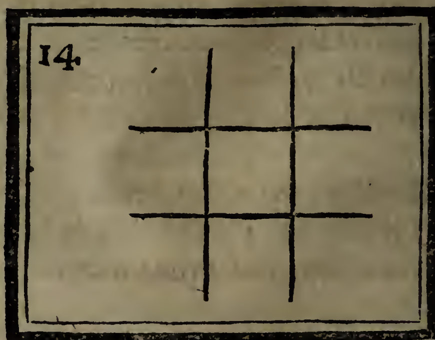
Vous avez raison, me dit-il, en me donnant le double louis, je ne l'aurois jamais deviné.

Sur le refus que je fis d'accepter cet argent,

ſous prétexte que j'avois parié à coup ſûr, il me pria d'obſerver que j'avois tort, en alléguant pour ſes raiſons, qu'il gagnoit plus que moi, puiſque je lui apprenois pour une modique ſomme un tour ſubtil, qui devoit lui ſervir à attraper tous les gens d'eſprit de ſon pays.

Alors, je pris le double louis, & je le donnai à l'Aubergiſte, en lui diſant que ce ſeroit pour payer la dépenſe de la compagnie, tant pour ce jour, que pour le lendemain.

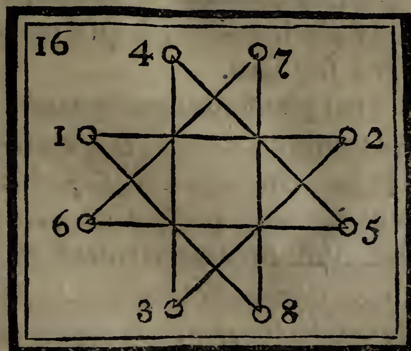
Cependant le Savoyard continua ſes impertinences, & propoſa un pari pour me vendre de l'eſprit à ſon tour. Pour cela, il traça un grand carré ſur la table, avec de la craie; enſuite, il en prolongea les quatre côtés, comme dans la *figure 14*.




Après cela, il tira les petites diagonales, comme les lignes ponctuées de la *figure 15*.




Enfin, le tout nous préſenta une figure régulière de ſeize angles, dont huit rentrans & huit ſaillans, formés par huit lignes droites qui ſe croiſoient comme dans la *figure 16.*




Il décrivit à chaque angle un petit cercle, dans lequel il propoſa de placer un liard d'une

certaine manière; il faut, dit-il, avoir ſept liards dans la main, & les poſer ſucceſſivement, dans un rond différent, de manière que quand on poſe un liard, il n'y ait encore rien au bout d'une des deux lignes qui vont aboutir à ce rond.

Enſuite pour nous faire voir la poſſibilité du fait, il fit lui-même le tour en faiſant voltiger ſa main très-rapidement; & en diſant: *il n'y a rien là; je le mets là; il n'y a rien là; je le mets là, &c.*

J'eſſayai cinq à ſix fois de ſuite, de faire ce tour comme lui; mais il me reſtoit toujours deux ou trois liards que je ne pouvois pas poſer à un bout de certaines lignes, parce qu'il y en avoit déjà quelqu'autre à l'autre bout. Alors le Savoyard ſortit de la ſalle à manger en diſant que les François, mangeurs de macarons, n'avoient pas autant d'eſprit que lui, & qu'il pourroit leur en vendre à ſon tour.

Il ne fut pas plutôt ſorti que le couſin me dit, vous avez gagné deux louis, & je vais en gagner autant; jugez, continua-t-il, ſi je ſais le tour qu'on nous propoſe, puiſque ma nourrice m'a bercé avec. Auſſi-tôt il me fit voir effectivement, qu'il ſavoit le faire auſſi bien que le Savoyard. Quand ce dernier fut rentré, le couſin voulut parier deux louis qu'il feroit ce tour, ſi on vouloit le répéter encore une fois devant lui; mais le Bourgeois de Chambery répondit qu'il ne mon-

troit pas son savoir à si bon marché, & que dorénavant il ne vouloit pas parier moins de dix louis.

Vous proposez une si forte somme, lui dit le cousin, pour éluder le pari, parce que vous pensez que je n'ai pas autant d'argent.

Le Savoyard répondit, que si on vouloit mettre dix louis au jeu, on verroit bientôt qu'il n'étoit pas homme à reculer, & ensuite il sortit pour la seconde fois.

Oh Dieux! me dit alors le cousin, si j'avois reçu le montant de ma lettre-de-change, je punirois bien ce drôle de toutes ses impertinences. Si nous pouvions, ajouta-t-il, faire la somme de dix louis à nous trois, nous gagnerions en un instant trois louis & huit livres chacun.

Je lui répondis, que je n'étois pas homme à profiter de la bêtise d'un autre, pour lui attraper son argent.

Vous avez tort, me dit M. Boniface, qui jusqu'alors avoit gardé le silence; cet homme nous a insultés gravement, & nous devons nous en venger; s'il avoit parlé de cette manière à des Grenadiers, on lui donneroit un coup de sabre; s'il avoit insulté des Procureurs, on lui déclareroit la guerre avec un exploit pour lui soutirer ses louis; mais nous, continua M. Boniface, nous qui sommes des gens d'esprit, servons-nous de cette arme-là pour nous venger d'une injure.

Vous avez raïſon, dit le couſin ; d'ailleurs, cet homme eſt un imbécille qui perdra ſon argent avec le premier gredin qu'il va rencontrer ; il vaut mieux que d'honnêtes gens comme nous en profitent. Il me manque cinq louis, ajouta-t-il, pour pouvoir en parier dix ; veuillez me les prêter bien vîte, & je vous partagerai mon profit.

M. Boniface les lui prêta en effet, ou plutôt ils furent de moitié pour la gageure. Quand le Savoyard fut rentré, le couſin paria dix louis, & les gagna en un clin d'œil, en faiſant le tour avec toutes les conditions requiſes.

M. Boniface ſe félicitoit de ce premier ſuccès, qui me ſurprit d'autant plus, que je m'attendois à une querelle, ou à quelque ruſe de la part du Savoyard ; mais il perdit ſon argent ſans rien perdre de ſa gaieté, & en diſant, pour ſe conſoler, qu'un homme comme lui, qui gagnoit quelquefois cinquante louis par jour, pouvoit bien perdre une fois dix louis ſans pleurer. La ſuite nous fera voir juſqu'à quel point il falloit ajouter foi à ces paroles ; mais, avant de continuer mon récit, je crois devoir donner ici le moyen de faire ce tour.

En cherchant à le deviner, on ne le trouve pas auſſi facile, qu'il paroît d'abord, parce que, quand une fois on a poſé le premier liard dans un

des cercles, il faut abſolument ſuivre une certaine marche, pour poſer les autres ſans difficulté, & ſi peu qu'on s'en écarte, en poſant le ſecond ou le troiſième, il en reſte toujours ſur ſept, un ou deux qu'on ne peut poſer avec la condition requiſe; mais il faut obſerver, pour la plus grande facilité, que la figure 16, compoſée de huit lignes, pourroit être formée avec un ſeul fil, qui partant du point 1, ſe plieroit au numéro 2, pour aller à l'angle 3, & de là aux points 4, 5, 6, 7 & 8, pour retourner au numéro 1 : or, les points 1, 2, 3, 4, &c., ſont ceux ſur leſquels il faut poſer ſucceſſivement l'ordre des nombres; mais, pour que les ſpectateurs ne s'aperçoivent point de cet ordre, il ne doit pas y avoir de numéro ſur la figure, quand on fait le tour, & il ne faut pas que la main, en poſant les liards, ſuive les lignes 1, 2; 2, 3; 3, 4, &c. Le tour paroîtroit alors trop facile à tous les ſpectateurs; il faut donc, après avoir poſé le premier liard au point 1, porter la main au point 3, en diſant: *il n'y a rien ici*, & enſuite la porter au point 2, en diſant: *je peux donc poſer là*, & poſer le ſecond. Du point 2, il faut porter la main au point 4, en diſant: *il n'y a rien là*, & enſuite au point 3, en diſant: *je peux donc poſer ici*, & poſer effectivement le troiſième. C'eſt par ce moyen que l'œil de celui qui opère, peut ſuivre

conſtamment le fil que je viens d'indiquer, ſans que cette route ſoit indiquée par la main qu'on fait voltiger à droite ou à gauche, en avant & en arrière, ſous prétexte de montrer les lignes ſur leſquelles on n'a encore rien poſé.

M. Boniface étoit ſi content d'avoir gagné quarante écus, en un inſtant, qu'il devint preſque auſſi inſolent que le Savoyard. Vous voyez, me dit-il, d'un air goguenard, qu'on n'a pas beſoin de travailler quinze jours à poſer un paratonnerre ſur un château, pour gagner preſque autant d'argent que vous.

Cela eſt vrai, lui répondis-je; mais comptez-vous pour rien le plaiſir que j'ai eu de gagner mon argent, par un moyen très-honnête, & de ne le devoir qu'à la bonne volonté de ceux à qui je me ſuis rendu utile?

Des paratonnerres utiles! dit M. Boniface; ils le ſont comme une cinquième roue à un carroſſe.

Cela ſe peut, lui dis-je; mais de meilleurs juges que vous ont décidé le contraire, & il me ſuffit de le croire, comme eux pour la tranquillité de ma conſcience.

Fi de la conſcience, dit M. Boniface; à être ſi difficile, il n'y a pas d'eau à boire; & moi, je veux avoir du vin. Là deſſus, il ſe mit à boire juſqu'à perdre le peu de raiſon qui lui reſtoit.

Le Savoyard but comme lui, mais il ne perdit pas la tête, & propofa un nouveau jeu pour prendre fa revanche. Pour cela, il coupa un morceau de carton carré, en vingt petits morceaux triangulaires, & quand il les eut entaffés pêle-mêle, il défia la compagnie de les placer de nouveau les uns à côté des autres, de manière à former un carré comme auparavant; chacun effaya fon induftrie fur ce nouveau défi, mais ce fut en vain, car on avoit toujours quelque triangle de plus ou de moins qu'il ne falloit pour faire le carré parfait.

Tandis qu'on s'effayoit ainfi, le Savoyard fortit encore une fois, en difant qu'il étoit malade, & le coufin profita de fon abfence pour nous prouver qu'il pouvoit gagner ce nouveau pari. Je connois très-bien ce tour, dit-il, quoique j'aie fait femblant de l'ignorer, & alors il forma devant nous un carré avec tous ces petits triangles; mais il les brouilla auffi-tôt, afin que le Savoyard, qui rentroit dans cet inftant, ne foupçonnât point qu'on étoit affez inftruit pour lui gagner fon argent.

J'avoue que les rufes & l'inftruction de ce coufin, fous un habit de Payfan, me le firent regarder, dans ce moment, comme un homme à craindre; le foi-difant Savoyard, qui, fous un habit de velours, faifoit le fot, en propofant

des tours ingénieux, & qui ſortoit de temps en temps comme pour nous donner le temps de nous concerter contre lui, ne me parut pas auſſi honnête & auſſi déſintéreſſé qu'il auroit bien voulu le faire accroire. Il ſeroit poſſible, dis-je en moi-même, que ces deux aigrefins fuſſent d'intelligence pour nous jouer quelque tour de Maître Gonin, & les cinq louis que M. Boniface vient de gagner pourroient bien n'être qu'un appât pour le leurrer & le mettre à ſec; que ſait-on, ajoutai-je, ſi les deux femmes qui nous ont amenés à cette auberge, avec ce prétendu couſin, n'avoient pas prémédité quelque choſe contre nous? Les politeſſes dont on nous a comblés, & l'eſpérance qu'on nous a fait concevoir de contribuer à notre fortune, ne ſont peut-être qu'une fineſſe de plus.

. . . . . *Timeo danaos & dona ferentes.*

Je fis part à M. Boniface de mes ſoupçons, mais il me répondit que j'étois dans l'erreur, & que le couſin étoit un galant homme. Quant à vous, me dit-il, ſi vous craignez les feuilles, vous pouvez ne pas aller au bois; mais puiſque j'ai le bonheur de trouver un fou qui jette l'argent par les fenêtres, je prétends être aſſez ſage pour le ramaſſer.

Un inſtant après, le Savoyard défia de nou-

veau toute la compagnie de faire un carré parfait avec les petits triangles, & ajouta que cette fois-là il ne parieroit pas moins de cent louis.

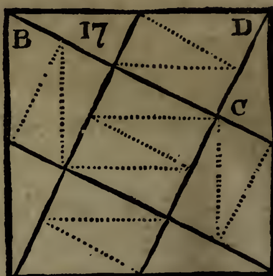
Je lui fis obſerver qu'il commettoit une imprudence, parce que nous pouvions ſavoir ce tour auſſi bien que lui, & feindre de l'ignorer pour lui attraper ſon argent.

Non, non, dit le Savoyard, vous pouvez pas ſavoir ça; celui qui l'a t'inventé, ne l'a z'enſeigné qu'à moi ſeul.

Double fripon, dis-je tout bas, tu fais le Savoyard & l'imbécille, & tu n'es peut-être qu'un adroit eſcroc de Paris.

Là deſſus, on bourſilla pour parier contre lui la ſomme de cent louis d'or. Les deux femmes fournirent vingt louis, M. Boniface en donna auſſi vingt, ſur leſquels il en avoit cinq de bénéfice, & le couſin en compta dix, en dépoſant pour faire la ſomme totale, une lettre-de-change de douze cents livres qu'on regarda comme de l'argent comptant. Cette affaire, à ce que diſoit M. Boniface, étoit une ſociété en commendite, dans laquelle chaque aſſocié devoit retirer des profits en proportion de ſa miſe; mais ſon entrepriſe n'eut pas le ſuccès qu'il attendoit, car, quand le couſin eut arrangé les triangles, le Savoyard lui prouva qu'il n'avoit fait autre choſe qu'un parallélogramme oblong,

au lieu de faire un carré parfait comme on en étoit convenu. Il fit voir qu'on pouvoit faire ce carré en arrangeant les triangles de cette manière; *voyez la fig. 27.* (1)




Ensuite il empocha l'argent avec froideur & indifférence, comme si la somme qu'il venoit de gagner n'eût été pour lui qu'une bagatelle. M. Boniface beugloit de désespoir, & le cousin, pour le consoler, lui dit : vous êtes bien heureux

(1) *Nota.* Pour pouvoir se rappeler cet arrangement, on doit considérer cette Figure comme composée d'un carré qui est dans le milieu, & de 4 grands triangles, tels que *B*, *C*, *D*, formés d'un triangle & d'un trapèze. On peut observer aussi, que ce triangle & ce trapèze placés différemment, peuvent former un petit carré, & que par conséquent, on peut faire consister ce problème à faire un grand carré avec 5 petits, &c.

reux de ne perdre que quinze louis, tandis que j'en perds moi-même cinquante-cinq.

Coquin, lui dis-je, tu fais bien qu'on te rendra ce que tu as perdu, & que tu dois partager avec ton complice la dépouille de ce malheureux; fans cela, au lieu de confoler les autres, tu aurois toi-même befoin de confolation; mais nous allons favoir fi tu as gagné de franc jeu. Là deffus, je crie au voleur, les gens de l'Auberge arrivent en foule, & je demande qu'on faffe venir les Cavaliers de Maréchauffée pour vifiter nos paffeports, & favoir quel rôle chacun de nous joue dans ce monde; on faura, m'écriai-je, fi la lettre-de-change dépofée au jeu, valoit autant que de l'argent comptant, ou fi l'on doit la regarder comme de fauffe monnoie; nous avons eu le malheur, continuai-je, de nous trouver encanaillés à Auxerre, & parce qu'on s'eft aperçu que nous avions plus d'argent que d'expérience, on nous a fait fuivre par deux friponnes, qui nous ont conduits dans ce coupe-gorge, & le tour qu'on vient de nous jouer eft un de ceux qu'on ne voulut pas expliquer en notre préfence, parce qu'on fe réfervoit d'en faire ufage contre nous-mêmes. Mefdames, dis-je aux deux coufines, nous faurons fi vous allez recueillir une fucceffion à Saint-Germain-en-Laye; nous verrons

ſi vous n'êtes pas de la bande avec laquelle nous avons ſoupé à Auxerre, & ſi, comme vous l'avez aſſuré, c'eſt par un pur haſard que vous vous trouviez en ſi mauvaiſe compagnie.

Tout ce que je dis en cette occaſion, fut d'autant mieux accueilli par les gens de l'auberge, qu'ils ſurent que je ne parlois pas pour moi-même, parce que je n'avois rien perdu : cependant, les deux couſines trembloient de peur, & le Savoyard, qui juſqu'alors avoit fait le Comédien & joué le rôle de niais, me dit en bon François : je vois bien, Monſieur, que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; je rends à votre ami l'argent qu'il regrette, & ne nous fâchons pas. Auſſi-tôt il prit ſa canne & ſon chapeau, & s'eſquiva parmi les huées. Le ſoi-diſant couſin & les prétendues couſines le ſuivirent de près pour aller ailleurs chercher des dupes moins revêches ; après quoi, l'Aubergiſte chez qui nous avions dépenſé dix-huit livres, voulut me rendre dix écus ſur les deux louis que j'avois dépoſés entre ſes mains, quand on m'avoit laiſſé gagner pour mieux m'attraper ; mais je le priai de diſtribuer ce reſte aux pauvres, ou de le garder pour des voyageurs dans la détreſſe.

M. Boniface ſe félicita pour la ſeconde fois, d'avoir eu le bonheur de me rencontrer. Sans

vous, me dit-il, je ferois réduit à mendier, pour aller en Hollande, & je ferois en danger d'être arrêté comme vagabond & mendiant valide.

Je ne fuis pas fâché, lui dis-je, de vous épargner ce défagrément, mais vous l'auriez mérité, par la mauvaife intention que vous avez eue de vous engraiffer aux dépens d'autrui.

Mais, me dit M. Boniface, un homme qui m'avoit infulté méritoit bien la punition que je voulois lui infliger.

Vous vous méprenez, lui repliquai-je, car puifque vous regardiez cet homme comme un fou, il avoit à cet égard des droits à votre indulgence, & vous deviez lui pardonner fes folies; d'ailleurs, on ne doit pas fe venger d'une infulte, en fouillant dans les poches de l'infolent dont on l'a reçue, & je ne vois pas qu'il y ait une grande différence entre un voleur vigoureux qui attaque fur le grand chemin un voyageur foible de corps, & un homme intelligent comme vous, qui cherche à s'emparer finement de l'argent de celui qui paroît foible d'efprit. L'un & l'autre ne fondent leurs droits que fur la foibleffe de la perfonne attaquée.

Vous avez raifon, me dit M. Boniface; mais j'ai entendu dire, que le monde entier eft une fociété de Commerçans, parmi lefquels il ne

règne d'autre loi, que celle du plus fin; c'eſt par fineſſe, qu'on gagne des procès, & qu'on ſe fait rendre juſtice; c'eſt par des ſtratagèmes de guerre, qu'on gagne des batailles. On dit que les rivaux & les courtiſans tâchent continuellement de ſe ſupplanter par des embuches réciproques, & nous voyons que les femmes & tous les autres animaux foibles, cherchent à ſuppléer par la ruſe aux forces que la nature leur a refuſées; je vous prie donc de m'excuſer, ou de convenir que je peux trouver dans tout être vivant, un complice ou un modèle.

Je fus d'autant plus ſurpris de cet argument preſſant, que juſqu'alors M. Boniface ne m'avoit jamais montré tant d'eſprit; mais je fis attention, qu'ayant intérêt de conſerver mon amitié, il mettoit un certain prix à mon eſtime, & que, par conſéquent, il pouvoit, en cette occaſion, s'exprimer avec énergie, parce que ce ſont les paſſions qui nous rendent éloquens, & non les règles de la Rhétorique; cependant je crus devoir affoiblir ſon raiſonnement par les réflexions ſuivantes.

Il eſt malheureuſement vrai, lui dis-je, qu'on voit régner dans les pays policés, la loi du plus fin, comme on voit chez les Sauvages, celle du plus fort; mais ces lois ne règnent pas ſi excluſivement dans le monde, qu'on n'ob-

ſerve en même temps celles de la raiſon & celles de l'amour, ou de la pitié, que la nature a gravées juſque dans le cœur des animaux les plus farouches. Les tigres & les lions n'employent pas la vigueur de leurs muſcles à étrangler leurs femelles ou à dévorer leurs petits. L'homme ſauvage reſpecte la foibleſſe d'un vieillard, traite quelquefois ſon ennemi avec généroſité. Le courtiſan, quelques ruſes qu'il employe pour ſupplanter ſes concurrens, ſe conforme, pour ſon propre intérêt, aux lois de l'honneur & de la décence. La femme & les autres animaux foibles, n'employent très-ſouvent la ruſe que pour échapper à l'injuſtice, & pour ſe ſouſtraire aux perſécutions d'un tyran; & les Procureurs eux-mêmes ne font uſage de leurs ſupercheries, qu'en tâchant de les étayer par de bonnes raiſons; puiſque la juſtice, l'honneur & l'humanité, ne ſont pas entièrement bannis de la terre, la ruſe & la force ne jouent pas dans le monde un auſſi grand rôle que vous l'avez cru, & celui qui n'employe au jeu que la première, peut bien être auſſi coupable que celui qui fait uſage de la ſeconde, ſur le grand chemin. Au reſte, ajoutai-je, de quel œil pouvez-vous regarder les deux fripons qui s'entendoient pour vous dépouiller, & les deux enchantereſſes qui vous ont conduit, comme

par le nez, jufqu'au bord du précipice? Ne font-ce pas à vos yeux des êtres méprifables? Cependant vous leur reffembliez par votre mauvaife intention, & ils ne différoient de vous que parce qu'ils étoient les plus fins.

Je conviens que j'avois tort, me dit M. Boniface; mais le défir de me venger d'une infulte, l'occafion, & furtout les confeils perfides de ce maudit coufin, m'avoient aveuglé; cependant, ajouta-t-il, vous ne devez pas me comparer, moi qui n'ai voulu frauder qu'une fois en ma vie, à cette canaille qui ne fait pas d'autre métier. C'eft en converfant de cette manière, que nous traversâmes la forêt de Fontainebleau, pour aller à Chailly & à Ponthierry.

En arrivant à Effonne, nous fûmes furpris par un orage qui nous obligea de paffer le refte de la journée & la nuit fuivante dans ce petit bourg. Pour ne pas nous trouver en fi mauvaife compagnie qu'à Fontainebleau & à Auxerre, nous choisîmes la plus grande auberge. Là, on nous fit fouper avec fept à huit Bourgeois de Paris, qui étoient venus en partie de plaifir, ou pour mieux dire, c'étoit une gageure fingulière qui les avoit réunis dans cet endroit. Je compris d'abord, à leur converfation, qu'il y avoit parmi eux un Greffier, deux Procureurs,

deux Marchands de Vin, un Gentilhomme & un Avocat. Un des Procureurs avoit parié dix louis contre les deux Marchands de Vin, de faire plus vîte qu'eux, à pied, le chemin de Paris à Effonne : l'autre Procureur & le Gentilhomme les avoient fuivis par curiofité ; le Greffier avoit accompagné en cabriolet pour donner du fecours aux parieurs, dans le cas où un excès de fatigue les auroit mis hors d'état de marcher ; & l'Avocat avoit été invité de s'y trouver pour donner fon avis en cas de conteftation.

Je compris, au morne filence des deux Marchands de Vin, qu'ils avoient perdu la gageure, & qu'on dînoit à leurs dépens. Le Procureur gagnant, étoit ami du Greffier, & de moitié avec l'Avocat ; & j'aurois été bien furpris que ces trois perfonnages euffent fait une affaire avec de riches Marchands de Vin fans gagner de quoi boire ; les deux perdans n'en étoient pas quittes pour leur argent ; ils étoient encore obligés d'effuyer une grêle de quolibets & de plaifanteries mordantes. Les farcafmes des Robins étoient fi piquans, & fe fuccédoient avec tant de rapidité, qu'on auroit cru que ces Meffieurs avoient gagné fans tricher ; mais quand les deux perdans fe furent retirés pour avoir quelques inftans de relâche, je vis bien qu'on avoit profité de leur bonhommie pour les in-

duire en erreur; en comparant enſemble tout ce que j'entendis dans le reſte de la converſation, je compris que les deux Marchands de Vin, en partant de la ville avec le Procureur qui avoit parié contre eux, avoient d'abord marché aſſez vîte pour laiſſer leur adverſaire en arrière, & que celui-ci s'en étoit conſolé en leur criant de loin qu'il aimoit mieux employer toutes ſes forces vers la fin de la route, que de s'épuiſer en commençant; mais j'appris auſſi, que le Greffier qui les avoit ſuivis en cabriolet, avoit mis de temps en temps le Procureur dans ſa voiture pour lui faire faire une partie de ſon voyage furtivement, & ſans fatigue, dans tous les endroits où quelque éminence empêchoit les Marchands de Vin de s'en apercevoir. Pour cacher la ruſe, le Greffier s'avançoit de temps en temps vers ces derniers, quand il n'avoit perſonne avec lui dans ſa voiture, & le Procureur, quand il étoit à pied, ſe trouvoit preſque toujours à portée d'être vu par ſes adverſaires qui le devançoient fièrement; mais il finit par les devancer lui-même, en faiſant uſage des forces qu'il n'avoit pas perdues à courir; & par ce joli moyen, dont l'Avocat avoit donné le conſeil, il gagna la gageure ſans ſe fatiguer, contre des adverſaires qui la perdirent en courant à perte d'haleine.

Ces Meſſieurs, au reſte, paroiſſoient tous être des gens fortunés, & pleins d'honneur, & l'affaire qui les réuniſſoit dans ce lieu n'étoit regardée par eux que comme une plaiſanterie. Cependant M. Boniface s'en ſervit un moment, pour me rappeler ce qu'il m'avoit dit à Fontainebleau, ſur la loi du plus fin ; mais je lui fis cette réponſe.

Quand même cette compagnie ſeroit de la même trempe que les deux autres, où nous avons eu le déſagrément de nous rencontrer, il ſeroit injuſte de juger tout le genre humain d'après ces trois échantillons ; d'ailleurs je ſuis perſuadé que ces hommes-ci ne vivent pas de ruſes ; je penſe que les deux perdans ſeront régalés à leur tour, & qu'on leur apprendra peut-être bientôt une fineſſe dont on n'a fait uſage que pour avoir occaſion de rire. L'honneur des trois gens de Robe eſt peut-être aſſez connu pour que dans ce cas ils puiſſent être au deſſus du ſoupçon, & les deux Marchands de Vin qui ont perdu, ſont peut-être aſſez riches, aſſez généreux & aſſez bons amis de toute la compagnie, pour qu'on puiſſe uſer avec eux de cette familiarité. Je ne prétends pas qu'avec des perſonnes qui n'auroient point de fortune, on pût ſans remords ſe procurer un pareil amuſement, ni que des Gentilshommes

puſſent faire noblement ce que nous voyons ici dans une compagnie Bourgeoiſe ; mais comme ce n'eſt ici qu'une ſociété de goguenards & de bons vivans, je crois que, pour les juger, il faudroit les mieux connoître ; & je ſuis perſuadé que les mêmes perſonnes qui font payer pour dix louis de violons à deux hommes de leur connoiſſance, ne voudroient pas, par des moyens mal-honnêtes, gagner la même ſomme à deux inconnus comme vous & moi.

Cela peut être, me dit M. Boniface, mais je ne voudrois pas m'y fier.

Vous avez raiſon, lui répondis-je, & c'eſt parce que vous ne les connoiſſez point que vous ne devez ni les condamner ni les abſoudre.

Dans ce moment, ils ſe mirent à jouer aux cartes, & M. Boniface continua de s'entretenir avec moi pendant une demi-heure ; enſuite je me retirai dans ma chambre en laiſſant là mon compagnon de voyage, qui prenoit plaiſir à voir jouer Meſſieurs les Pariſiens, mais qui me promit de ne pas prendre part à leur jeu.

La chambre à coucher qu'on me donna, n'étoit ſéparée de la ſalle où étoient les joueurs que par une mince cloiſon. J'entendois tout ce qu'ils diſoient, mais ils jouoient d'abord ſi paiſiblement, qu'il me fut très-facile de m'en-

dormir. Après mon premier fomme, ils jouoient encore, mais il furvenoit de temps en temps quelque petite querelle.

Vers le minuit, la difpute s'échauffe; j'entends qu'on fe donne des démentis, & qu'on frappe fur la table à grands coups de poings; tout le monde parle en même temps, & parmi toutes ces voix, je diftingue celle de M. Boniface, qui s'écrie d'un ton dolent : *ô mes amis, prenez pitié de moi ;* cependant le bruit continue, & mon compagnon fe lamente en prononçant ces mots, qui me pénètrent jufqu'au cœur : *ô grand Dieu, que vais-je devenir? Secourez-moi dans ma misère.* Je crus d'abord qu'on l'affaffinoit, ou qu'on lui avoit volé fon argent; mais un moment après, lorfque les joueurs cefsèrent leur difpute pour demander à mon compagnon le fujet de fes plaintes, il leur répondit: *de grâce, ne m'abandonnez point; je fuis tout à coup devenu aveugle.* Quoi? lui dit un des joueurs, vous n'avez que la cataracte, & vous faites de pareilles lamentations? ne favez-vous pas que M. Grandjean peut vous faire l'opération pour vingt-cinq louis? & là deffus, il fe mit à compter fon argent, tandis que les autres faifant peu d'attention au chagrin de mon ami, continuoient de jouer. Frappé de leur indifférence pour cet accident, j'appelai le Domeftique pour

avoir de la lumière, & je fus bientôt près de mon compagnon pour lui offrir mes ſoins; mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque j'entrai avec une bougie allumée & qu'il s'aperçut qu'on avoit éteint toutes les lumières & calfeutré les fenêtres pendant qu'il ſommeilloit ſur une chaiſe, pour lui faire accroire à ſon réveil, qu'il étoit aveugle? Les goguenards, pour mieux jouer leur rôle, après avoir éveillé M. Boniface par le bruit d'une querelle ſuppoſée, avoient parlé entre eux dans l'obſcurité, comme s'ils euſſent réellement joué aux cartes, & par ce moyen ils avoient paru trop occupés de leur jeu poûr faire quelque attention aux cris d'un malheureux. Voyant qu'ils avoient à faire à un Provincial, ils avoient voulu s'amuſer un inſtant à ſes dépens, & ils croyoient montrer par là beaucoup d'eſprit, comme ſi les Provinciaux ne pouvoient pas en faire autant à un badaud de Paris, ſans ſe mettre ſept contre un.

M. Boniface me promit alors, non ſeulement de ne point jouer, mais encore de ne jamais s'endormir au milieu d'une compagnie de joueurs.

Le lendemain matin, quand je paſſai à la cuiſine pour payer mon écot, le Marmiton me demanda ſi j'étois malade, en me diſant que j'avois le viſage enflé; la Cuiſinière m'en dit à peu près autant, & j'entendis un des Pariſiens, qui diſoit

tout bas à l'Aubergiste : *ô Ciel, comme ce Monsieur est changé depuis hier au soir!* Cependant, je me sentois fort dispos, mais je pensai que l'alerte qu'on m'avoit donnée à minuit, pouvoit avoir influé sur ma santé jusqu'à un certain point, & la crainte de tomber malade m'affecta dans ce moment autant qu'une véritable maladie. Cependant, je demandai un miroir, pour m'assurer par mes propres yeux si j'étois aussi boursouflé qu'on venoit de me le dire. Aussi-tôt la servante m'en présenta un, & je ne le tins pas plutôt entre mes mains, que je vis dans la glace une tête monstrueuse; mais heureusement pour moi, je m'aperçus que c'étoit un de ces miroirs concaves, qui ont la propriété de grossir singulièrement les objets qu'on leur présente. Alors, je compris que tous ces gens-là s'étoient donné le mot pour me *mystifier*, en me faisant accroire que j'étois malade; mais un d'entre eux se trouva mystifié à son tour, car quand il me dit que j'étois bouffi, je lui répondis brusquement : si je suis bouffi, ce n'est pas comme ceux qui le sont d'orgueil & d'impertinence. Les Parisiens se trouvèrent un peu déconcertés de voir que je m'étois aperçu si facilement d'une finesse qu'ils auroient voulu me découvrir eux-mêmes, après avoir ri à mes dépens. Messieurs, leur dis-je, pour me faire accroire que j'avois le corps enflé, il falloit, pen-

dant la nuit, faire retrécir mes habits par un tailleur, il falloit auſſi retrécir mon chapeau, & ne pas préſenter à un Phyſicien un miroir concave, dont il connoît la propriété ; je ne ſuis qu'un Provincial, & je crois que je pourrois vous donner des leçons.

On voit bien que Monſieur eſt fin, me dit, en ſouriant, un des Pariſiens, qui, peut-être dans ce moment, méditoit contre moi quelque nouvelle fineſſe.

Oui, Monſieur, lui répondis-je, je ſuis pour le moins auſſi ruſé que vous, & cela ne vous étonnera pas quand vous ſaurez que je ſuis de Marſeille.

De Marſeille ! s'écria l'Avocat, avec un ris moqueur, on dit que cette ville eſt preſque auſſi grande que la moitié de notre faubourg S. Antoine.

Et quand elle ſeroit encore beaucoup plus petite, lui repliquai-je, croyez-vous qu'entre le mérite de deux Citoyens, il y ait la même différence qu'entre l'étendue des deux villes qu'ils habitent? Une goutte d'eau de fontaine vaut-elle moins qu'une goutte d'eau de la mer? Et ſi la première a été puiſée dans une ſource pure, ne peut-on pas la préférer à celle qui a croupi dans un grand cloaque? Mais revenons à la ruſe : je ne me ſers ordinairement de la mienne, que pour

éluder celle d'autrui, & si jamais j'avois quelque joli tour à jouer, je n'aurois pas besoin d'être d'intelligence avec cinquante personnes, car je voudrois être moi seul, contre vous tous.

D'abord, ils regardèrent ceci comme une gasconnade, & en cela, je ne manquai pas mon but, parce que projetant secrettement de prendre ma revanche, j'étois bien aise de leur faire accroire par un excès de forfanterie, qu'on trouveroit en moi autant d'orgueil que d'incapacité.

Hé bien, me dit l'Avocat, jouez-nous donc tout à l'heure quelque joli tour.

J'y travaille, lui répondis-je, & en cela, vous aurez un plus grand avantage que je n'ai eu, car vous êtes averti d'avance, & je ne l'étois point. Cependant je ruminois un petit tour, dans ma tête; mais je faisois semblant d'être fort embarrassé, pour que l'Avocat donnât plus facilement dans mon panneau.

Hé bien, ça vient-il, me dit le Jurisconsulte: — oui surement, lui répondis-je, & je n'ai pas besoin d'employer autant de temps pour vous donner un croc en jambe à ma manière, que vous en consumez pour donner une entorse au bon droit.

*... Silent viduatæ vindice leges.*
*Et te patronum causidicumque putas?*
*Quid facient leges ubi sola pecunia regnat?*

Petr.

Tout cela eſt fort bon, me dit le Robin, mais ce n'eſt pas du latin qu'il nous faut en ce moment; c'eſt un tour.

Hé bien, Monſieur, lui répondis-je, en paſſant mes doigts ſur ſon front, & en lui ſerrant la main, le tour eſt déjà joué, mais je vous prie de ne pas m'en vouloir.

Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.

L'Avocat me dit alors: mais où eſt-il donc, ce tour? je ne vois rien.

Monſieur, lui repliquai-je, la marque en eſt déjà ſur votre front; elle paroîtra tous les jours de plus en plus; mais vous devez m'excuſer, parce que c'eſt vous qui l'avez voulu.

*Non ego cauſidicus nec amaris litibus aptus.*
*Eſte procul lites & amaræ prælia linguæ.*

Ovid.

Pendant ce temps-là, les ſpectateurs rioient de la ſurpriſe du Juriſconſulte, & comme il ne comprenoit rien à tout ce que je diſois, ſurtout quand je parlois latin, il étoit déjà à moitié myſtifié ſans que j'euſſe employé d'autre moyen que des paroles; mais il le fut encore davantage, lorſqu'ayant demandé à la compagnie ſi je lui avois fait quelque marque ſur le front, il m'entendit dire qu'il n'avoit ſur lui d'autre ſigne que ceux

ceux du Taureau & du Capricorne ; vous voyez bien, ajoutai-je, que je plaisante : cependant

. . : *Ridendo dicere verum,*
*Quid vetat?*

Mais changeons de propôs, lui dis-je, laissons là les animaux *cornus*..... Quoique vous soyez fort agile, je peux parcourir un mille sur le grand chemin, beaucoup plus vîte que vous, & je parie de vous attraper avant que vous soyez arrivé à trois cents pas de ce village, quoique en partant, vous me devanciez de quatre-vingts pas.

Le pari lui sembla si avantageux, qu'il n'hésita point à l'accepter. Il fut convenu, qu'il seroit permis de rire aux dépens du vaincu, & que celui-ci payeroit aux rieurs deux bouteilles de vin de Bourgogne. Nous fixâmes ensuite le but, où nous devions arriver, & quand il eut fait les quatre-vingts pas que je lui donnois d'avance, une personne de la compagnie nous fit le signal du départ avec sa canne, comme fait un Tambour-Major ; alors nous partîmes tous deux, avec la rapidité de l'éclair, mais je n'eus pas plutôt fait trente pas, que je m'arrêtai tout à coup, pour crier de toutes mes forces, en déguisant ma voix : *il l'attrapera, il ne l'attrapera pas :* cependant, l'Avocat me croyant toujours à ses trousses, se gardoit bien de regarder par-der-

rière, crainte de perdre ſon temps; il ſuivit une montée aſſez rude, en courant comme un lièvre, & ne penſa à ſe tourner vers moi, que lorſqu'il fut arrivé, hors d'haleine, au haut de la montagne. Il fut un peu ſurpris de s'y trouver ſeul, & de voir que j'étois reſté avec la compagnie. A ſon retour, il prétendit avoir gagné, en diſant: *qui renonce perd la partie*; mais je lui répondis, que ſa courſe étoit un coup d'épée dans l'eau, puiſqu'il avoit perdu ſon temps & ſa peine, en fuyant devant un homme qui ne le pourſuivoit point, & que je gagnois en effet, puiſque les rieurs étoient pour moi. D'ailleurs, ajoutai-je, je dois avoir gagné auſſi les deux bouteilles de vin, car j'ai tout ſimplement parié de vous attraper: vous avez cru que ce feroit en courant, & j'ai fait beaucoup mieux, puiſque je vous ai attrapé ſans courir;

*. . . Dolus an virtus quis in hoſte requirat?*

Au reſte, continuai-je, c'eſt votre faute, ſi je vous myſtifie à mon tour, 1°, parce que vous êtes l'agreſſeur, 2°, parce que vous croyez, à tort, qu'on n'a d'eſprit qu'à Paris, & qu'on peut jouer auſſi facilement deux Provençaux que deux Marchands de Vin de votre ville, tandis que vous devriez ſavoir qu'à Marſeille nous ſommes naturellement un peu *grecs:*

*Massilia phocensium filia, romæ*
*Soror, athenarum æmula.*

Le Jurisconsulte me dit alors, que c'étoit une pédanterie insupportable de ma part, de lui parler toujours latin. J'avois affecté de lui parler de temps en temps cette langue, pour lui faire croire que j'étois entièrement novice dans le monde, & frais émoulu du Collége, afin qu'il se tînt moins en garde contre moi; mais ne voulant pas lui donner satisfaction, quand il me traita de pédant, je lui répondis, que, puisqu'il avoit deux montres à répétition, pour faire voir ses richesses, il devoit me permettre, en bonne justice, de parler la langue des Savans, pour étaler les miennes.

Vous avez raison, me repliqua-t-il, d'un air fâché; mais si vous voulez que nous parlions les langues savantes, parlez-moi grec, je vous répondrai en hébreu.

Je vous avoue, lui répondis-je, que je ne sais ni l'hébreu, ni le grec.

Et moi, je vous avoue, me dit-il, que je ne sais pas le latin.

Vous m'étonnez, lui repliquai-je. Par quel moyen êtes-vous donc parvenu au Doctorat, ou à la licence, dans l'Université, où l'on ne parle pas d'autre langue? Et comment faites-vous tous les jours, pour étudier le Droit écrit,

que Tribonnien compila dans la langue de Cicéron?

La première de vos queſtions, me dit-il, eſt un petit ſecret que certains Docteurs pourroient vous apprendre pour ſept à huit cents francs (1); quant à la ſeconde, ajouta-t-il, ne ſavez-vous pas qu'une bonne traduction d'un Ouvrage

(1) Je n'ai pas donné ſept à huit cents francs pour ſavoir ce ſecret, mais je l'ai appris pour rien, en voyant jouer une farce dans la Franconie. Le théâtre repréſentoit une école de Droit; dans la dernière ſcène, les Comédiens, en robes de Docteurs, examinèrent un récipiendaire; mais celui-ci ne s'étoit pas mis en état de répondre, en étudiant d'avance des argumens communiqués, puiſqu'il ne fut queſtion d'aucune eſpèce de raiſonnement. L'examen comique ſe fit tout ſimplement, par demandes & par réponſes, comme le Catéchiſme Politique du Bonhomme Richard; bien plus, les demandes étoient tournées de manière, qu'il n'y avoit qu'à répondre *oui* ou *non*. Par exemple: *Nonne teſtamentum rectè definitur voluntatis noſtræ juſta ſententia de eo quod quis poſt mortem fieri vult?* Réponſe: *ita*, *Domine*. 2e queſtion, qui fut propoſée en montrant le poing avec deux doigts ouverts, pour indiquer la réponſe. *In noſtra urbe*, *quot requiruntur teſtes in teſtamento?* Rép. *Duo*, *Domine*. 3e queſtion, propoſée en hochant la tête pour indiquer une réponſe négative: *ſervitus ruſtica & ſervitus urbana ſuntne unum & idem?* Rép. *Nego*, *Domine*.... Si dans la Franconie, la Comédie eſt un tableau fidèle des mœurs, voilà la rude épreuve que les Candidats ſont obligés d'y ſubir, pour avoir le droit de porter ſur leur tête un bonnet qu'on appelle dans ce pays-là, l'éteignoir du bon ſens.

grec ou latin, nous difpenfe de le lire dans l'original ?

Je lui répondis qu'il feroit bien douloureux pour un Client, de perdre fon bien & fon honneur, d'après une loi mal traduite, & que, par conféquent, un Avocat doit être affez bon latinifte, pour connoître lui-même le fens des lois, fans fe laiffer égarer par un Traducteur infidèle. Il y a plus, ajoutai-je, les cinquante mille lois promulguées par l'Empereur Juftinien, n'ont pas été traduites en François comme vous le prétendez; par conféquent, une connoiffance parfaite de la latinité, eft le premier fil néceffaire pour fe conduire dans ce dédale. Mais vous aurez à vaincre des difficultés d'un autre genre, lorfqu'ayant à plaider la caufe d'une Province régie par le droit écrit, vous ferez obligé d'étudier la loi *Lecta*, & la loi *Ejus* dont le fens n'a pas toujours été bien faifi par les Commentateurs.

*Lex* LECTA *fæpè,*
*Lecta numquam intellecta.*
*Lex* EJUS *dicit pejus.*

Alors, l'Avocat me dit: & d'où venez-vous, Monfieur *Pejus*, pour vouloir m'apprendre que les lois Romaines n'ont pas été traduites: Apprenez que j'en ai une bonne traduction dans ma bibliothèque, par Ferrière.

Ici je m'aperçus d'une erreur groffière de la part du Jurifconfulte, & je réfolus d'en profiter pour le myftifier une troifième fois. En conféquence, je feignis de favoir que Ferrière avoit fait une traduction du Digefte & du Code; enfuite je donnai à entendre que tel fe vantoit de la connoître, qui ne l'avoit jamais lue (1).

Et croyez-vous, me dit-il, qu'on achète de ces Ouvrages pour les lire?

Je fais bien, lui repliquai-je, que quand on a une grande bibliothèque, ce n'eft que pour en faire parade; mais je parie deux louis, que vous n'avez point dans la vôtre la traduction des Lois Romaines, par Ferrière.

Il eft bien fingulier, me dit-il, que vous prétendiez favoir mieux que moi, ce que j'ai, ou ce que je n'ai pas dans ma bibliothèque; vous mériteriez bien, continua-t-il, que je vous priffe au mot, en acceptant votre gageure.

Alors, je ne répondis rien, comme par crainte, & je feignis de vouloir reculer, pour mieux exciter mon antagonifte d'aller en avant. En cela, je ne manquai pas mon but; car, fe

---

(1) On peut remarquer facilement, qu'à une certaine époque de ma vie, je fuivois de trop près la maxime ;

*Ulula cum lupis cum quibus effe cupis.*

trouvant enhardi par mon filence, l'Avocat dépofa deux louis entre les mains du Greffier, & me défia d'en faire autant. J'acceptai auffitôt le défi, & je me réfervai que les deux louis gagnés feroient dépenfés en partie de plaifir, au gré du perdant. Cette condition impofée par moi, en faveur du parieur qui devoit fuccomber, fit croire au Légifte que je craignois de perdre, mais il étoit dans l'erreur, car j'avois fait ainfi ma convention, parce que je ne voulois pas embourfer deux louis, acquis par un tel moyen, & parce que j'étois bien aife de faire concevoir à mon adverfaire une efpérance trompeufe, pour mieux jouir enfuite de fa furprife. Je pris encore un autre expédient, pour lui donner un vain efpoir, car je le priai de me donner fa parole d'honneur, que pour faire trouver l'Ouvrage en queftion dans fa bibliothèque, il n'enverroit fecrettement aucune perfonne, qui pût l'y placer avant notre arrivée. Par cette dernière précaution, qui étoit entièrement feinte de ma part, je lui infpirai tant de confiance, qu'il commença de plaifanter fur mon compte, comme fi j'avois eu déjà perdu la gageure; mais je fupportai fes petites railleries avec d'autant moins de peine, que j'étois affuré de pouvoir rire le dernier.

Alors nous louâmes une voiture, pour aller

tous enſemble jusqu'à Paris. Les deux Marchands de Vin, qui jusqu'à cet inſtant avoient payé les frais de la partie de plaiſir, ſe félicitoient intérieurement de ce qu'il y avoit un nouveau pari ſur le tapis, parce qu'ils eſpéroient de n'être plus en bute aux plaiſanteries, & que les bons mots de la compagnie tomberoient bientôt ſur l'Avocat ou ſur moi. Ils ne ſe trompèrent pas dans cette conjecture, car je fus le jouet de ces Meſſieurs pendant plus d'une heure; mais après avoir ſupporté patiemment & courageuſement ce premier aſſaut, je crus que, pour rendre mon triomphe complet, je pouvois tâcher de faire tomber dans quelque nouveau piège celui qui ſe croyoit le plus fin de la compagnie. En conſéquence, je me mis à parler à tort & à travers, de quelques aventures que je prétendis m'être arrivées dans divers pays étrangers. Les différens points de ma narration cadroient ſi mal enſemble, qu'on s'apercevoit facilement que je n'avois jamais vu les pays où je prétendois avoir fait des voyages. D'ailleurs, j'affectois de déraiſonner & de commettre une infinité d'erreurs Géographiques, en diſant, par exemple, que j'avois vu tel objet dans la ville de Dublin, en Angleterre, & tel autre à Briſtol, en Irlande. Quand on vouloit me redreſſer ſur ces erreurs, j'affectois d'en commettre de nou-

velles, & de me défendre obſtinément, de ſorte que toute la compagnie me regarda pendant quelques inſtans pour un menteur mal-adroit, & comme un ſot rempli de préſomption. Dans la chaleur de la diſpute, je ſoutins que je connoiſſois parfaitement l'Angleterre, & que j'y avois fait pluſieurs voyages.

Mais cela ne ſe peut pas, me dit-on, puiſque vous nous avez dit que vous n'aviez jamais été ſur mer, excepté une ſeulé fois.

Il eſt vrai, leur répondis-je, que je n'ai été qu'une fois ſur mer, mais cela ne m'empêche pas d'avoir été ſouvent en Angleterre, parce que j'y allois ſans m'embarquer.

On ne manqua pas de me dire que je me vantois d'un fait impoſſible, à cauſe que l'Angleterre eſt ſéparée de notre continent par un bras de mer qui a ſept lieues dans ſa plus petite largeur. Alors je feignis d'être embarraſſé, mais je m'aperçus bien que j'avois amené le goujon au point néceſſaire, pour pouvoir le prendre dans mes filets. En conſéquence, je dis à ces Meſſieurs, qu'ils ſe trompoient; ils me demandèrent des raiſons; je répondis que je n'en avois d'autre à citer que les faits. Mais, me dit-on, les faits ſont contre vous, puiſqu'on eſt obligé de s'embarquer tous les jours au Havre, à Dieppe, à Boulogne, à Calais, à Oſtende, ou à Dunkerque,

pour aller en Angleterre; tout cela eſt bel & bon, leur repliquai-je, mais je connois d'autres villes où l'on paſſe tous les jours pour aller en Angleterre ſans barque ni vaiſſeau; au reſte, ajoutai-je comme par obſtination, je parie deux autres louis contre le plus hardi d'entre vous, que j'ai raiſon.

L'Avocat accepta ce ſecond pari, en diſant, qu'il aimoit à gagner du bien dans l'occaſion, & qu'on pourroit vider la querelle chez lui, à cauſe qu'il avoit toutes ſortes de Cartes géographiques, & d'Encyclopédies, pour décider le fait conteſté.

Quand cette ſeconde affaire fut baclée, je ne craignis plus de m'amuſer, à mon tour, aux dépens de l'Avocat, & je dis en plaiſantant: Meſſieurs, ſi vous ne buvez qu'à la ſanté du perdant, ce ne ſera pas à la mienne, mais à celle de mon antagoniſte;

Car j'ai fait le nigaudinet,
Pour l'attirer dans mon filet.

Croyez-vous bonnement que je ſerai venu du fond de la Provence, pour perdre mon argent avec des Pariſiens? Obſervez toutefois que je n'ai pris mon homme au trébuchet qu'à mon corps défendant. Je ſerois fâché d'employer mes forces contre la foibleſſe modeſte; mais

lorſqu'on voudra tourner en ridicule mes manières provinciales, & quand un pariſien s'aviſera de dire de moi ;

Cet Etranger eſt fait pour mes menus plaiſirs ;

alors, & dans ce ſeul cas, il ſe trouvera dans ma tête beaucoup plus de reſſources que vous ne croyez :

*Inſidiæ & fraudes, dolus & aſtutia fallax.*

Je ne fis cette obſervation qu'en riant, mais elle parut aſſez judicieuſe, & préſenter un aſſez grand contraſte avec mes erreurs Géographiques, pour inſpirer quelques doutes, tant ſur mon ignorance, que ſur les ſuccès de l'Avocat. L'un diſoit : je crois que tous les gens d'eſprit ne ſont pas à Paris ; & l'autre répondoit : je crois que tous les ſots ne ſont pas en Province ; un troiſième repliquoit : les trompeurs ſeront trompés, & un quatrième ajoutoit : je ne ſuis pas aſſez connoiſſeur pour débrouiller l'intrigue, mais j'entrevois que le dénouement ne ſera pas ce qu'on avoit cru ; enfin, un cinquième dit, que je paroiſſois trop madré pour qu'il n'y eût pas quelque anguille ſous roche ; & moi, je répondis ironiquement à tout cela, que mon accent Provençal étoit un ſymptôme non équivoque de bêtiſe, mais que, n'étant pas bien cer-

tain de ce fait, je m'en rapportois au conseil de l'Avocat.

Celui-ci ne me répondit que par un sourire forcé, que quelques personnes appellent un rire *Sardonien*. Alors, je lui demandai s'il avoit été en Sardaigne : — Pourquoi cela ? me répondit-il tout étonné : — C'est, lui repliquai-je, parce que vous semblez avoir mangé de l'herbe venimeuse de ce pays-là. — Qu'est-ce que c'est que cette herbe : me répondit le Légiste ? — C'est une plante, lui dis-je, qui a la propriété de retirer les lèvres, de manière qu'on semble rire, lors même qu'on a envie de pleurer.

Ici, il recommença son sourire *Sardonien*, & pour le rendre plus circonspect dans une autre occasion, vis-à-vis des Etrangers inconnus, je l'invitai malignement à rire tout de bon, comme quand il avoit mystifié M. Boniface.

Le petit ton de fierté que je prenois à mon tour, à son égard, lui fit croire que je devois nécessairement avoir quelque ruse, pour m'assurer le gain de nos deux gageures, comme quand je l'avois attrapé sans courir; cependant, il ne concevoit pas comment je pourrois prouver qu'on va tous les jours en Angleterre sans s'embarquer. Prétendriez-vous, me disoit-il, qu'on y va dans un ballon aérostatique ? Si c'étoit là votre finesse, vous auriez perdu, parce

que ce moyen n'eſt pas tous les jours mis en uſage comme celui que vous prétendez connoître.

Il prévoyoit encore moins la replique que je pourrois lui faire, quand il me montreroit dans ſa bibliothèque la Traduction du Digeſte & du Code, par Ferrière, qui étoit le ſujet de notre premier pari.

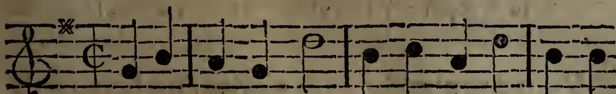
Oſeriez-vous aſſurer, continuoit-il, que Ferrière n'eſt pas l'Auteur d'un Ouvrage qu'on lui attribue; mais dans ce cas, quelle preuve pourriez-vous donner pour juſtifier une pareille prétention ?

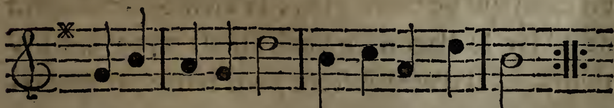
Tandis que ſon eſprit s'égaroit dans toutes ces recherches, je lui répondois peu de choſe, & ne lui donnois que peu de ſatisfaction; cependant il ſe conſoloit lui-même, en diſant : Hé bien, ſi je perds mes quatre louis, je gagnerai au moins de l'inſtruction; car, dans le genre de combat que nous avons adopté, je ne peux être terraſſé qu'en apprenant à vaincre, & cela pourra me ſervir au beſoin. Je lui répondis que ſa conſolation étoit d'autant plus foible, qu'il n'en ſeroit pas quitte pour quatre-vingt-ſeize livres, à cauſe que les deux Marchands de Vin ſe préparoient déjà à lui rétorquer ſes quolibets & ſes ſarcaſmes, & le tout pour rire.

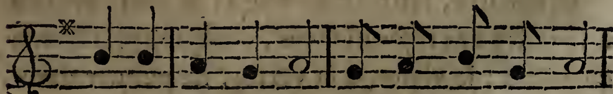
Tandis que nous converſions de cette manière, nous arrivâmes à la porte de M. l'Avocat,

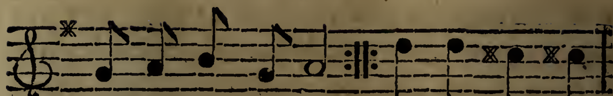
faubourg Saint-Germain; nous entrâmes aussitôt dans sa bibliothèque, où nous vîmes une immense quantité de Livres dorés sur tranche; d'un côté, c'étoient des Ouvrages scientifiques, tous reliés en marroquin. De l'autre, c'étoient des Œuvres de Littérature, imprimées sur papier d'Hollande, avec les plus belles estampes, & le tout étoit si précieux, qu'il n'étoit pas permis d'y toucher. Voici, nous dit M. l'Avocat, une superbe édition des Fables de la Fontaine, qui m'a coûté vingt-cinq louis; mais on ne lit pas là dedans, crainte d'en salir les feuillets. Quand on veut lire la Fontaine, ajouta-t-il, on ne doit avoir qu'une édition de vingt-quatre sous. C'est fort joli, lui répondis-je; mais allons au fait, Monsieur l'Avocat, & dans cet instant, je lui demandai s'il n'auroit pas quelque Atlas qu'on pût feuilleter en prenant des gants: alors il m'en donna un, & quand j'eus trouvé la carte des îles Britanniques, je lui fis voir, de même qu'à toute la compagnie, que l'Angleterre est à peu près les deux tiers d'une île, qu'on nomme *Grande-Bretagne*, & dont l'Ecosse forme le tiers. Vous voyez, d'abord par là, lui dis-je, que, quand on parie que l'Angleterre est une île, c'est parier que quarante sous font un écu, c'est-à-dire, qu'on doit perdre. Quand je vous ai assuré, ajoutai-je, qu'on passe tous les jours

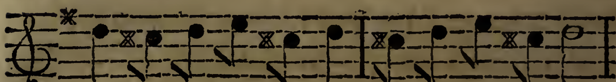
dans certaines villes pour aller en Angleterre sans s'embarquer, je n'ai pas dit d'où l'on part, ni dans quelles villes on passe ; mais vous voyez clairement, que si on part du Nord de l'Écosse, en passant par Aberden & par Édimbourg, on peut aller en Angleterre sans aller sur mer, puisque ces deux Royaumes se touchent. Les Géographies que l'Avocat voulut consulter sur ce petit point de controverse, lui donnèrent la même décision, & il convint que sur cet article il avoit perdu le pari. Alors les deux Marchands de Vin s'écrièrent de joie : Buvons du Champagne mousseux, à la santé du payant; — qu'on apporte bien vîte des chapons & des poulardes, — je gage de boire autant qu'un Suisse, pourvu que ce soit du vin sans eau....



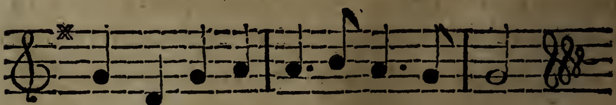












Vous avez raiſon, dit en riant un homme de la compagnie ; car, puiſque le vin le plus doux eſt celui qui ne coûte rien, la meilleure manière de vider le flacon, quand on eſt avec des parieurs, c'eſt d'être Acteur pour boire, & ſpectateur pour payer.

Meſſieurs, leur dis-je alors, je vous prie de ſuſpendre vos réjouiſſances, vos quolibets & vos chanſons ; je viens, à la vérité, de gagner deux louis ; mais il y a encore un autre pari à juger, &

& si je perdois le second, mes profits se réduiroient à rien; par conséquent, il n'y auroit que de l'eau à boire, où chacun payeroit son écot.

Cette réflexion fit cesser pour un moment leurs cris d'alégresse; mais ils recommencèrent bientôt après, lorsque l'Avocat ayant aveint quelques volumes qu'il me remit sans les ouvrir, en me disant que c'étoit la traduction du Digeste & du Code, par Ferrière, je lui fis observer que ce n'étoit autre chose que la traduction des Institutes, suivie de quelques remarques du même Auteur, qu'on appelle *Paratitles.* Il fut si stupéfait de mon observation, qu'il resta muet pendant un demi-quart-d'heure. Vous savez, lui dis-je, que les Institutes occupent une si petite place dans le corps du droit Romain, que la traduction de cette petite partie ne peut pas passer pour celle de l'Ouvrage entier.

C'est évident, me dit-il; mais comment avez-vous pu savoir que cet Ouvrage n'existe point?

Ce n'est pas bien difficile, lui répondis-je; j'ai lu cinquante fois des catalogues de Livres de Droit, & en particulier celui des Œuvres de Ferrière, & je n'ai jamais entendu parler d'une traduction Françoise des Lois Romaines, que comme d'un grand projet que personne n'a exécuté. Si Ferrière avoit fait une pareille tra-

duction, qui feroit fans contredit fon principal Ouvrage, on n'auroit furement pas omis d'en parler, par la raifon que dans le tableau des Œuvres de Voltaire, on ne manque jamais de citer Zaïre & la Henriade.

C'eft bien fimple, me dit l'Avocat: —Tout eft fimple, lui répondis-je, quand on le fait.

Je crus alors qu'il feroit indécent de recommencer la raillerie; &, comme mon antagonifte s'étoit d'ailleurs montré fort aimable, & même très-inftruit fur une infinité d'objets, je crus devoir lui faire ce petit compliment: Ne croyez pas, Monfieur, que je prétende m'enorgueillir de cette petite aventure, car elle ne prouve à mes yeux qu'une vérité bien fimple; *un Savant comme vous, ne connoît pas tout, & un ignorant comme moi, peut favoir quelque chofe.* Quant aux quatre louis que vous avez perdus, je vous prie d'en difpofer à votre gré.

Il me répondit qu'il en mettroit quatre de plus, pour une partie de plaifir, qui, du confentement de tout le monde, fut renvoyée au lendemain.

Je ne parlerai point, dans ce Volume, de cette partie de plaifir, ni des connoiffances & des aventures qu'elle me procura; ici je vais parcourir une nouvelle carrière, où j'ai eu alternativement des chutes & des fuccès. Mon

voyage de Marſeille à Paris, m'a fourni quelques traits que j'ai cru devoir rapporter tout ſimplement; pour l'inſtruction de ceux, qui n'ayant pas encore paru dans le monde, & ſe propoſant de voir bientôt ce grand théâtre, ſe trouveront placés comme moi, tantôt aux troiſièmes loges, tantôt au parterre; mais mon ſéjour dans la capitale, & les voyages qui en ont été la ſuite, m'ont fait faire d'autres obſervations qui ſeront également intéreſſantes. Cependant il eſt poſſible que ce qui me paroît important, ne ſoit pas tel aux yeux du public, & dans ce cas je dois terminer ici mon récit, & me repentir de l'avoir commencé; mais, ſi le public juge comme moi, qu'une ſuite de petits tableaux repréſentant la ruſe & le charlataniſme ſous une infinité de faces, puiſſe lui être de quelque utilité, je continuerai de crayonner, par-ci, par-là, ſelon l'occaſion; mon ſujet eſt ſi fécond, & le monde eſt ſi rempli de charlatans de toute eſpèce, qu'après avoir traité longtemps cette matière, je n'aurai peut-être fait que l'ébaucher. Ici, c'eſt un Charlatan en Médecine, qui, voulant paſſer pour un véritable Docteur, en endoſſe l'habit & en affecte le langage; là, c'eſt un Charlatan petit-maître, qui prétend ſe faire eſtimer en étalant deux paquets de breloques pour faire accroire qu'il a deux

montres ; ailleurs, je vois un Empirique d'une autre eſpèce, M. de Sotencour, qui ne parle jamais que de Comtes & de Marquis, & qui ſe donne de grands airs auprès des Roturiers, pour faire accroire qu'il eſt Gentilhomme. Connoiſſez-vous M. Duriant, qui cherche tous les jours des perſonnes à qui il puiſſe prêter aujourd'hui deux louis qu'on lui rendra demain, afin de pouvoir enſuite leur emprunter cent écus qu'il ne rendra jamais ? Avez-vous entendu parler de M. Triſſotin, le Bibliomane, qui achète tous les jours une grande quantité de Livres, pour me perſuader qu'il ſait lire ?

Mais quel eſt ce nouveau groupe de Charlatans que j'aperçois au loin, & qui ſe jettent réciproquement de la pouſſière aux yeux ? Me ſera-t-il bien poſſible de les diſtinguer ? Je crois en voir un, qui, pour achever de s'enrichir, cache ſes richeſſes ſous des haillons, tandis qu'un autre cache ſa misère ſous un habit doré ; le troiſième n'a qu'un cœur de glace, & cependant il fait voir dans ſes yeux la douce chaleur de l'amitié & les feux ardens de l'amour ; celui-ci eſt un Eſcamoteur, ſoi-diſant Phyſicien, & celui-là eſt un Barbouilleur, ſoi-diſant Peintre. D'un côté, ſont les Charlatans Littéraires, qui, incapables d'éclairer l'eſprit, ſe contentent d'étourdir les oreilles,

Donnant à des tiſſus de mainte rapſodie,
Le titre faſtueux de l'Encyclopédie;

De l'autre, ce ſont des Charlatans en bravoure, qui parlent continuellement de leurs prétendus exploits de la veille, pour ſe diſpenſer d'en faire de plus réels le lendemain ; derrière ceux-là, j'aperçois quelques malfaiteurs, ſous le maſque de la bienfaiſance; & tous, ſont des hableurs qui veulent jouer le rôle de la franchiſe.

Loin de ce groupe, on peut diſtinguer M. Patelin, qui ſuit tout ſeul un ſentier inconnu, dans le vaſte champ du charlataniſme. Par ſes brigandages, il s'eſt fait expulſer du temple de la Juſtice, & il ſe dit l'interprète & le ſoutien des lois. Quel contraſte entre ſa mine doucereuſe & ſes intentions patibulaires! Eſt-il poſſible que, ſous l'extérieur le plus affable & le plus riant, il cache un cœur de fer & une ame de boue? O vous, malheureux qu'on opprime, gardez-vous bien de recourir à ſa protection, car vous auriez moins à craindre de vos ennemis, que d'un ſi perfide défenſeur. Sachez qu'il s'applique continuellement à trouver de nouveaux détours dans le dédale des lois, & qu'il n'a d'autre but que d'égarer & de dépouiller la veuve & l'orphelin, qui auront le malheur de le prendre pour guide.

Et vous, Monſieur *Philogame*, qui voulez me marier avec une veuve très-riche, que vous ne connoiſſez point ; vous, qui me promettez la protection d'un grand perſonnage que vous n'avez jamais vu, & dont vous prétendez être l'ami ; vous, enfin, qui êtes tous les jours (s'il faut vous en croire) à la veille de jouir d'une fortune immenſe, & qui me promettez de partager votre bourſe, afin qu'en attendant je vous laiſſe puiſer dans la mienne, je ne crois plus à vos promeſſes intéreſſées ; c'eſt en vain que vous me menacez à préſent de votre indifférence. Allez plus loin conter vos ſornettes ; on ſait ici, que depuis dix ans, vous faites le même métier.

Le charlataniſme eſt donc un Prothée qui ſe préſente ſous un million de formes différentes ; nous tâcherons toujours de ſaiſir & d'exprimer les moins communes, parce qu'elles ſont plus inconnues, & par conſéquent plus à craindre ; mais, comme il arrive ordinairement qu'en combattant un parti avec enthouſiaſme, on tombe dans le parti oppoſé, ſans choiſir le juſte milieu, où ſe trouve la vérité, nous ſerons continuellement en garde contre nous-mêmes, pour éviter tout excès : par ce moyen, nous ne confondrons pas l'hypocriſie avec la vertu, l'eſcamotage avec la Phyſique, & la Médecine avec

l'Empirifme. Nous pourrons tourner en ridicule la pédanterie, en confervant notre eftime pour les Sciences; nous diftinguerons un noble orgueil d'une vaine oftentation, & nous dévoilerons quelques rufes de la chicane, en refpectant la fageffe des lois. Loin de prétendre que tout eft impofture, nous croyons feulement que celle-ci eft dans le monde comme une herbe venimeufe, qu'il eft d'autant plus utile de bien connoître, qu'elle reffemble davantage aux plantes falutaires que la nature nous offre de toutes parts. Le foin que nous aurons de diftinguer ainfi les nuances, pourra bien ôter à notre ftyle cette chaleur que bien des Lecteurs enthoufiaftes voudroient peut-être y trouver, mais nous ferons en forte que ce défaut, fi c'en eft un, foit compenfé de temps en temps par la découverte de quelques vérités utiles & agréables :

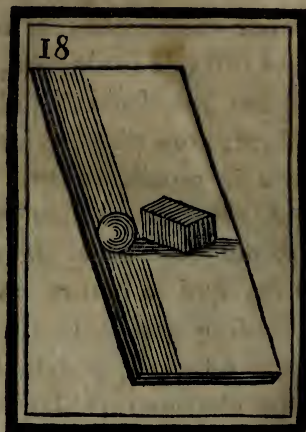
*Lectorem delectando pariterque monendo.*

Hor. de Arte Poet.

*Nota.* Voici un petit problème dont on ne donnera la folution que dans un autre Volume, s'il a lieu, & pour caufe.

On fait qu'un corps pofé fur un plan poli & incliné, gliffe s'il eft plat, & roule s'il eft rond

ou cylindrique, mais toujours en allant de haut en bas; *fig. 18.*




On demande quelle figure il faut donner à un corps ſolide, pour qu'étant poſé ſur un plan incliné, il avance en quelque façon de bas en haut, par ſa ſeule peſanteur, de manière qu'à chaque nouvel inſtant, il s'appuye ſur des points plus élevés qu'à l'inſtant précédent. Le corps ne doit contenir aucun appareil Chimique ou Mécanique; il ne doit y avoir ni eau, ni vif-argent, ni fluide quelconque, & ſon mouvement ne doit être que l'effet de ſa forme extérieure, combinée avec ſa peſanteur.

Ce problème, propoſé de cette manière, annonce

nonce ſurement un paradoxe Phyſique, & il y a beaucoup de Lecteurs qui déſireroient d'en voir la preuve ſur le champ; cependant ſi je voulois expliquer ici cette expérience, mon moyen ne ſeroit pas plutôt publié qu'il ſeroit mis au rang des idées communes, ce qui prouve que je peux avoir développé dans cet Ouvrage quelques vérités nouvelles, ſans qu'on m'en tienne compte, & pour ainſi dire, ſans qu'on s'en aperçoive; les connoiſſances ſont comme les dons de la fortune; la poſſeſſion nous les fait regarder avec indifférence, & c'eſt par la privation qu'on peut en connoître la véritable valeur. On dit communément : *veux-tu ſavoir le prix de l'argent, va-t-en en emprunter.* Je dirai preſque la même choſe de mon petit problème. Voulez-vous en connoître toute la ſubtilité, demandez-en la ſolution au premier venu, avant que je vous la donne moi-même.

On me dira, peut-être, que ceci n'eſt pas nouveau, & que je donne tout ſimplement un léger vernis à une ancienne expérience que j'ai déterrée dans un Ouvrage de Phyſique (1), où elle étoit comme enfouie. Je réponds que le fait eſt vrai, mais il vient encore à l'appui de mon ſyſtème, car puiſque la queſtion telle que

(1) Phyſique de Muſſchembrock.

je la propofe, peut fervir à piquer & à fatisfaire la curiofité de plufieurs milliers de Lecteurs qui n'en ont jamais entendu parler, j'ai eu raifon de dire, Chapitre III, qu'un Ouvrage peut être utile, & fervir à la propagation des lumières, lors même que, ne contenant point d'idées neuves, il brille comme la Lune d'un éclat emprunté.

FIN.